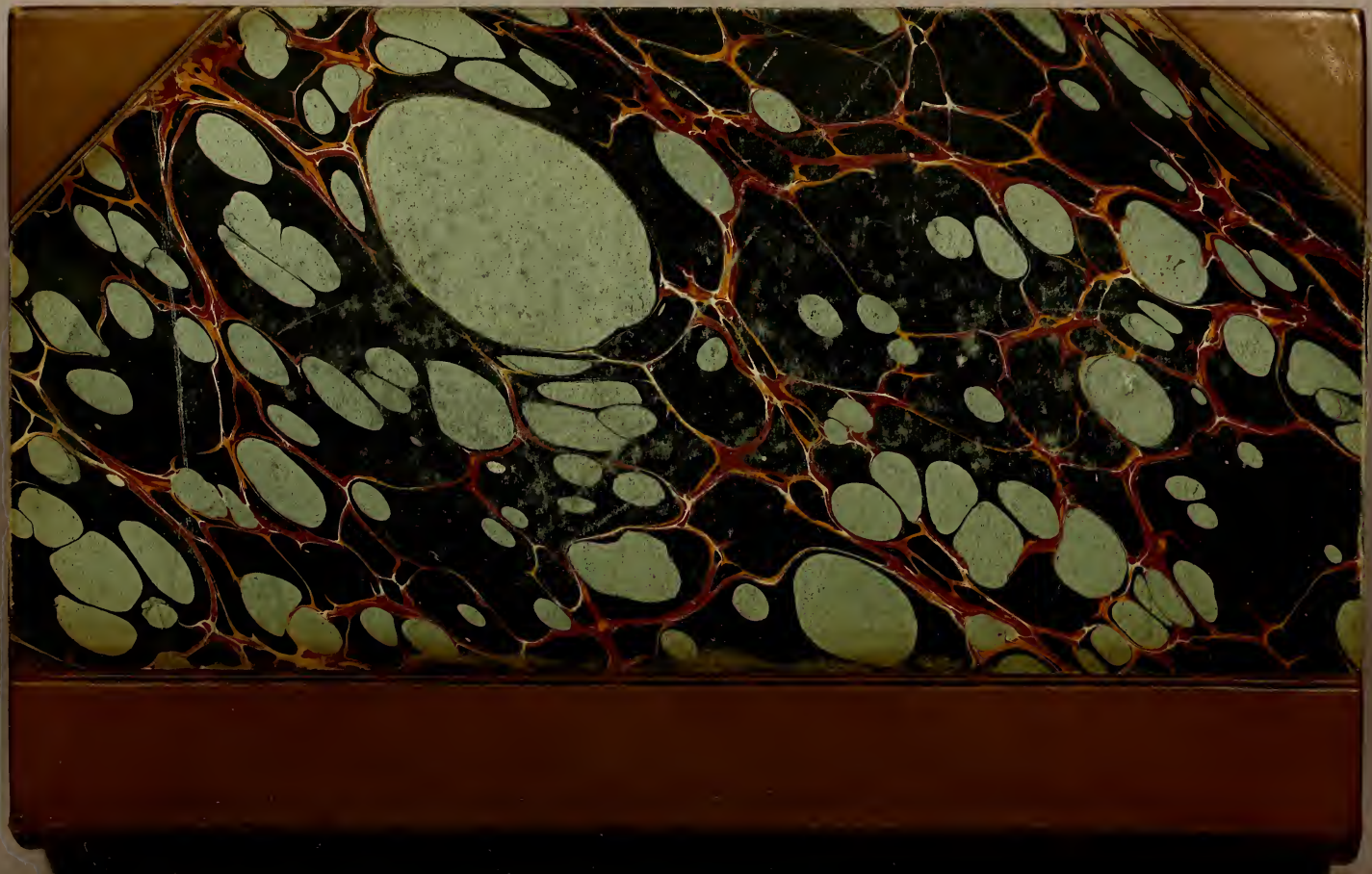
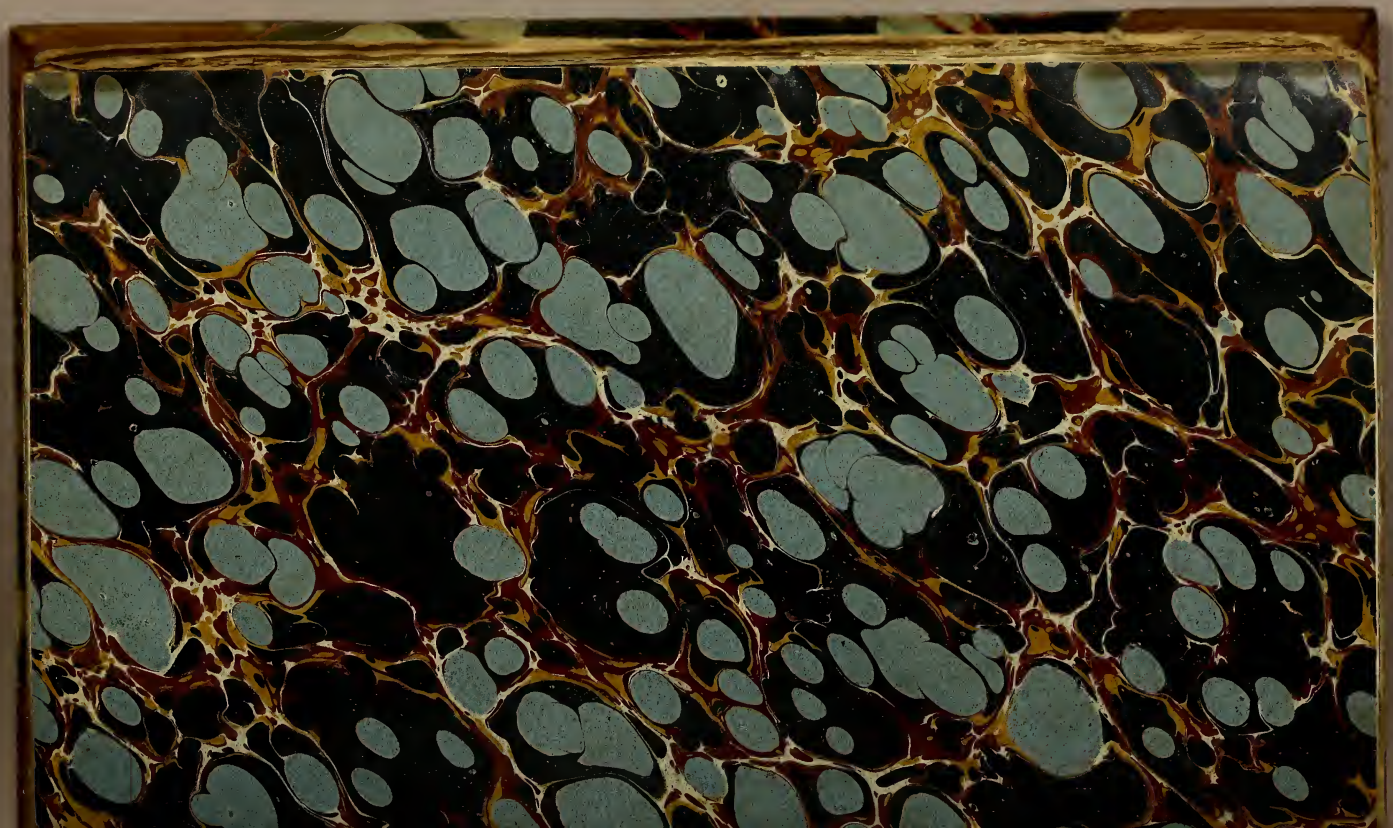


A15e

John Carter Brown.



VOYAGE

DE

SAMUEL HEARNE.

TOME I.

RPJC

VOYAGE

DE

SAMUEL HEARNE,

DU FORT DU PRINCE DE GALLES

DANS LA BAIE DE HUDSON,

A L'OCEAN NORD,

Entrepris par ordre de la Compagnie de la Baie de Hudson, dans les années 1769, 1770, 1771 et 1772, et exécuté par terre, pour la découverte d'un Passage au Nord-Ouest.

Traduit de l'Anglais, et accompagné de Cartes et de Planches.

TOME I.

IMPRIMERIE DE PATRIS.

AN VII.

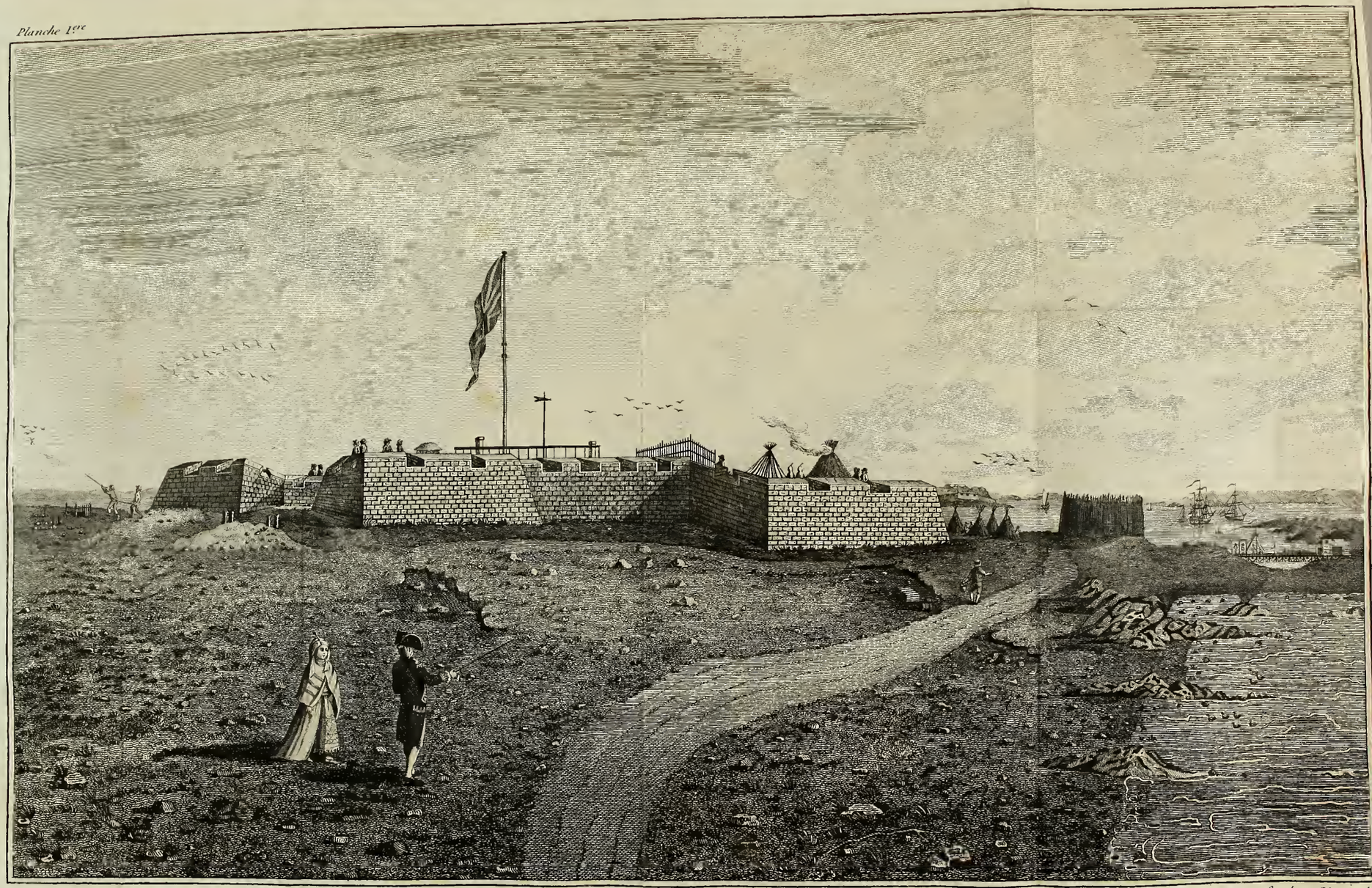
A PARIS,

CHEZ PATRIS, Imprimeur, quai Malaquais, N°. 2. au coin de la rue de Seine.

RPJCB

JOHN CARTER

RPJCB



Gravé par Blanchard

VUE DE LA PARTIE NORD-OUEST DU FORT DU PRINCE DE GALLES DANS LA BAYE DE HUDSON,

Par Samuel Hearne, 1777.

JOHN CARTER BROWN

EXTRAIT

DU

TROISIEME VOYAGE DE COOK.

» Nous devons à la Compagnie de la *Baie de Hudson* un voyage par terre qui donne des preuves, qu'il est permis d'appeler démonstratives, sur la hauteur Nord à laquelle doivent s'élever les vaisseaux, du moins en quelque partie de leur route, avant de pouvoir passer d'un côté de l'*Amérique* à l'autre.--Les Sauvages établis dans les parties septentrionales du Nouveau-Monde, qui viènent commercer aux Forts de la Compagnie,

nous avaient fait connaître une rivière appelée *Rivière de Cuivre*, à cause de la quantité de ce métal dont elle est remplie. -- La Compagnie, voulant la reconnaître d'une manière précise, ordonna au Gouverneur du Fort du *Prince de Galles*, de faire partir par terre un homme intelligent, et digne de confiance, sous l'escorte de quelques Sauvages, habitants des districts septentrionaux de l'*Amérique ;* de lui enjoindre de remonter la *Rivière de Cuivre*, de relever exactement sa direction, et de la suivre jusqu'à la mer où elle a son embouchure. -- M. *Hearne, jeune homme qui se trouvait au service de la Compagnie, et qui avait*

été Officier de Marine, très-propre d'ailleurs à faire des observations pour déterminer la longitude et la latitude, et à marquer sur une carte les Terreins et les Rivières qu'il traverserait, fut chargé de ce service.

Il partit en effet le 7 décembre 1770 du Fort du *Prince de Galles*, situé sur la Rivière *Churchill*, et *il a raconté fidèlement, dans son Journal, chacune de ses opérations. Le public accueillerait ce Journal avec intérêt, puisqu'on y trouve un tableau naïf et sans art de la manière de vivre des Sauvages de l'immense espace qu'a trouvé M.* Hearne, *et qu'on peut dire avoir été ajouté par lui à la géographie du Globe, &c.*

M. Hearne ne fut de retour au Fort du *Prince de Galles*, que le 30 Juin 1772 : son voyage avait été de dix-neuf mois. Les fatigues et les peines extraordinaires qu'il souffrit, et le service distingué qu'il rendit à la Compagnie, furent dignement récompensés ; il est aujourd'hui Gouverneur du Fort du *Prince de Galles*, où il a été fait prisonnier par les Français en 1782, et où il est retourné l'Eté dernier.

On sent tout le prix des découvertes de ce voyageur. Il en résulte que le continent de l'Amérique septentrionale se prolonge beaucoup au Nord-Ouest de la Baie de Hudson, puisque M. Hearne *fit près de 1300*

milles avant d'arriver à la mer. Il se porta à près de 600 milles à l'Ouest de la côte de la Baie de Hudson ; et plusieurs faits rapportés dans son Journal, indiquent que les Sauvages qui lui servaient de guides, savaient que l'Amérique s'étend bien plus loin de ce côté, &c.

(Introduction générale, pages 69, 70, 71, 74 et 75 de l'édition *in*-4°.)

A LA PÉROUSE.

C'EST à vous que l'Europe est redevable de la publication de cet ouvrage, dont le manuscrit fut trouvé parmi les papiers du Gouverneur du fort du Prince de Galles, lorsque vous vous rendîtes maître des établissements anglais dans la Baie de Hudson. En le remettant à son auteur, à la condition expresse de le faire imprimer et publier, jamais vainqueur n'exerça plus utilement son droit de conquête et n'imposa au vaincu une condition plus honorable (1). Elle était digne du marin aussi généreux qu'éclairé qui devait, quelques années après, entreprendre un voyage non moins important, et dont aujourd'hui nous déplorons la perte.

(1) « Le Gouverneur *Hearne* avait fait, en » 1772, un voyage par terre vers le Nord, en » partant du fort Churchill dans la Baie de Hud- » son, (*Samuel Hearne partit du fort du Prince* » *de Galles le 7 Décembre 1770.*) » voyage dont » on attend les détails avec impatience; le journal

Pourquoi faut-il, brave et excellent *Dupetit-Thouars*, que vous nous ayez été aussi

» manuscrit en fut trouvé par *la Pérouse* dans » les papiers de ce Gouverneur, qui insista pour » qu'il lui fût laissé comme sa propriété particu- » lière. Ce voyage ayant été fait néanmoins par » ordre de la Compagnie de Hudson, dans la vue » d'acquérir des connaissances sur la partie du » Nord de l'Amérique, le journal pouvait bien » être censé appartenir à cette Compagnie, et par » conséquent être dévolu au vainqueur ; cepen- » dant *la Pérouse* céda, par bonté, aux instances » du Gouverneur *Hearne*, et lui rendit le ma- » nuscrit; mais à la condition expresse de le faire » imprimer et publier dès qu'il serait de retour en » Angleterre. Cette condition ne paraît pas avoir » été remplie jusqu'à présent (*). Espérons que » la remarque qui en est faite, rendue publique, » produira l'effet attendu, ou qu'elle engagera le » Gouverneur à faire connaître si la Compagnie » de Hudson, qui redoute qu'on ne s'immisce » dans ses affaires et son commerce, s'est opposée » à sa publication ».

(*) Le Voyage de *Samuel Hearne* a été publié à Londres en l'an 3, et celui de *la Pérouse* à Paris, en l'an 6. (*Note du Traducteur du Voyage de* Samuel Hearne).

ravi ! vous qui m'excitâtes avec tant d'ardeur à traduire la relation de *Samuel Hearne*, et qui, après avoir tout sacrifié pour aller redemander *la Pérouse* aux îles de la mer du Sud, soupiriez après la paix pour reprendre vos projets de découvertes ! Accablé par le nombre au combat d'*Aboukir*, une mort glorieuse vous a enlevé à votre patrie, à deux sœurs chéries, à l'amitié, aux sciences, et il ne nous est revenu de vous que cette réponse héroïque à l'ennemi: « *Voyez mon pavillon; on ne le déplacera* » *qu'en m'ôtant la vie* ».

La Pérouse, vous l'eussiez pleuré comme nous ! il était si attaché à son pays, à son métier, et si passionné pour leur gloire ! Il avait une ame si forte et un cœur si sensible ; un esprit si cultivé et des dehors si modestes ! Il était ami si vrai et frère si tendre ! *Perpétue*, *Félicité*, j'en appèle à votre douleur profonde !

En associant son nom au vôtre, *la Pérouse*, permettez qu'il partage avec vous

l'hommage d'une traduction à laquelle je me suis empressé de consacrer mes veilles pour concourir à vos vues respectives d'utilité. Puisse ce monument être digne de vous deux !

LALLEMANT,
l'un des Secrétaires de la Marine.

PRÉFACE.

M. *Dalrymple*, dans l'un de ses Mémoires relatifs à la *Baie de Hudson*, a porté l'exactitude de ses observations sur mon voyage jusqu'à remarquer que je n'avais pas expliqué la construction du *Quart de Cercle* que j'ai eu le malheur de briser dans mon second voyage au Nord. -- C'était un Quart de Cercle d'*Hadley*, de la composition de Daniel *Scatlif* de Wapping, auquel était attaché un niveau à bulles d'air pour servir d'horizon. -- Ne pouvant me procurer, lorsque je partis pour ma dernière expédition, un instrument construit d'après les mêmes principes, je fus obligé de me servir d'un vieux Quart de Cercle d'*Elton*, le seul qui se trouvât dans le Fort, et qui y existait depuis

plus de trente ans, très-peu propre d'ailleurs pour des observations sur terre.

M. *Dalrymple* remarque, en outre, que je n'ai inséré dans le dernier de mes Journaux remis à la Compagnie, qu'une seule observation de latitude, ce qui peut être vrai ; mais j'en ai fait néanmoins plusieurs autres pendant le cours de mon troisième voyage, particulièrement sur le lac de *Snow-bird*, à *Thelwey-aza-yeth*, et *Clowey*, sans compter celle de *Conge-Cathawha-chaga*, dont il est mention dans le Journal indiqué.--Lorsque j'entrepris mes voyages, et même plusieurs années après, je pensais peu que mes observations deviendraient un jour publiques. Si tel eût été mon projet, j'eusse redoublé d'efforts pour les rendre plus dignes de l'attention générale. Toutes mes idées, toute mon ambition, se bornaient alors à répondre aux vues de mes supérieurs, et à mettre sous leurs yeux le

compte le plus satisfaisant de mes opérations. -- J'étais donc bien loin de prévoir que mes Journaux tomberaient entre les mains d'un géographe aussi clairvoyant et aussi infatigable que M. *Dalrymple;* mais les choses ayant tourné différemment, je me suis occupé, dans mes heures de loisir, à fondre tous mes Journaux en un seul, et à y ajouter de nouvelles observations, moins pour l'usage des personnes qui critiquent en géographie que pour l'amusement de celles qui croiront devoir quelque indulgence à l'Auteur, en retour du plaisir qu'il leur aura procuré de connaître une étendue de pays entièrement ignorée jusqu'ici des Européens. J'ose me flatter que les curieux liront, avec le même intérêt, la description que je leur présente des mœurs et des usages des Naturels, qui, quoique connus depuis long-temps, n'avaient jamais cependant été décrits.

Mais je reviens à M. *Dalrymple*, et j'observe que la manière tranchante avec laquelle il rejète ma latitude est d'autant plus déplacée, qu'avant mon arrivée à *Conge-Cathawhachaga*, le Soleil ne s'était pas couché de toute la nuit, preuve certaine que je me trouvais alors au Nord-Ouest du *Cercle arctique*. -- J'ajouterai qu'à la *Rivière de Cuivre*, le 18 Juillet, la déclinaison du Soleil ne donnait que 21.°, et il était encore certainement élevé au-dessus de l'horizon, je ne saurais dire de combien de dégrés, ne l'ayant pas remarqué dans le temps; mais cette circonstance prouve que la latitude était plus considérable que ne veut l'admettre M. *Dalrymple*. -- De ce qu'il ne se trouve aucune végétation sur la côte bordée de rochers du *Groenland*, au-delà de la latitude de 65.°, il ne s'ensuit nullement qu'il n'en existe point à une plus haute latitude dans

les parties intérieures du Nord de l'Amérique. --- S'il est plus que probable que la *Rivière de Cuivre* se décharge dans une espèce de mer méditerranée ou de baie profonde à-peu-près comme celle de *Hudson;* s'il est bien connu, en outre, qu'il ne croît point d'arbres sur aucune partie de la côte des détroits de *Hudson* et du *Labradore*, du moins pendant quelques dégrés au Sud, et sur-tout sur la côte orientale de la *Baie de Hudson*, jusqu'à ce qu'on arrive près de la rivière *Whale*, tandis que la côte occidentale de cette baie, par les mêmes latitudes, est bien fournie de bois de construction, que devient l'objection de M. *Dalrymple ?* S'il eût réfléchi à toutes ces circonstances, j'ose croire qu'il ne se fût pas aussi pressé de nier qu'il existât des plantes et des arbres dans les mêmes positions, quoique par une latitude beaucoup plus haute. -- La conséquence que M. *Dalrymple* tire de l'erreur

que j'ai commise dans mon estimation de la distance à la maison de *Cumberland*, n'affecte en rien la question présente, parce que cette distance étant principalement en longitude, je n'avais aucun moyen de la rectifier par une observation, et il n'en était pas de même dans le cas dont il s'agit.

Mon dessein n'est point d'entrer en controverse avec M. *Dalrymple*, ni de rien dire qui puisse l'offenser; mais en se rappelant qu'il ne m'a nullement traité avec l'indulgence que je méritais, il m'excusera, sans doute, d'avoir cherché à convaincre le public que ses objections étaient entièrement dénuées de fondement. -- Je terminerai cette tâche désagréable par assurer que si quelque partie de cet ouvrage réussit à intéresser M. *Dalrymple* ou tout autre Lecteur, ce sera la plus grande faveur qu'il pourra me procurer, comme c'est aussi la seule récompense que j'ambitionne pour dédommagement

dédommagement des périls que j'ai courus et des fatigues que j'ai éprouvées à la recherche des matériaux qui le composent.

Instruit que plusieurs personnes, amies des sciences et des découvertes, possédaient des copies manuscrites ou des extraits de mes Journaux, je me suis décidé à publier cet Ouvrage, après l'avoir rendu le plus correct possible. -- J'y ai été sur-tout déterminé en voyant que, dans le nombre des extraits qui ont été imprimés de mes Journaux, à peine s'en trouvait-il deux qui s'accordassent sur les dates de mon arrivée et de mon départ, relativement aux lieux principaux. -- Pour corriger ces inexactitudes, j'ai demandé au Gouverneur et aux autres Commissaires de la Compagnie de la Baie de *Hudson*, qu'il me fût permis de recourir à mes Journaux originaux et à mes Cartes, ce qui m'a été accordé avec la plus grande honnêteté. -- Ce secours m'a facilité

les moyens de rectifier quelques erreurs qui, pour m'être trop confié à ma mémoire, s'étaient glissées dans la rédaction de mon Voyage. -- Je l'offre aujourd'hui avec des dates authentiques, et je garantis son exactitude, quelque différent qu'il puisse paraître des imprimés qui en ont été déjà faits.

J'ai cru devoir retrancher de l'original quelques passages de nul intérêt pour le public, et j'ai fait subir à d'autres des altérations considérables; de sorte que je puis dire que tout l'Ouvrage a été refait à neuf, y ayant introduit, en outre, une grande quantité de notes et d'observations que ne comporte point l'original, et qu'une longue résidence postérieure dans le pays m'a permis d'ajouter.

La description des principaux quadrupèdes et oiseaux qui fréquentent en Eté ces régions du Nord, et de ceux qui les

habitent constamment, quelque dépourvue qu'elle soit d'un appareil scientifique, ne paraîtra peut-être pas sans intérêt aux personnes versées dans la *Zoologie*. -- Quant à celles qui sont étrangères aux mots techniques de cette science, elles trouveront sans doute plus utile et plus agréable pour elles que j'aye décrit ces objets de la manière la plus classique. -- Mais je ne dois pas terminer cette Préface sans reconnaître hautement les obligations que j'ai à la *Zoologie arctique* de M. *Pennant*, qui m'a servi à désigner plusieurs oiseaux par leurs noms propres; car ceux sous lesquels on les connaît dans la Baie de *Hudson* sont purement indiens, et tout-à-fait nouveaux pour un Européen qui n'a pas demeuré dans ce pays.

Je finirai aussi par exprimer combien je regrète d'avoir perdu un Vocabulaire très-étendu de la langue des Indiens du Nord,

contenant seize pages *in-folio*. Je l'avais prêté à M. *Hutchins*, alors Secrétaire-Employé à la correspondance de la Compagnie, pour en tirer une copie pour le Capitaine *Duncan*, lorsqu'il vint en 1790 faire des découvertes dans la *Baie de Hudson*. A la mort de M. *Hutchins*, arrivée bientôt après, ce Vocabulaire fut confondu avec ses effets, et il m'a été aussi impossible depuis de le recouvrer, qu'à ma mémoire d'y suppléer.

INTRODUCTION.

On avait cru assez généralement, pendant un grand nombre d'années, que la Compagnie de la *Baie de Hudson* était ennemie des découvertes, et que, contente des bénéfices qu'elle retirait de ce qu'on appelait alors son petit capital, elle n'ambitionnait nullement d'étendre son commerce. -- Je ne saurais dire quelle était l'opinion des premiers Membres de la Compagnie relativement aux découvertes; mais je puis assurer qu'ils ont toujours accueilli avec empressement, ainsi que les Membres actuels, toute entreprise raisonnable tendante à l'accroissement de leur commerce. Il me suffira, pour le prouver, de citer les sommes immenses qu'ils ont dépensées, à différentes époques et sans succès, pour établir des pêcheries. -- Mes voyages et les tentatives faites par *Bean*, *Christophe*, *Johnston* et *Duncan*, pour

trouver un passage au Nord-Ouest, sont des preuves récentes que les Membres actuels de la Compagnie désirent autant de favoriser les découvertes que d'augmenter leur commerce.

L'air de mystère et de secret qui accompagna quelques-unes des premières opérations de la Compagnie dans la *Baie*, a pu donner lieu à lui imputer des sentiments opposés, imputation qu'auront ensuite fortifiée les calomnies de *Dobbs*, d'*Ellis*, de *Robson*, de *Dragge* et du *Voyageur Américain*, les seuls dont nous ayons des ouvrages sur la *Baie de Hudson*, et qui, soit par des motifs d'intérêt, soit par un esprit de vengeance, se sont fait un plaisir particulier d'attaquer la conduite de la Compagnie, quoiqu'ils fussent en général étrangers à ses opérations et à son service, et conséquemment hors d'état de pouvoir la juger avec connaissance de cause. -- Aussi les faits allégués par la plûpart de ces écrivains sont si absurdes, qu'il n'y a que les personnes déjà prévenues contre la

Compagnie qui peuvent y ajouter foi. (*)

Il était à présumer cependant que *Robson*, qui avait résidé pendant six ans dans la *Baie de Hudson*, au service de la Compagnie, possédait quelque connaissance du climat et du sol des factoreries auxquelles il avait été attaché; mais tout son ouvrage porte l'empreinte de la prévention et du ressentiment d'avoir vu ses plans romanesques et inconsistants rejetés par la Compagnie. -- Il est d'ailleurs notoire que *Robson* n'était qu'un instrument dans la main de M. *Dobbs*.

Le *Voyageur Américain*, quoique meilleur écrivain, a encore moins de droits à notre indulgence, par la raison qu'il en impose davantage à notre crédulité. La découverte qu'il dit avoir faite de plusieurs

(*) Depuis que ceci est écrit, un M. *Umfreville* a publié une *Relation* sur la *Baie de Hudson* dans le genre de celles des Auteurs que je viens de citer, et cela, pour n'avoir point été nommé à un commandement dans la *Baie*, qui ne se trouvait pas vacant.

blocs du plus beau *Cuivre-vierge*, (*) est une fable qui n'a pas besoin d'être réfutée; car jamais voyageur, soit Anglais, soit Indien, n'a trouvé dans ces contrées un morceau de cuivre au Sud du 71.e dégré de latitude, à moins que quelque Indien, habitant plus au Nord, ne l'eût laissé tomber sur le chemin en se rendant au Fort.

Les Naturels, qui errent plutôt qu'ils ne résident sur la vaste étendue de terre située au Nord de la rivière *Churchill*, ayant apporté consécutivement des échantillons de cuivre à la Factorerie, beaucoup de personnes s'étaient imaginé qu'ils avaient été recueillis dans le voisinage de nos établissements, et sur ce que les Indiens leur disaient, que les Mines n'étaient pas fort éloignées d'une grande rivière, elles en conjecturaient que cette rivière devait se décharger dans la *Baie de Hudson*, tant il leur paraissait impossible qu'aucune peuplade, quelque voyageuse qu'on la supposât, pût

(*) Le *Voyageur Américain*, page 23 de l'original.

traverser, et sur-tout par terre, une aussi grande étendue de pays que celle qui borne la Baie au Nord. -- Le Voyage que je publie prouvera combien ces personnes étaient dans l'erreur, en même temps qu'il renversera leur plan d'exploitation.

La première nouvelle de l'existence de cette grande rivière, que quelques-uns font aboutir à un détroit, ainsi que les premiers échantillons de Cuivre, furent apportés à la Factorerie située sur la rivière *Churchill*, dans l'année 1715, immédiatement après son établissement; et il ne paraît pas qu'on ait commencé les recherches sur la Rivière et les Mines avant 1719, époque où la Compagnie fit équiper la frégate *l'Albanie*, Capitaine *George Barlow*, (*) et le sloop *la*

(*) Le Capitaine *Barlow* était Gouverneur du fort *Albanie* lorsque les Français vinrent, par terre, du Canada en 1704 pour l'assiéger. -- Les Canadiens et les Indiens qui leur servaient de guides demeurèrent cachés pendant plusieurs jours dans le voisinage du fort avant de l'attaquer, et détruisirent une grande partie des

Découverte, Capitaine *David Vaughan*. -- Le commandement de cette expédition fut

bestiaux qui paissaient dans les marais. Un Indien fidèle, attaché au fort, ayant découvert ces étrangers, pendant qu'il chassait, et les soupçonnant ennemis, courut en donner avis au Gouverneur, qui ajouta peu de foi à son rapport. Néanmoins le fort fut mis en état de défense, et le maître d'un sloop mouillé à quelque distance eut ordre de se rendre à *Albanie* au premier coup de canon qu'il entendrait tirer.

Vers le milieu de la nuit ou plutôt à la pointe du jour, les Français se présentèrent devant le fort, et demandèrent à y être introduits. -- M. *Barlow*, qui se tenait sur ses gardes, leur répondit que le Gouverneur était couché; mais qu'il allait envoyer chercher les clefs.-- Les Français tranquillisés, par cette réponse, contre toute espèce de résistance, se réunirent autour de la porte, en attendant qu'ils pussent entrer. -- *Barlow*, profitant de la circonstance, fit ouvrir, au lieu de la porte, deux meurtrières garnies de deux canons de 6 chargés à mitraille, auxquels il ordonna de mettre le feu. -- La décharge tua un grand nombre de Français, et entr'autres, le Commandant, qui était *Irlandais*.

A cette réception inattendue, le reste de la

confié à M. *James Knight*, employé au service de la Compagnie, homme d'une

troupe battit précipitamment en retraite, tandis que le maître du sloop, averti par les coups de canons, se hâtait d'arriver au fort; mais il fut tué, ainsi que l'équipage de son bateau, par quelques Français, qui s'étaient cachés le long du bord de la rivière.

Les ennemis cependant n'abandonnèrent la place qu'avec beaucoup de répugnance; car dix jours encore après avoir été repoussés, on en entendit qui tiraient dans le voisinage du fort; on en vit même un se promener, tout un jour, sur l'esplanade. M. *Fullarton*, qui commandait alors *Albanie*, lui adressa la parole en français, et lui proposa de se rendre, à des conditions avantageuses. -- Celui-ci, pour toute réponse, se contenta de secouer la tête. -- M. *Fullarton* insista, et lui dit que s'il ne se rendait prisonnier, il tirerait sur lui. -- Le Français alors s'approcha plus près du fort, et M. *Fullarton* le tira de la fenêtre de sa chambre. -- Il est possible que les difficultés et les fatigues que ce malheureux prévoyait devoir essuyer en retournant au Canada, lui ayent fait préférer la mort; mais je m'étonne qu'il ait refusé de recevoir quartier d'un ennemi aussi humain et aussi généreux que l'Anglais.

grande expérience, qui avait été Gouverneur pendant plusieurs années des différentes Factoreries situées dans la Baie, et auquel la Compagnie devait l'établissement de celle de la rivière *Churchill*. -- Mais quelque initié que fût M. *Knight* dans les affaires de la Compagnie, et quelque connaissance qu'il eût acquise des parties de la *Baie* où il avait résidé, il n'était pas à supposer qu'il possédât toutes celles qu'exigeait cette entreprise, n'ayant pour se diriger que les renseignements imparfaits qui lui avaient été fournis par les Indiens, dont la langue était encore peu comprise à cette époque.

Loin d'être détourné de son projet par cette considération, ni par celle de son âge avancé, car il avait près de 80 ans, le brave *Knight* parut au contraire tellement assuré du succès et des grands avantages qui devaient résulter de ses découvertes, qu'il embarqua avec lui de larges caisses garnies de fer pour recevoir toute la poudre d'or et les autres objets précieux qu'il comptait recueillir dans son voyage.

Les ordres délivrés par la Compagnie à M. *Knight* étaient précédés, à ce qu'il paraît, de la lettre suivante :

Au Capitaine JAMES KNIGHT.

4 Juin 1719.

MONSIEUR,

» D'après l'habileté dont vous avez fait » preuve dans la conduite de nos affaires, » et à votre requête, nous avons ordonné » d'équiper la frégate *l'Albanie*, Capitaine » *George Barlow*, et *la Découverte*, Capitaine *David Vaughan*, pour une expédition au Nord-Ouest, dont nous vous » confions entièrement la direction, n'exceptant de vos pouvoirs que le commandement des Bâtiments, aux Capitaines » desquels nous avons transmis nos ordres » et nos instructions à ce sujet.

» Vous partirez de *Gravesend* à la première apparence de beau temps et de » vent favorable, et vous vous rendrez, » avec la grâce de dieu, dans le détroit

» d'*Anian*, pour recueillir l'or et les autres
» objets précieux, particuliers au Nord-
» Ouest, &c. &c. »

M. *Knight* ne tarda pas à quitter *Gravesend* pour aller remplir sa mission. Mais l'année s'étant écoulée sans le retour des Bâtiments attendus en Angleterre, on jugea qu'ils avaient hiverné dans la *Baie de Hudson;* et comme ils s'étaient pourvus en partant d'une assez grande quantité de vivres, d'une maison en bois démontée, de toutes sortes d'ustensiles, et d'un fort assortiment de marchandises de traite, on était en général rassuré sur leur sort. Il n'en fut pas de même l'année suivante 1720, lorsqu'on la vit expirer sans qu'ils reparussent. -- La Compagnie en conçut de si vives allarmes, qu'elle ordonna, par les Vaisseaux qui partirent en 1721 pour *Churchill*, d'envoyer le sloop *la Baleine*, commandé par *Jean Scroggs*, à la recherche de *Knight;* mais la saison étant trop avancée, lorsque les Vaisseaux arrivèrent à *Churchill*, on ne put mettre à exécution l'ordre que dans l'Eté de 1722.

La côte Nord-Ouest de la Baie de *Hudson* était encore peu connue, et M. *Scroggs* se trouvant, en outre, arrêté par des rochers et des bancs de sable, il retourna au *Fort du Prince de Galles* sans avoir pu découvrir ni la frégate, ni le sloop. Quelques dépouilles apperçues sur les *Esquimaux* à *Whale-Cove* lui parurent provenir plutôt d'une circonstance particulière que d'un naufrage.

La forte opinion répandue alors en Europe sur la probabilité d'un passage au Nord-Ouest par la *Baie de Hudson*, fit conjecturer à beaucoup de personnes que MM. *Knight* et *Barlow* avaient découvert ce passage, et pénétré ensuite dans la mer du Sud, près de la Californie. Plusieurs années s'écoulèrent sans que rien démentît cette croyance, si ce n'est l'inutilité des recherches faites par *Middleton*, *Ellis*, *Bean*, *Christophe* et *Johnston* pour trouver ce passage; et quoiqu'on expédiât tous les ans un sloop pour faire des découvertes au Nord et commercer avec les *Esquimaux*, ce ne fut que dans l'Eté de 1726 qu'on acquit des preuves certaines que

M. *Knight* et le Capitaine *Barlow* avaient péri dans la *Baie de Hudson*.

La Compagnie, voulant étendre la pêche de la baleine noire, venait de désigner l'*Ile de Marbre* pour lieu de rendez-vous, non seulement à cause de la commodité du hâvre, mais encore parce qu'on avait remarqué que les baleines étaient plus abondantes aux environs de cette île que sur aucune autre partie de la côte. -- Les bateaux employés à cette pêche, qui les obligeait de faire souvent le tour de l'île, découvrirent un nouveau hâvre situé près de son extrémité orientale, au fond duquel ils trouvèrent des canons, des ancres, des câbles, des briques, une enclume, ainsi que beaucoup d'autres articles que le temps avait respectés, et qui, inutiles aux Naturels ou trop lourds pour pouvoir être déplacés par eux, étaient restés à leur première place. -- Les restes de la maison mise en pièces par les Esquimaux, pour avoir les planches et le fer, se voient encore, de même que le corps ou plutôt la carcasse de chacun des bâtiments qui se

trouvent

trouvent recouverts par cinq brasses d'eau à la tête du hâvre. -- Les figures et les canons de la frégate et du sloop furent apportés au fort, et n'y attestèrent que trop la perte de MM. *Knight* et *Barlow* sur cette île inhospitalière, où il ne croît pas même un arbuste, et éloignée d'environ 16 milles de la grande terre. -- Celle-ci n'offre pas beaucoup plus de ressources, n'étant qu'un assemblage de rochers et de montagnes dont toute la végétation consiste dans de la mousse. Les bois sont situés à plusieurs centaines de milles de la côte.

Dans l'Eté de 1769, la pêche nous ayant conduits sur l'île, nous rencontrâmes plusieurs Esquimaux dans le nouveau hâvre. -- Remarquant parmi eux un ou deux vieillards, la curiosité nous porta à les questionner sur la perte des deux Bâtiments, ce que nous pûmes faire par le moyen d'un *Esquimau*, alors au service de la Compagnie comme interprète, et qui était embarqué tous les ans en cette qualité sur un

de ses Vaisseaux. Voici en abrégé le récit très-détaillé qu'ils nous firent.

Lorsque les Bâtiments arrivèrent à *l'Ile de Marbre*, le jour était tombé, et en entrant dans le hâvre, le plus grand reçut beaucoup de dommages. Une fois mouillés, les Anglais, qui pouvaient être alors au nombre de cinquante, commencèrent à monter leur maison de bois. L'Eté suivant (1720), aussi-tôt que la glace le permit, les *Esquimaux* leur firent une seconde visite. Le nombre des Anglais se trouvait très-diminué, et ceux qui restaient paraissaient fort malades. -- Suivant le rapport des vieillards, ils étaient occupés à un travail que ces Esquimaux eurent de la peine à désigner, et qui consistait probablement à allonger leur chaloupe; car on voit encore, à peu de distance de la maison, beaucoup de copeaux de bois de chêne, qui ne pouvaient provenir que des charpentiers.

La maladie et la famine avaient fait un tel ravage parmi les Anglais, qu'à l'entrée du

second hiver ils n'étaient plus que vingt. -- Dans cet hiver de 1720, quelques *Esquimaux* s'établirent sur le côté du hâvre, opposé à celui où les voyageurs avaient bâti leurs cabanes, (*) et ils leur apportèrent fréquemment des provisions, telles que de l'huile de baleine et de la chair de veaux-marins. -- A l'approche du Printemps, les Esquimaux repassèrent sur le Continent, et dans une nouvelle visite qu'ils firent à l'*Ile*

(*) J'ai vu souvent les restes de ces cabanes. -- Ils existent dans la partie occidentale du hâvre, et probablement ils seront visibles encore long-temps.

Il est surprenant que *Middleton*, *Ellis*, *Christophe*, *Johnston* et *Garbet*, qui ont tous abordé à l'*Ile de Marbre*, et quelques-uns d'eux même plusieurs fois, n'ayent pas découvert ce hâvre, sur-tout *Garbet*, qui fit tout le tour de l'Ile, par un très-beau temps, dans l'Eté de 1766. -- Cette découverte était réservée à M. *Joseph Stéphens*, qui commandait alors *le Succès*, vaisseau *Baleinier*, et qui, en 1769, eut le commandement de *la Charlotte*, joli brik de 100 tonneaux, sur lequel j'étais embarqué en qualité de *Contre-Maître*.

de Marbre, pendant l'Eté de 1721, ils ne trouvèrent plus que cinq Anglais en vie, et pressés tellement par la faim, qu'ils dévorèrent crue la chair de veaux-marins et de baleines que les Esquimaux venaient de leur apporter. Trois en moururent, et les deux autres, quoique très-faibles, firent une fosse pour les enterrer. Ceux-là vécurent encore quelque temps. Ils montaient fréquemment sur la pointe d'un rocher voisin, regardant fixement au Sud et à l'Est pour voir si quelque vaisseau ne venait pas à leur secours. Après avoir été ainsi nombre de fois à la découverte, et n'appercevant jamais rien, ils finirent par se renfermer et s'abandonner au désespoir. Un des deux ne tarda pas à succomber, et les forces de l'autre étaient si épuisées, qu'il expira en essayant de creuser une fosse pour son compagnon. Les crânes et les os de ces deux hommes sont encore épars sur le terrein qui avoisine la maison. Celui qui mourut le dernier, à ce que nous dirent les Esquimaux, était continuellement occupé

à leur faire des outils et des instruments de fer ; c'était probablement l'armurier ou le forgeron.

Quelques Indiens du Nord venus pour commercer au *Fort du Prince de Galles* dans le Printemps de 1768, avaient apporté de nouveaux renseignements sur ce qu'on appelait la *grande Rivière*, ainsi que plusieurs morceaux de cuivre qu'ils assurèrent provenir d'une mine située près de cette rivière. M. *Northon*, qui se trouvait à cette époque Gouverneur de *Churchill*, crut devoir faire part de ces informations à la Compagnie, et les lui représenter comme dignes de toute son attention. Un voyage qu'il fut obligé de faire en Angleterre la même année, le mit dans le cas d'être porteur lui-même de ces renseignements, et du plan qu'il avait conçu pour faciliter la découverte des mines. D'après les représentations de M. *Northon*, la Compagnie se décida à envoyer par terre une personne intelligente pour observer la longitude et la latitude de l'embouchure

de la rivière, pour en décrire le cours, et faire des remarques sur le pays. Je fus choisi comme propre à l'entreprise. Un bâtiment expédié pour *Churchill* y arriva, dans l'Eté de 1769, avec plusieurs instruments d'astronomie portatifs et analogues aux observations que j'étais chargé de faire. -- La Compagnie joignait à cet envoi un ordre pour moi de me mettre en route, et la promesse en même temps de m'accorder à mon retour une récompense proportionnée aux périls et aux fatigues que j'aurais éprouvés dans le cours de mon voyage. (*)

(*) Je ne puis mieux faire connaître les intentions et les promesses de la Compagnie, qu'en transcrivant ici ses propres expressions extraites d'une lettre qu'elle m'adressa le 25 Mai 1769.

» D'après la bonne opinion que nous avons » de vous, et sur la recommandation de M. *Northon*, nous avons approuvé que votre traitement annuel fût porté à la somme de ..... » pendant l'espace de deux années, et nous vous » avons nommé membre de notre Conseil au Fort » du Prince de Galles. Nous vous eussions même » promu, suivant vos desirs, au commandement

Je n'hésitai pas à me rendre au choix de la Compagnie; et dans le mois de Novembre suivant, quelques Indiens du Nord étant venus pour commercer, M. *Northon*, qui avait repris le commandement

» de *la Charlotte*, si nous n'avions pas besoin
» de vous pour une expédition d'une plus grande
» importance.

» M. *Northon* nous a soumis le projet d'un
» voyage par terre fort avant dans le Nord de
» *Churchill*, à l'effet d'accroître notre com-
» merce, et de découvrir un passage au Nord-
» Ouest et des mines de cuivre, &c. -- Comme
» un voyage de cette nature demande un homme
» en état de faire des observations relativement
» à la longitude et à la latitude des lieux, au
» cours des rivières et à leur profondeur, nous
» avons fait choix de vous pour exécuter, avec
» l'assistance convenable, cette entreprise que
» l'on nous a assuré d'ailleurs être de votre goût.

» Nous espérons donc que vous remplirez
» promptement notre attente, et nous nous fe-
» rons un plaisir, à votre retour, de reconnaître
» dignement vos services.

» Nous approuvons infiniment le voyage que
» vous avez fait l'année dernière pour l'amé-
» lioration de la pêche de la baleine, et nous

du Fort du Prince de Galles, engagea ceux d'entr'eux qu'il crut les plus propres à me servir de guides; mais aucun de ces Indiens ne connaissait la grande Rivière. Je me

» vous souhaitons santé et succès dans celui que
» vous allez entreprendre.

» Nous sommes vos fidèles amis. »

BIBYE LAKE, Député, Gouverneur.
JOHN ANTHONY MERLE, SAMUEL WEGG,
JAMES WINTER LAKE, JOSEPH SPURREL,
JAMES FITZ GERALD, ROBERT MERRY.

La Compagnie n'eut pas plutôt pris connaissance de mes Journaux et de mes Cartes, qu'elle me fit compter une somme honnête; et les deux premiers paragraphes de la lettre qu'elle m'écrivit le 12 Mai 1773 contenaient les expressions suivantes :

A M. SAMUEL HEARNE.

» Monsieur, votre lettre du 28 Août dernier
» nous a donné la satisfaction d'apprendre votre
» heureux retour à notre Factorerie. — Votre
» Journal et les deux Cartes que vous nous avez
» fait passer, nous ont convaincus suffisamment
» de la justesse de vos observations.

» Nous avons suivi avec attention votre con-
» duite dans les différents évènements qui ont eu

pourvus d'effets et de munitions pour deux ans. J'étais accompagné de deux serviteurs de la Compagnie, de deux de ses chasseurs (*) Indiens du Sud, et d'un nombre suffisant d'Indiens du Nord, pour porter mes bagages et m'assister dans la route, &c. Le public lira peut-être avec intérêt les instructions qui me furent données et que je joins ici. Non seulement elles répandront

» lieu pendant le cours de vos voyages, et nous » l'avons trouvée digne des plus grands éloges. » En témoignage de notre reconnaissance pour » vos services, nous avons arrêté de vous ac- » corder une gratification de la somme de.... »

La Compagnie, voulant me donner une nouvelle preuve de sa satisfaction, me nomma, à l'unanimité des voix, Gouverneur du Fort du Prince de Galles dans l'Eté de 1775. M. *Bibye Lake*, qui était alors Président du Comité, et plusieurs autres Membres, n'ont cessé de m'honorer de leur correspondance pendant tout le temps qu'ils ont vécu.

(*) Ces chasseurs sont des Naturels du ays, résidant sur la plantation de la Compagnie, sous la surveillance immédiate de ses serviteurs blancs, et employés à chasser pour la Factorerie.

beaucoup de lumières sur mon voyage, mais elles serviront encore à faire juger combien il s'en faut qu'elles ayent été suivies à la lettre, en même temps que les réflexions dont je les accompagne indiqueront les motifs qui m'en ont fait négliger quelques-unes comme inutiles, et d'autres comme impossibles à remplir.

Ordres et instructions pour M. SAMUEL HEARNE, chargé d'une expédition par terre vers la latitude de 70°. Nord, afin de reconnaître le pays des Indiens septentrionaux, &c. délivrés au nom de l'honorable Compagnie de la Baie de Hudson, en l'année 1769.

A M. SAMUEL HEARNE.

» Monsieur, l'honorable Compagnie de
» la Baie de *Hudson* ayant été informée,
» par le rapport des Indiens, qu'une con-
» naissance plus exacte et plus étendue de
» leur pays devait procurer des avantages

» considérables, et désirant vivement profiter de toutes les circonstances qui peuvent être utiles aux intérêts de tous ses » Membres ou à ceux de la nation en général, elle a fait choix de vous pour diriger la présente expédition. Munie déjà » de votre acceptation, elle vous invite en » conséquence à vous mettre en chemin le » plutôt possible avec *William Isbester*, » Marin, et *Thomas Merriman*, Cultivateur, » qui ont demandé à vous accompagner. » Vous prendrez avec vous deux Indiens » du Sud, chasseurs de la plantation, pour » vous approvisionner de gibier dans la » route. Le Capitaine *Chawchinahaw*, son » Lieutenant *Nabyah*, et six à huit Indiens du Nord, d'élite, suivis d'une petite partie de leurs familles, sont chargés » de vous servir de guides, et de vous assister, ainsi que vos compagnons, dans » tout ce qui dépendra d'eux, conformément à l'ordre spécial que nous leur en » avons donné.

» 2°. Nous vous avons fait pourvoir,

» vous et vos compagnons, des objets que
» nous avons jugé vous être nécessaires,
» et il y a été ajouté par notre ordre diffé-
» rentes marchandises, pour être distri-
» buées en forme de présents seulement
» aux Indiens étrangers que vous rencon-
» trerez, après avoir fumé le *Calumet* (*)
» de paix avec leurs Chefs, à l'effet de vous
» concilier leur amitié. Vous ne manquerez
» pas *de les exciter à porter la guerre chez*
» *leurs voisins*, afin de se procurer des
» fourrures et autres articles de commerce,
» en les assurant qu'on leur en payera un
» très-bon prix à la Factorerie de la Com-
» pagnie. (**)

(*) Le *Calumet* est une longe pipe ornée, très en usage parmi les tribus d'Indiens qui connaissent le tabac. On l'admet principalement dans les cérémonies relatives à la guerre ou la paix, ainsi que dans toutes les fêtes et prières publiques.

(**) Quel système de commerce, grand dieu! Sans la fidélité que je devais au texte, j'eusse supprimé cette phrase des instructions par honneur pour l'humanité. (*Réflexion du Traducteur.*)

» Il vous est sur-tout recommandé, à » vous et à vos compagnons, de traiter les » Naturels avec bienveillance, et de leur » éviter tout sujet de plainte et de dégoût, » comme il leur est expressément ordonné » d'avoir pour vous les plus grands égards, » et de se prêter à tout ce que vous exigerez » d'eux pour le succès de l'entreprise.

» Si, parmi les Indiens que vous ren- » contrerez venant au Fort, quelques-uns » vous offrent des vivres ou des vêtements, » vous traiterez avec eux, et vous les char- » gerez d'une lettre pour moi, spécifiant la » quantité de chaque article, dont ils se- » ront payés d'après le prix que vous aurez » fixé. Conformément aux ordres de la » Compagnie, vous devez, pendant toute » la durée de votre voyage, correspondre » avec moi ou avec celui qui se trouvera » Gouverneur alors du *Fort du Prince de* » *Galles;* et comme vous êtes pourvu d'ins- » truments de mathématiques, vous m'en- » verrez successivement, ou audit Gouver- » neur d'alors, une note des observations

» de latitude et de longitude que vous aurez
» pu faire, ainsi que des extraits de votre
» Journal, pour le tout être transmis à la
» Compagnie par le retour de ses Vais-
» seaux. (*)

» 3°. Les Indiens qui sont chargés de
» vous servir de guides vous conduiront
» dans le pays des Indiens d'*Athapus-*
» *cow*, (**) où le Capitaine *Matonabbee*
» vous joindra (***) dans l'Eté de 1770,

(*) Il ne s'est offert à moi, pendant tout le cours de mon dernier voyage, qu'une seule occasion sûre, le 22 Mars 1771, et comme à cette époque il ne m'était encore arrivé rien de bien remarquable, je ne crus pas nécessaire d'envoyer un extrait de mon Journal; j'indiquai seulement, dans ma lettre au Gouverneur, les dégrés de latitude et de longitude où je me trouvais, en y ajoutant quelques mots sur les Naturels.

(**) Je lui ai donné par erreur le nom d'*Arathapuscow* dans mon premier Journal et ma première Carte.

(***) Cette jonction n'était que probable; *Matonabbee* ignorait à cette époque qu'il fût question de ce voyage, encore moins avait-il

» pour vous mener à une rivière dont les
» Indiens représentent les bords abon-
» dants en mines de cuivre et en animaux
» de toute espèce, &c. Elle est située si
» avant dans le Nord, disent-ils, que vers
» le milieu de l'Eté le Soleil reste sur l'ho-
» rizon, et ils la supposent se décharger dans
» quelque océan. Les Indiens du Nord lui
» donnent le nom de *Neetha-san-san-dazey*,
» autrement la *grande Rivière de Métal*. --
» Vous la suivrez jusqu'à son embouchure,
» dont vous déterminerez la latitude et la
» longitude avec le plus de précision pos-
» sible, sur-tout si vous la trouvez navi-
» gable et susceptible d'un établissement

reçu les ordres pour me joindre aux temps et lieu indiqués, et le hazard nous eût-il réunis, il n'aurait jamais consenti à faire le voyage avant d'avoir été au Fort traiter avec le Gouverneur ; car aucun Indien ne rend de services aux Anglais qu'après être convenu d'un salaire. En outre, si j'avais pris cette route en partant, je me serais écarté de quelques centaines de milles de mon chemin. -- (Voyez sur la Carte ma route dans l'Hiver de 1770 et le Printemps de 1771.)

» sûr et avantageux pour la Compagnie.
» Vous observerez avec attention l'es-
» pèce de mines situées près de la rivière,
» la qualité de l'eau à l'embouchure de
» cette même rivière, sa direction, la dis-
» tance des bois du bord de la mer, la
» nature du sol et de ses productions; vous
» y ajouterez les autres remarques que vous
» croirez nécessaires ou agréables. -- Dans
» le cas où ladite rivière vous paraîtrait
» devoir être de quelque utilité, vous en
» prendrez possession au nom de la Com-
» pagnie de la *Baie de Hudson*, en gravant
» sur un rocher votre nom, ainsi que les
» dates de l'année, du mois, &c. (*)
» Lorsque vous releverez le cours de

(*) Je n'étais point muni d'instruments pour graver sur la pierre; mais j'y suppléai, le mieux qu'il me fut possible, en inscrivant mon nom, la date de l'année, &c. sur une planche, servant de bouclier aux Indiens, que je plaçai au milieu d'un tas de pierres rassemblées au sommet d'une éminence qui commande l'entrée de la rivière du côté du Sud.

cette

» cette rivière ou de quelqu'autre, vous » aurez soin que les Indiens soient pourvus » d'un nombre suffisant de canots, pour » sonder la profondeur de l'eau, et re- » connaître la force du courant, &c. -- » Si quelque évènement malheureux vous » empêchait d'atteindre ladite rivière, il » vous est expressément recommandé de » tâcher de découvrir où aboutit le dé- » troit de *Wager*, (*) que les derniers

(*) Il est permis sans doute de chercher à étayer ses instructions; mais les deux recherches qui m'étaient prescrites ici pouvaient très-bien être omises de ma part; car *Middleton*, *Ellis* et *Christophe* n'ayant pas pénétré assez avant dans ce détroit pour découvrir quelque végétation, si ce n'est de la mousse, et encore moins des bois, il n'était pas vraisemblable que le pays se fût boisé depuis eux, au point que je consacrasse mon temps à faire cette recherche. J'ai d'ailleurs eu occasion de reconnaître, dans mon second voyage, que les bois étaient éloignés de plusieurs centaines de milles des côtes de la mer, dans le parallèle du détroit de *Chesterfield;* et comme la direction des bois y est toujours du Nord-Ouest à l'Ouest, la distance doit être encore

» Voyageurs nous représentent terminé
» par de petites rivières et des lacs. Vous
» calculerez la distance qu'il y a des bois
» aux parties navigables du détroit, et vous
» examinerez en même temps s'il est pos-
» sible d'y former un établissement com-
» mode. Dans la supposition contraire,
» vous appliquerez les mêmes recherches
» au lac *Baker*, placé à l'extrémité du
» passage de *Bowden* ou *Chesterfield*, (*)
» ainsi qu'aux autres rivières que vous
» rencontrerez. Vous vous réglerez sur
» leur utilité pour en prendre possession,
» comme ci-dessus, au nom de l'hono-
» rable Compagnie de la *Baie de Hudson*.

» 4°. Un autre point qui vous est princi-
» palement recommandé, vu son extrême

plus considérable par la latitude du détroit de *Wager*. -- Cette partie, en toute, a été explorée anciennement par des personnes attachées à la Compagnie, et est comprise dans les limites de ses concessions. Une nouvelle prise de possession devenait dès-lors inutile.

(*) Voyez la note précédente.

» importance, c'est de vérifier par vous-
» même, s'il est possible, ou par les ren-
» seignements des Indiens, l'existence d'un
» passage à travers cette partie du con-
» tinent de l'Amérique. (*) Il est très-
» intéressant d'éclaircir la question pour
» savoir à quoi s'en tenir sur ce que dit *le*

(*) Le continent de l'Amérique est beaucoup plus large que bien des gens ne le croient, entre autres *Kobson*, qui se figurait que l'*Océan pacifique* n'était qu'à quelques journées de la côte occidentale de la *Baie de Hudson*. Il s'en faut bien que cela soit ainsi; car lorsque j'étais à ma plus grande distance occidentale, au-delà de 500 milles du *Fort du Prince de Galles*, mes guides, Naturels du pays, m'assurèrent que beaucoup de tribus d'Indiens résidaient à l'Ouest de nous, et qu'ils ne connaissaient point de bornes au Continent dans cette direction. De mon côté, je n'ai rencontré aucun Indien, soit du Nord, soit du Sud, qui ait jamais apperçu la mer à l'Ouest. Les employés de la Compagnie les mieux informés ne doutent pas qu'une tribu d'Indiens fort populeuse, appelée *E-arch-e-thinnews*, dont le pays très-étendu est situé fort loin à l'Ouest de quelques-uns des établissements de la Compagnie ou du Canada, ne trafique avec

» *Voyageur Américain* d'un passage exis-
» tant par la Baie de Hudson dans l'Océan
» occidental. (*) -- Vous aurez soin d'in-
» sérer dans votre Journal tout ce que vous

les Espagnols dans la partie occidentale du Continent. -- Leur croyance est fondée sur le rapport des Indiens qui commerçaient autrefois au *Fort d'York*, lesquels, lorsqu'ils sont en guerre avec cette tribu, lui enlèvent des selles, des brides, des mousquets, ainsi que beaucoup d'autres effets, qui ne peuvent provenir que des manufactures espagnoles.

J'ai connu plusieurs Indiens dont la course s'est prolongée si loin à l'Ouest, qu'ils ont traversé le sommet de cette chaîne immense de montagnes qui courent du Nord au Sud du continent de l'Amérique. Toutes les rivières au-delà de ces montagnes coulent à l'Ouest. J'observerai ici que ces mêmes Indiens ont pénétré si avant dans le Sud, qu'ils n'ont point éprouvé d'hiver, ni apperçu la moindre apparence de glace et de neige, quoique leurs voyages ayent duré quelquefois dix-huit mois ou deux ans.

(*) Ce passage à travers le continent de l'Amérique par la Baie de Hudson est depuis si longtemps relégué au rang des Fables, que, malgré tout ce que dit *Ellis* en sa faveur, et quoiqu'il

» recueillerez à ce sujet, pour être transmis
» de suite à la Compagnie.

» Dans le cas où vous vous trouveriez
» avoir besoin de vivres ou autres objets
» nécessaires, vous dépêcherez vers le
» Fort quelques Indiens de confiance,
» avec une lettre qui spécifiera la quantité
» de chacun des articles, et vous con-
» viendrez avec ces Indiens du lieu où ils
» devront vous rejoindre.

» A votre retour, s'il a lieu dans une
» saison favorable, et que venant à passer
» près des hâvres fréquentés par le bri-
» gantin *la Charlotte* ou le sloop *le Chur-*
» *chill* dans leurs voyages au Nord-Ouest,
» vous préfériez de vous embarquer sur
» l'un de ces Bâtiments, vous aurez l'at-
» tention d'allumer des feux à mesure que
» vous approcherez de ces hâvres, et ce
» sera aussi le signal par lequel il vous sera

occupe une place dans la Carte du *Voyageur Américain*, tout commentaire à son sujet deviendrait absolument inutile. Ma latitude suffira pour prouver qu'il n'existe pas.

» répondu. Comme il est probable que » votre retour s'effectuera en 1771, les » maîtres de ces Bâtiments recevront à » cette époque des ordres particuliers.

» Je serai charmé d'apprendre par la » première occasion dans quelles latitude » et longitude vous aurez rencontré le chef » *Matonabbee*, la distance à laquelle il » place la *Rivière de la Mine de Cuivre*, » et le temps à-peu-près qu'exigera votre » voyage. Si, contre notre attente, ce » Chef ne pouvait se réunir à votre troupe, » vous vous procurerez parmi les Indiens » des guides sûrs et entendus, dont vous » augmenterez ou diminuerez le nombre » toutes les fois que vous le jugerez con- » venable au bien de l'expédition.

» Je finis en vous souhaitant, ainsi qu'à » vos compagnons, une continuation de » bonne santé, un heureux voyage et un » prompt retour. Adieu. »

MOSES NORTHON, Gouverneur.

Datés du *Fort du Prince de Galles*, Rivière Churchill, Baie de Hudson, Amérique Nord, ce 6 Novembre 1769.

Ibester et *Merriman*, dont il est parlé dans mes instructions, m'accompagnèrent dans ma première et courte expédition ; mais les Indiens, sachant qu'ils étaient d'une classe inférieure, les traitaient avec une si grande indifférence, sur-tout dans les temps de disette, que j'eus quelque crainte de les voir mourir de faim, et que je me regardai comme très-heureux de les avoir ramenés sains et saufs à la Factorerie. Cette conduite singulière des Indiens me détermina à ne plus prendre d'Européens avec moi dans mes deux dernières expéditions.

Quant à cette partie de mes instructions qui m'enjoignait d'observer la nature du sol et celle de ses productions, &c., je remarquerai que pendant tout le temps de mon absence du Fort, je me trouvai ne voyager l'Eté qu'entre des montagnes de rochers ou des plaines stériles, et qu'avant que je n'atteignisse les bois en Hiver, la terre était déjà couverte de neige à une profondeur considérable, de sorte que je

n'eus jamais occasion de voir la moindre végétation à l'Ouest. Mais à juger par les apparences et l'accroissement lent, ainsi que la mauvaise venue des bois, excepté dans le pays d'*Athapuscow*, la partie occidentale offre certainement beaucoup moins de productions végétales que celle où sont situés les établissements les plus Nord de la Compagnie. -- A l'Est des bois, parmi les terres stériles des hauteurs comme des vallées, il ne croît aucune herbe, si ce n'est de la mousse, sur laquelle paissent les daims. On rencontre par intervalles sur cette mousse quelques saules nains, avec l'*wish-à-capucca* et du gazon; mais ce dernier est à peine suffisant pour les oies et les autres oiseaux de passage pendant leur séjour dans ces contrées, séjour en général très-court; car, hors le temps de la ponte et de la mue, ces oiseaux sont dans un état continuel d'émigration.

Il est naturel de supposer qu'après avoir accepté les offres de la Compagnie, je m'empressai de faire les arrangements

tendant à faciliter le succès de mes opérations, &c., et que je dus en même temps éprouver beaucoup de difficultés. -- Je traçai sur une large peau de parchemin une Carte qui contenait 12 dégrés de latitude Nord et 30 de longitude Ouest, à partir de la Factorerie de Churchill. -- J'y esquissai toute la côte occidentale de la Baie, laissant l'intérieur en blanc, pour le remplir pendant mon voyage. Je formai aussi plusieurs cartes particulières, sur une échelle plus grande, pour chacun des dégrés de latitude et de longitude contenus dans la Carte générale. Elles me servaient à marquer ma route journalière, ainsi que les lacs et les rivières que je rencontrais, après m'être informé soigneusement aux Naturels de la communication d'une rivière avec une autre, et de celle qui subsistait entre elles et les lacs dont ce pays est couvert ; et lorsque l'occasion me permettait de confirmer leurs rapports par mes propres observations, je portais alors les résultats sur la grande Carte. A ces

préparatifs, je joignis tous ceux qui pouvaient simplifier mon travail et contribuer à la perfection, ainsi qu'à la conservation de mon Journal et de ma Carte. Quant à ce qui me regardait personnellement, j'avais peu de choses à faire ; car les voyages de long cours dans ces pays ne permettent pas même de porter avec soi les hardes les plus nécessaires, de manière que le voyageur dépend absolument, pour ces objets comme pour ses provisions, des contrées qu'il traverse. Des munitions, quelques instruments et ustensiles de fer nécessaires, et plusieurs autres articles non moins indispensables, sont une charge suffisante pour un homme qui a un voyage de vingt mois ou deux ans à faire à pied. Comme je me trouvais dans ce cas, je me contentai d'emporter avec la chemise et les autres vêtements que j'avais sur moi, une casaque, un caleçon, du drap pour me faire deux ou trois pantalons indiens, et une couverture de laine. Telle était toute ma garde-robe.

VOYAGE
A
L'OCÉAN NORD.

CHAPITRE PREMIER.

Evènements depuis mon départ du Fort du Prince de Galles pour ma première expédition, jusqu'à mon retour audit Fort.

Départ du Fort. -- Mon arrivée à la rivière de Po-co-ree-his-cow. *-- Désertion d'un des Indiens du Nord. -- Passage de la rivière* Seal, *et marche à travers des terres stériles. -- Fausse indication de la distance des bois. -- Le temps commence à devenir très-froid; épuisement de nos provisions et point de moyens de les remplacer. -- Pris à l'Ouest; arrivé aux bois et tué trois daims. -- Fait route au Nord-Ouest; découvert des traces*

1769. Novem. *de bœufs à musc et de daims sans possibilité d'en tuer aucun. -- Disette absolue de provisions.* -- Chawchinahaw *nous presse de retourner au Fort. -- Refus d'assistance de sa part et de celle de sa troupe. -- Il parvient à faire déserter plusieurs de nos Indiens. -- Il finit, ainsi que tous les siens, par nous abandonner. -- Repris le chemin de la Factorerie ; tué quelques perdrix, qui furent notre première nourriture depuis plusieurs jours. -- Conduite infâme d'un de nos Indiens et de sa femme, Indienne du Nord. -- Arrivé à la rivière* Seal ; *tué deux daims ; abondance de perdrix. -- Rencontre d'un étranger, Indien du Nord, que nous suivons à sa tente. -- Réception que nous en éprouvons. -- Mes Indiens m'aident à tuer quelques castors. -- Continué ma route et arrivé au Fort.*

6. Ayant achevé, le 6 Novembre, tous les préparatifs nécessaires pour mon départ, je pris congé du Gouverneur, ainsi que de mes

autres amis, et je me mis en route, salué de sept coups de canon. 1769. Novem.

Comme il faisait très-doux, (1) et que ma troupe était extrêmement chargée, nous ne pûmes voyager d'abord qu'à petites journées. Néanmoins nous traversâmes, le 8, la rivière 8.
de *Po-co-ree-his-cow*, et nous vînmes passer la nuit sous un bouquet de bois, situé entre cette rivière et celle de *Seal* ou du *Veau-marin*. — Il nous déserta cette nuit un de nos Indiens du Nord. Les autres, ainsi que mes compagnons, se trouvant déjà surchargés, je fus obligé de tirer le traîneau qu'il avait laissé, et qui heureusement n'était pas très-lourd, car son poids excédait à peine soixante livres.

Le temps continua d'être très-beau. Nous dirigeâmes notre course à l'*Ouest Nord-Ouest*, et nous traversâmes de bonne heure la rivière 9.
Seal. Nous fîmes rencontre dans le cours de

(1) Plus le temps est froid, mieux les traîneaux glissent sur la neige.

la journée de plusieurs Indiens du Nord, qui portaient à la Factorerie des fourrures et de la venaison. Comme nous n'avions encore rien tué depuis notre départ du Fort, j'achetai de ces Indiens plusieurs quartiers de bêtes, et leur donnai un bon sur le Gouverneur, arrangement qui parut faire plaisir à tout le monde.

1769. Novem.

Quand nous eûmes atteint le côté Nord-Ouest de la rivière *Seal*, je demandai au Capitaine *Chawchinahaw* à quelle distance étaient les grands bois, et le temps à-peu-près qu'il nous faudrait pour y arriver. Il m'assura que nous y serions dans quatre ou cinq jours au plus tard. Cette réponse ranima notre courage, et nous poursuivîmes notre route entre l'*Ouest quart Nord-Ouest* et le *Nord-Ouest*, nous attendant chaque jour à découvrir ces bois qui, au rapport des Indiens, devaient nous approvisionner de toutes les productions du pays. Mais le calcul de *Chawchinahaw* était si peu exact, qu'après avoir marché le double

du temps qu'il nous avait indiqué, nous ne vîmes aucune apparence de bois dans la direction que nous suivions; nous en eûmes seulement des indices très-fréquents dans la partie du Sud-Ouest. 1769. Novem.

Le froid étant devenu fort vif, et nos petites provisions anglaises se trouvant épuisées sans pouvoir les remplacer sur les hauteurs couvertes de neige, à travers lesquelles nous voyagions depuis quelque temps, nous fûmes contraints de diriger notre route plus à l'Ouest. Nous atteignîmes, le soir suivant, un mauvais petit bois dont les sentiers étroits portaient plusieurs traces de daims; nous y tuâmes quelques perdrix. Le chemin que nous avions parcouru jusque-là était si rude et si pierreux, que nos traîneaux se rompaient à chaque instant, et pour comble de malheur, le sol ne nous offrait rien pour les réparer; mais le petit bois dans lequel nous venions de pénétrer nous fournit d'amples ressources à ce sujet. — La facilité d'y dresser nos tentes toutes les nuits 19.

nous procura des abris plus commodes que
1769. dans la contrée stérile dont nous sortions, et
Novem. où nous nous estimions tous très-heureux, lorsque nous pouvions rassembler dequoi faire un peu de feu. — Nous n'avions en général d'autre moyen de nous garantir des injures du temps, que de creuser un trou dans la neige qui recouvrait la mousse. Nous nous y étendions enveloppés de nos couvertures, et après avoir établi nos traîneaux en travers au vent.

21. Nous fîmes halte toute la journée du 21. — Les Indiens s'occupèrent à chasser, et leurs femmes à pêcher dans un petit lac, près duquel nous avions fixé nos tentes, et où elles prirent quelques poissons après avoir rompu la glace en plusieurs endroits. Les hommes revinrent le soir avec trois daims qu'ils avaient tués, et qui nous arrivaient fort à propos; mais notre nombre était si grand, et les Indiens avaient un tel appétit, qu'en moins de deux ou trois bons repas presque toute la chasse disparut. — Les trois daims dévorés, et nos traîneaux réparés

réparés ainsi que nos raquettes, ce qui ne nous prit qu'un jour, nous dirigeâmes notre route au *Nord-Ouest quart-Ouest et à l'Ouest Nord-Ouest*, à travers des pins d'une médiocre apparence, et entremêlés de mélèses nains, qui sont connus dans la *Baie de Hudson* sous le nom de *génèvriers*. Nous découvrîmes, chemin faisant, beaucoup de traces de daims et de bœufs musqués, comme on les appèle dans cette partie de l'Amérique ; mais aucun de mes compagnons ne fut assez heureux pour en tuer, de sorte que nous nous trouvions réduits à quelques perdrix ; car elles étaient si peu abondantes, qu'à peine la part de chacun de nous allait-elle à la moitié d'une perdrix par jour, ce qui formait toute notre nourriture pour vingt-quatre heures. 1769. Novem. 26.

Je remarquai alors que le Capitaine *Chawchinahaw* n'avait point le succès de notre entreprise à cœur ; il en représentait les difficultés comme insurmontables, et ne laissait échapper aucun moyen de me décourager,

ainsi que mes compagnons Européens. Plu-
1769. sieurs fois même il nous donna à entendre
Novem. qu'il désirait retourner à la Factorerie; mais voyant que j'étais décidé à continuer mon voyage, il eut recours à tous les expédients qui lui parurent propres à remplir son objet. L'une de ces mesures fut de nous couper les vivres; de manière que nous nous trouvâmes réduits, pendant un temps considérable, à ne subsister que du gibier que les deux chasseurs Indiens du Sud, mes deux compagnons blancs et moi, pouvions tuer; mais le produit de notre chasse était bien disproportionné à nos besoins, vu la quantité de femmes et d'enfants qui nous accompagnaient.

Chawchinahaw, s'appercevant que son projet de nous prendre par famine ne répondait point à tout ce qu'il en avait espéré, et que nous n'étions pas gens à céder facilement à la faim, parvint à détacher de nous plusieurs de nos meilleurs Indiens du Nord, qui
29. désertèrent dans la nuit, emportant avec eux

quelques sacs de munition, plusieurs outils de fer, comme des haches, des ciseaux à fendre la glace, des limes, et d'autres articles de première nécessité pour nous. 1769. Novem.

Aussi-tôt que je fus instruit de cette infamie, je demandai à *Chawchinahaw* la raison d'une pareille conduite.—Il me répondit qu'il ne connaissait rien de l'affaire, et que si le fait était vrai, la prudence nous conseillait de ne pas aller plus loin, m'ajoutant que lui et tout le reste de sa troupe étaient décidés à retourner chez eux. En effet, après m'avoir donné quelques renseignements sur la route la plus courte à tenir pour gagner la rivière *Seal*, et delà le Fort, et m'avoir remis, ainsi que les siens, les effets commis à leur charge, tous prirent leurs paquets, et marchèrent au Sud-Ouest en faisant retentir les bois de leurs longs éclats de rire, et nous abandonnant à nos réflexions, qui ne pouvaient être que très-tristes, éloignés, comme nous l'étions, de près de 200 milles du *Fort du* 30.

Prince de Galles, chargés d'un lourd bagage, 1769. et abattus au moral et au physique par la faim Décem. et la fatigue.

Notre situation, quoique très-allarmante, ne nous permettait pas de donner beaucoup de temps à la réflexion. Ainsi, après avoir arrimé de notre mieux nos traîneaux, dont nous fûmes obligés de jeter quelques sacs de balles et de plomb, nous nous mîmes aussi-tôt en route pour retourner au Fort. Nous eûmes le bonheur de tuer plusieurs perdrix dans le cours de la journée; je dis le bonheur, car nous n'avions pas mangé depuis quelques jours. A peine, dans les cinq précédents, avions-nous tué assez de perdrix pour en distribuer la moitié d'une à chacun, et cette provision individuelle avait été bientôt dissipée. J'observerai que pendant le temps que nous souffrions de la faim, les Indiens du Nord étaient bien loin de l'éprouver. Marchant toujours à notre tête, ils avaient l'avantage presque exclusif de tuer les perdrix, les lapins ou les

autres animaux qui se présentaient. Ils possédaient en outre une grande quantité de farine de froment, de gruau d'avoine, et d'autres vivres anglais qu'ils avaient détournés de mes provisions dans les premiers temps de notre voyage; et comme un des Indiens de la Factorerie, ainsi que sa femme, qui était une Indienne du Nord, se transportaient fréquemment dans les tentes de leurs compatriotes, et n'en revenaient jamais qu'avec d'amples provisions, lorsque mes compagnons et moi nous mourions de faim, je me crus fondé à les soupçonner d'avoir été les principaux agents du détournement en question, d'autant plus que cet homme et sa femme étaient capables de tous les crimes. 1769. Décem.

La journée fut très-belle pour la saison. — Nous étions partis de bon matin, et nous arrivâmes le soir à la rivière *Seal*, dont nous suivîmes les bords pendant quelques jours. — Nous tuâmes, chemin faisant, beaucoup de perdrix, et nous apperçûmes plusieurs daims; 1.

1769. Décem. mais le temps était si clair, que mes Indiens ne purent tuer que deux de ces derniers. Le gibier finissant par devenir fort abondant, nos craintes de disette disparurent, et, quoique nous fussions très-chargés, et que nous fissions de grandes journées, nos esprits étaient en bon état, et les forces nous revenaient insensiblement.

5. En descendant le long de la rivière *Seal*, nous rencontrâmes un étranger, Indien du Nord, qui chassait. Quoiqu'il n'eût rien tué de la journée, il nous invita très-obligeamment à venir à sa tente, en me disant qu'il avait ample provision de gibier à mon service, et qu'il serait charmé en même temps de profiter de la présence de mes Indiens du Sud, pour s'emparer de deux à trois maisons de castors, situées près de sa tente, où il n'avait qu'un homme et trois femmes.

Nous étions loin alors d'avoir besoin de provisions; néanmoins nous acceptâmes son invitation, et nous suivîmes notre nouveau

guide à sa tente. Suivant son calcul, il ne devait exister qu'une distance de cinq milles entre elle et le lieu où nous nous étions rencontrés ; suivant le nôtre, elle se trouva être de près de quinze, et nous ne pûmes arriver chez l'Indien que vers le milieu de la nuit. Quand nous en fûmes près, nous tirâmes un ou deux coups de fusil, qui est le signal ordinaire pour annoncer l'approche de quelque étranger, et il fut répondu au nôtre par l'homme qui était dans la tente. Ce bon Indien vint nous recevoir à la porte, et me prenant par la main, il nous invita à entrer ; mais comme la tente se trouvait trop petite pour nous contenir tous, il ordonna à ses femmes de nous aider à dresser nos tentes ; en même temps il m'introduisit dans la sienne avec tous ceux de ma troupe qui purent y trouver place, et il nous régala de tout ce qu'il avait de meilleur. Chacun alluma gaiement sa pipe, et la conversation roula naturellement sur les procédés de *Chawchinahaw* et de ses gens envers nous. — A chaque trait, notre hôte

1769. Décem.

1769. Décem. s'écriait : » *Ah ! si j'avais été là, les choses ne se seraient point passées ainsi !* » — Malgré toutes ses belles exclamations, et l'hospitalité qu'il exerçait envers nous dans ce moment, cet homme se fût comporté comme les autres, s'il s'était trouvé avec eux.

Après un excellent souper, nous prîmes congé, pour la nuit, de notre hôte, qui, en recevant nos adieux, nous rappela assez clairement qu'il aurait besoin de nous le lendemain. Nous nous retirâmes alors dans nos tentes.

6. Le lendemain de grand matin, mes Indiens nous aidèrent à nous emparer des maisons des castors dont j'ai parlé ci-dessus. Ces maisons étaient petites, et comme quelques-uns des castors avaient déjà pris la fuite, nous ne pûmes en tuer que six, qui furent cuits et dévorés la nuit suivante en grande pompe. Je reçus de mes hôtes plusieurs pièces de venaison, équivalant au moins à deux daims; et quoique j'offrisse d'en payer la totalité, je

m'apperçus que *Mackachy* et sa femme s'en appropriaient les meilleurs morceaux. Je m'en plaignis aux Indiens; mais ils aimèrent mieux, par un sentiment de fraternité, en faire présent à *Mackachy*, plutôt que de me vendre le tout au double du prix que coûte ordinairement le gibier dans ces pays. Ce fait suffit pour prouver tout l'avantage qu'un Indien de ces contrées a sur un Anglais, lorsque celui-ci, jeté à une aussi grande distance des comptoirs britanniques, se trouve dépendre des Naturels pour sa subsistance. 1769. Decem.

Réfléchissant que je m'étais arrêté assez long-temps chez ces étrangers, je donnai ordre de tout préparer pour notre départ; en outre de la grande quantité de venaison que j'avais achetée pour notre usage pendant notre séjour dans la tente, je m'en procurai une nouvelle pour achever notre route. 7.

Nous prîmes finalement congé de notre hôte de bonne heure dans la matinée, et nous continuâmes notre marche vers le Fort. — Un 8.

des étrangers se joignit à nous, et je n'en devinai pas d'abord le motif; mais bientôt après notre arrivée à la Factorerie, j'appris que sa visite avait pour objet de réclamer le payement du gibier dont il avait été fait présent à *Mackachy* dans la tente. — Le temps fut très-beau, mais extrêmement froid; et il ne nous survint rien de remarquable jusqu'à notre entrée au *Fort du Prince de Galles*, où nous arrivâmes le 11 Décembre, à ma grande mortification, et à l'extrême surprise du Gouverneur, qui avait beaucoup compté sur l'honnêteté et l'intelligence de *Chawchinahaw*.

1769. Décem.

CHAPITRE II.

Evènements depuis mon retour à la Factorerie jusqu'à mon second départ, ainsi que ceux de la première partie de ma seconde expédition jusqu'au moment où j'eus le malheur de rompre mon Quart de Cercle.

Evènements survenus à la Factorerie. -- Départ pour ma seconde expédition. -- Arrivée à la rivière Seal. *-- Grande provision de daims pour quelque temps. -- Comment les Indiens pêchent sous la glace. -- Etabli nos filets. -- Manière de les placer sous la glace. -- Mon guide me propose de nous arrêter jusqu'à ce que les oies commencent à voler. -- Consenti à sa proposition. -- Nous fixons notre tente à demeure. -- Manière de* tenter

en hiver. -- *Le poisson très-commun pendant quelque temps, devenu ensuite très-rare.* -- *Grande disette de vivres.* -- *Emploi de mon temps.* -- *Mon guide tue deux daims.* -- *Expéditions vers l'endroit où ils se tenaient; tué plusieurs autres, ainsi que trois castors.* -- *Nouvelle disette de provisions.* -- *Beaucoup d'Indiens de l'Ouest se joignent à nous.* -- *Remis en marche et dirigé notre route vers les terreins stériles.* -- *Arrivée à* Shee-thannee, *où nous éprouvons une grande détresse par le défaut de vivres.* -- *Les Indiens tuent deux cignes et trois oies.* -- *Abondance d'oies et d'autres oiseaux de passage.* -- *Départ de* Shee-than-nee, *et arrivée à* Béralzone. -- *Le fusil d'un de mes compagnons crève, et le blesse à la main gauche.* -- *Départ de* Béralzone, *et marche vers les terres stériles, entièrement dépourvues de bois.* -- *Quitté nos traîneaux et nos raquettes.* -- *Chacun de nous prend sur son dos partie du bagage.* -- *Ma part du fardeau.* -- *Eprouvé beaucoup de fatigues.* -- *Privation de vivres pendant plusieurs jours.* -- *Les Indiens tuent trois*

bœufs à musc que, faute de feu, nous mangeons cruds. — Retour du beau temps; allumé du feu; suites d'une longue abstinence; nous nous arrêtons un jour ou deux pour faire sécher quelques viandes au Soleil. — Fait route au Nord-Ouest, et arrivé à Cathawhachaga, *où nous trouvons quelques tentes d'Indiens. — Rencontre d'un chef du Nord, nommé* Keelshies; *remise à lui faite d'une lettre pour le Gouverneur du Fort. — Evènements durant notre séjour à* Cathawhachaga; *parti de ce lieu et marché au Nord-Ouest. — Rencontre de plusieurs Indiens. — Refus de la part de mon guide d'aller plus loin; motifs par lui allégués. — Beaucoup d'Indiens se joignent à nous. — Arrivée à la rivière de* Doo-baunt-whoie — *Manière dont les Indiens traversent les rivières avec leurs canots. — Inutilité en général de ces rivières pour les Naturels du pays par les difficultés de la navigation. — Le quart de Cercle et la poudre se trouvent égarés. — Réflexions sur notre situation et sur la conduite des Indiens. — Retrouvé le*

1770. Fév. *quart de Cercle et une partie de la poudre. — Latitude observée. — Rupture du quart de Cercle. -- Nous nous décidons à retourner à la Factorerie.*

PENDANT l'absence que je venais de faire du Fort du Prince de Galles, plusieurs Indiens du Nord étaient arrivés à la Factorerie dans un grand état de détresse, et on les avait employés à tuer des perdrix pour la consommation du Fort. Un de ces Indiens, nommé *Conne-e-quesc*, ayant rapporté qu'il avait été très-près de la fameuse rivière dont j'étais chargé de faire la recherche, M. *Northon* l'engagea, ainsi que deux autres Indiens du Nord, à m'accompagner dans une nouvelle expédition. Pour en écarter, autant que possible, les embarras et les obstacles, il fut décidé que les Indiens n'emmèneraient point leurs femmes avec eux. (1) Je déclarai que je

(1) La proposition en fut faite par le Gouverneur, quoiqu'il sût bien que nous ne pouvions nous passer de

ne prendrais aucun compagnon Européen, et que je me bornerais aux deux chasseurs Indiens du Sud qui m'avaient suivi la première fois. — Les Indiens, soit du Nord, soit du Sud, avaient eu si peu d'égards pour *Ibester* et *Merriman*, lors de mon premier voyage, sur-tout dans les temps de disette, que c'est ce qui me détermina à les laisser, quoique le premier désirât beaucoup de m'accompagner, malgré les périls et les fatigues d'une pareille entreprise. Pour *Merriman*, sa santé était affaiblie de nos courses, et d'un rhume violent qu'il avait contracté avant que d'arriver à la Factorerie, de sorte que loin de m'offrir ses services pour un second voyage, il me parut au contraire très-content de rester en sûreté avec ses amis.

1770. Fév.

Toutes ces dispositions faites, et le nombre des Indiens qui devaient m'accompagner

ces femmes, pour nous aider soit à tirer notre bagage, soit à dresser nos tentes, à allumer du feu, à tendre nos peaux, &c.

déterminé, nous nous approvisionnâmes de
1770. beaucoup de munitions, ainsi que de tous
Fév. les autres articles utiles dont nous pouvions nous charger. Nous y ajoutâmes quelques marchandises, pour faire des présents aux Indiens, comme nous l'avions pratiqué ci-devant.

Mes nouvelles instructions se bornaient à un ordre de pénétrer aussi loin qu'il me serait possible. On m'y renvoyait à celles du 6 Novembre 1769, pour la manière de me conduire dans cette seconde expédition.

Tout étant prêt pour notre départ, je me
23. mis en route du Fort le 23 Février, accompagné de trois Indiens du Nord et de mes deux chasseurs du Sud. J'eus bien soin d'empêcher que *Mackachy* ne se joignît à nous. Quoiqu'il fût un excellent chasseur, il ne m'avait que trop prouvé qu'il était encore un plus grand fourbe.

La neige, à l'époque de mon départ, couvrait

couvrait tellement les remparts du Fort, qu'à peine pouvait-on distinguer quelques canons. Cet incident fut cause que le Gouverneur ne me fit pas saluer comme à ma première sortie; mais cet honneur ne pouvant rien ajouter à l'importance de mon expédition, j'en fis volontiers le sacrifice. Je reçus à la place trois acclamations de la part du Gouverneur, des Officiers et des habitants. 1770. Fév.

Après avoir quitté la Factorerie, nous tînmes à-peu-près la même route que dans mon premier voyage jusqu'à la rivière *Seal*; mais au lieu de la traverser et de pénétrer sur les terreins stériles comme précédemment, nous suivîmes le cours de la rivière, excepté en deux endroits où les bords se prolongeaient si avant dans le Sud, qu'en traversant deux langues de terre de l'étendue tout au plus de cinq à six milles, pour rejoindre toujours la rivière, nous économisâmes chaque fois près de vingt milles de chemin.

Le temps était si variable, et en général si

orageux, que nous nous vîmes souvent obligés
1770. de passer deux ou trois nuits dans la même
Mars. place. En revanche, les daims donnèrent avec une telle abondance pendant les huit ou dix premiers jours, que les Indiens en tuèrent autant qu'il nous était nécessaire; mais nous étions tous déjà si chargés, qu'il nous fut impossible d'en emporter la totalité. L'expérience ne tarda pas à me prouver combien cet inconvénient était grave pour nous; car lorsque nous n'avions pas fait provision de gibier pour trois ou quatre jours, nous ressentions une grande disette. Il nous arriva rarement néanmoins de nous coucher sans souper jusqu'au
8. 8 Mars. — Quoique nous n'eussions fait qu'environ huit milles dans la matinée, et que nous eussions employé le reste du jour à chasser, nous n'avions pas même tué une perdrix lorsque la nuit arriva. — Nous ne découvrîmes pas non plus de traces à nous faire espérer un meilleur succès le lendemain matin. — D'après cela, nous préparâmes des lignes et des hameçons pour la pêche, notre tente se trouvant

placée sur le côté d'un lac, dépendant de la rivière *Seal*, et qui dès-lors nous sembla devoir être poissonneux. 1770. Mars.

Nous pliâmes de bon matin notre tente, et nous fîmes environ cinq milles à l'*Ouest quart Sud-Ouest* pour arriver à une partie du lac qui nous parut plus commode pour pêcher que celle où nous venions de passer la nuit. Aussitôt après avoir atteint cet endroit, nous nous distribuâmes l'ouvrage. Les uns furent employés à faire des trous dans la glace, les autres à dresser la tente et à allumer du feu, &c. Nos tâches remplies, comme la matinée était peu avancée, ceux de nous qui avaient été chargés de dresser la tente partirent pour la chasse, et l'un d'eux nous rapporta le soir un porc-épic. Les pêcheurs, de leur côté, prirent plusieurs belles truites, qui nous procurèrent un excellent souper, et le lendemain un très-bon déjeûner. 9.

Tout le procédé de la pêche sous la glace

en Hiver consiste à pratiquer dans la glace
1770. des trous en rond, d'un ou de deux pieds de
Mars. diamètre, dans lesquels on introduit des hameçons amorcés, que l'on a soin de tenir toujours en mouvement, soit pour empêcher l'eau de se geler faute d'être agitée, soit pour attirer le poisson vers les trous; car il est reconnu dans ces pays que le poisson se prend plutôt à une amorce tenue en mouvement qu'à celle qui ne l'est pas.

10. Nous nous remîmes à pêcher de grand matin; mais y ayant employé toute la matinée sans succès, nous levâmes notre tente et vînmes l'asseoir à environ huit milles plus loin à l'*Ouest*, sur les bords du même lac, où nous creusâmes une plus grande quantité de trous dans la glace. Cette pêche nous valut
11. plusieurs beaux brochets. — Le jour suivant nous transportâmes notre tente à environ cinq milles au *Sud-Ouest*, près d'une petite rivière. —Quatre filets nous rapportèrent dans le cours de la journée beaucoup de beaux poissons,

principalement des brochets, des truites, des perches, et une autre espèce commune de poisson à qui l'on donne le nom de *Methy* (1) dans la Baie de Hudson. 1770. Mars.

Avant que d'établir un filet sous la glace, on commence par en mesurer exactement la longueur, et à cet effet, on l'étend près de l'endroit où l'on se propose de pêcher. — On ouvre ensuite, à dix ou douze pieds de distance l'un de l'autre, une rangée de trous, dont le nombre est proportionné à la grandeur du filet. — On passe alors sous la glace une ligne attachée par l'un de ses bouts à une longue perche d'un bois léger, que l'on a commencé par introduire dans un des trous de l'une des extrémités, et à l'aide de deux bâtons fourchus, on dirige et on fait passer cette perche d'un trou à l'autre jusqu'au dernier, par lequel on la retire. — Les deux bouts de

(1) Ce poisson se prend ordinairement avec l'hameçon. -- Le temps le plus favorable pour le pêcher est la nuit. Plus elle est obscure, mieux cela vaut.

la ligne saisis, une personne lie fortement le
1770. filet à l'un, et une seconde le tire sous la
Mars. glace. — On a la précaution de suspendre une pierre d'un certain poids à chacune de ses extrémités inférieures, afin de le tenir toujours plongé, et de l'empêcher en même temps de remonter par l'effet du courant. — Les Européens établis à la *Baie de Hudson* se servent du même procédé; mais avec beaucoup moins d'intelligence, de dextérité et de succès que les Indiens.

Quand il est question de visiter le filet, on ne laisse ouverts que le premier et le dernier trou : pendant qu'un Indien file la ligne, un autre retire à lui le filet de dessous la glace. — Le poisson pris, on ramène le filet à la première place, et on le replie.

Comme l'endroit semblait nous promettre abondance soutenue de poisson, mon guide me proposa d'y séjourner jusqu'à ce que les oies commençassent à voler, ce qui dans ces

parties septentrionales arrive rarement avant le milieu de Mai. Il appuya sa proposition des motifs suivants : » La saison, me dit-il, » est trop froide pour traverser les terreins » stériles, et si les bois qui se trouvent ici » nous offrent un abri passable pour voya- » ger, leur direction se prolonge tellement à » l'*Ouest*, que notre route, dût-elle nous » valoir l'*Ouest Sud-Ouest*, nous nous écar- » terions toujours de celle que nous avons à » tenir. En nous décidant, au contraire, à » rester ici jusqu'à ce que le temps nous per- » mette d'aller droit au Nord, à travers les » terreins stériles, nous avancerons alors plus » en un mois que si nous continuions de » voyager tout le reste de l'Hiver parmi les » bois. » 1770. Mars.

Ces raisons me parurent si justes, que je ne balançai pas à acquiescer à la proposition, d'autant plus que le projet en lui-même offrait peu d inconvénients. Notre séjour décidé, nous ne pensâmes plus qu'à fixer notre tente d'une

manière solide, et à nous arranger du mieux qu'il nous était possible.

1770. Mars.

Quand on veut *tenter* en Hiver, on commence par chercher un terrein uni et sec, et, pour cet effet, on sonde avec un bâton le sol recouvert par la neige. — L'emplacement trouvé, on écarte circulairement la neige jusqu'à ce qu'on rencontre la mousse. — Si l'on se propose de passer plus d'une nuit ou de deux dans l'endroit, on coupe et on transporte cette mousse pour éviter les accidents auxquels sa facilité à prendre feu, lorsqu'elle est sèche, n'expose que trop souvent. — On se procure ensuite des pieus dont le nombre et la grandeur sont proportionnés à l'étendue de la tente et à la quantité de ses habitants. Dans le cas où il n'aurait pas été possible de trouver un pieu fourchu, on en lie deux ensemble par le haut, que l'on dresse ensuite, en prenant pour l'écartement de leurs pieds la mesure du diamètre de la tente. — Les autres pieus sont placés tout autour à une égale distance l'un

de l'autre, et alignés de manière à représenter un cercle parfait par le bas. On étend alors la tente sur les pieus, et on l'arrête à l'extérieur, en ayant soin de présenter l'ouverture au vent. Je dois faire observer que ce dernier procédé n'est employé par les Indiens que lorsqu'ils se transportent d'un lieu à un autre; car lorsqu'ils se proposent de séjourner quelque temps dans un endroit, ils placent toujours la porte de leurs tentes au Sud. 1770. Mars.

Ces tentes sont faites en général de peaux d'élans peu épaisses, que les Indiens préparent et façonnent. — Elles ressemblent de près à un éventail renversé, de manière que la plus grande largeur se trouve au pied, et la plus petite à l'extrémité de la partie supérieure, où l'on pratique une ouverture pour servir à la fois de cheminée et de fenêtre.

Le feu est toujours placé au milieu et à terre. — Le reste du plancher est couvert de petites branches de pins, qui tiènent lieu de

1770. Mars. sièges et de lits. — On en étend pareillement une grande quantité autour des pieus à l'extérieur, que l'on enduit ensuite d'une couche épaisse de neige pour garantir l'intérieur de l'air du dehors et y entretenir la chaleur. — La tente que je décris ici est celle en usage parmi les Indiens du Sud, et la même dont j'ai fourni un modèle à la Factorerie; car celles que l'on rencontre chez les Indiens du Nord sont composées de divers matériaux, et ont une forme absolument différente, comme on le verra ci-après.

Notre tente occupait une position vraiment agréable, sur-tout pour une résidence de printemps. Elle était placée sur une petite élévation, qui commandait la vue d'un lac considérable, dont les bords étaient ombragés d'arbres de différentes espèces, tels que des pins, des mélèses, des bouleaux et des peupliers. Au loin, et par intervalles, de hautes montagnes, dont les sommets couverts de neige dominaient des bois de haute-futaie,

présentaient un contraste magnifique. A deux cents verges environ de la tente grondait une cataracte, que sa rapidité préserve de la gelée, même dans les hivers les plus froids. Au pied de cette chute d'eau qui communique avec le lac au-dessous, était un beau bassin de près d'un mille de long, et de plus d'un demi-mille de large, sur les bords duquel nous avions établi nos filets en vue de la tente. 1770. Mars.

Nous passâmes le reste de ce mois sans éprouver d'évènement susceptible de troubler notre repos ou qui mérite d'être rapporté. — Nos filets nous approvisionnaient chaque jour de poisson, et mes Indiens avaient assez du travail de la pêche, ou plutôt étaient trop paresseux pour se donner des peines au-delà; car pendant tout le temps de notre séjour, aucun ne s'offrit d'aller tuer une perdrix ou quelque autre chose qui pût varier nos mets.

Comme le lecteur suppose peut-être que le temps devait me paraître long, je vais

1770. Mars. l'informer de la manière dont je l'employais. — Premièrement, je saisis toutes les occasions favorables pour déterminer la latitude de l'endroit que je trouvai être de 58°, 46', 30" Nord, ainsi que la longitude que je calculai de 5°, 57' à l'Ouest du Fort du Prince de Galles. Ces observations vérifiées, je m'occupai de la rédaction de mon Journal et de ma Carte. — Je m'amusai ensuite à construire des trappes, où je pris quelques martinets, et pour ménager ma poudre, je tendis des pièges aux perdrix. — On se sert pour les premières de souches d'arbres, arrangées de façon qu'au moindre effort du martinet, pour s'emparer de l'appât qu'on y a placé, la petite pièce de bois, sur laquelle porte la trappe, cède, et la souche renversée accable de son poids l'animal, qu'elle tue du coup ou qui y périt soit par la gelée, soit de la main du premier chasseur.

Le procédé pour prendre les perdrix au piège consiste à clorre un terrein de petites palissades, ou à projeter celles-ci à angles

droits du côté d'une touffe de saules, que les perdrix aiment beaucoup à fréquenter. — On laisse entre chaque palissade une ouverture pour faire un passage à ces oiseaux. On garnit d'un piège l'ouverture, et lorsque les perdrix, suivant leur usage, vont sautillant le long des saules pour chercher leur subsistance, quelques-unes ne manquent pas de donner dans le piège, où elles restent jusqu'à ce qu'on les en retire — Je prenais dans un jour de trois à dix perdrix par ce procédé simple, qui n'exige d'autre soin que celui d'aller examiner les pièges le soir et le matin. 1770. Avril.

J'ai déjà observé qu'il ne nous était rien arrivé qui pût troubler notre repos jusqu'au premier Avril. Ce jour-là, à notre grand étonnement, les filets ne nous rapportèrent pas un seul poisson. — Quoique nous eussions fait les jours précédents une pêche assez abondante, mes compagnons, en vrais Indiens, l'avaient toute consommée; car ces peuples se couchent rarement sans avoir débarrassé 1.

leurs tentes de toutes les provisions qui s'y
1770. trouvent. — Voyant que nos filets ne nous
Avril. produisaient rien, nous eûmes recours à nos lignes, qui ne nous fournirent dans toute la journée qu'un seul poisson. Ce changement subit dans notre régime diététique allarma tellement un de mes compagnons, qu'il pensa à reprendre l'usage de son fusil, auquel il n'avait pas touché depuis près d'un mois.

2. Nous nous levâmes de très-bonne heure; *Conne-e-quesc*, mon guide, fut à la chasse, et le reste s'occupa à pêcher au filet et à la ligne près de la tente, mais avec si peu de succès de part et d'autre, que le produit suffisait à peine pour le souper de deux hommes. — Ceci, au lieu de tenir éveillés mes compagnons, hâta au contraire l'heure de leur sommeil, et pas un n'eut la précaution d'aller observer les filets, quoiqu'ils ne fussent pas éloignés de plus de deux à trois cents verges de notre tente.

Mon guide, qui était un homme actif et un

excellent chasseur, habitué depuis long-temps à pourvoir aux besoins d'une nombreuse famille, semblait bien supérieur par son industrie à mes autres Indiens. — Il persévéra dans sa chasse pendant plusieurs jours, et rarement nous rejoignait-il avant la nuit, tandis que ses camarades passaient la plus grande partie du temps à fumer et à dormir. 1770. Avril.

Plusieurs jours s'étaient écoulés sans aucun changement dans notre position, lorsque, le 10, l'absence de notre guide, plus prolongée qu'à l'ordinaire, nous fit conjecturer qu'elle était due à la rencontre de quelques Indiens étrangers, ou à la découverte soit de daims, soit de quelqu'autre gibier. — Après l'avoir attendu assez long-temps, nous fûmes nous coucher sans souper, étant réduits malheureusement depuis trois jours à une pipe de tabac et à un verre d'eau. Les perdrix même avaient disparu entièrement, contraintes par le dégel de se retirer vers les terreins stériles. — A minuit, nous eûmes la joie d'être réveillés 10.

par l'arrivée de notre chasseur, qui apportait
1770. avec lui le sang et les quartiers de deux daims
Avril. qu'il avait tués. Tout le monde fut bientôt sur pied, et nous nous empressâmes de faire cuire une grande chaudière de bouillon, préparé avec du sang, de la graisse et de la viande coupée en petits morceaux. — C'eût été sans contredit un mets très-friand dans tous les temps; il le devenait bien davantage pour des gens presque affamés.

Après avoir pris ce restaurant, nous nous
11. recouchâmes, et le lendemain de grand matin, nous partîmes en corps pour l'endroit où les daims avaient été tués. — Comme notre absence devait être de courte durée, nous laissâmes notre tente sur pied, avec tous nos effets dedans. Arrivés au lieu de notre destination, quelques-uns de nous furent aussi-tôt employés à construire une petite cabane avec de jeunes pins, et d'autres à enlever la peau des daims; le reste fut à la chasse, d'où il revint le soir après avoir tué deux daims.

Nous

Nous consacrâmes plusieurs jours à nous bien régaler ; mais tout ce temps ne fut pas donné au plaisir seul. Nos chasseurs tuèrent cinq nouveaux daims et trois beaux castors. Remarquant à la fin qu'il nous serait difficile de nous procurer une plus grande quantité de gibier, nous nous décidâmes à retourner à notre tente avec les restes de notre chasse. 1770. Avril.

Ces restes, quoique peu considérables, auraient suffi, avec un régime frugal, à nous nourrir pendant quelque temps, n'étant qu'au nombre de six ; mais mes compagnons, à l'instar des autres Indiens, ne quittèrent pas la table tant que les provisions durèrent. Imprévoyants et paresseux, ils ne se donnèrent pas même la peine d'aller visiter les filets, de sorte que beaucoup de beaux poissons qui s'y étaient pris se gâtèrent tous, et en moins de douze à quatorze jours, nous nous retrouvâmes dans le même état de disette que précédemment.

Pendant le cours de notre longue inaction,

1770. Avril. *Saw-sop-o-kishac*, appelé communément *Sossop*, mon premier chasseur, Indien du Sud, avait eu le malheur, en coupant des bouleaux pour faire des cuillères, des plats, et autres ustensiles de ménage, de recevoir à la jambe une blessure assez considérable pour l'empêcher de marcher. — L'autre Indien du Sud, quoique très-jeune, était trop indolent pour m'être de quelque utilité réelle. Ses services se bornaient à tirer sa part du bagage, et à consumer nos provisions, fruits de l'industrie et des fatigues de ses camarades.

24. Le 24 de bonne heure, dans le jour, nous découvrîmes un corps d'Indiens qui venait de la partie du Sud-Ouest à travers le grand lac, sur le côté duquel nous avions assis notre tente. Quand il fut près de nous, nous reconnûmes qu'il était composé des femmes, des enfants et autres parents des chasseurs Indiens du Nord qui s'étaient rendus au Fort du Prince de Galles pour y attendre la saison des oies. — Ces femmes allaient vers les terreins

stériles, où elles avaient le projet de séjourner jusqu'à l'arrivée de leurs maris, qui devaient retourner du Fort après la disparition des oies. 1770. Avril.

Mon guide déterminé depuis quelques jours à faire la même route que ces femmes, nous abattîmes notre tente dans la matinée, et après avoir empaqueté tout notre bagage, nous marchâmes à l'Est, en suivant le chemin que nous avions pris en venant. *Sossop* boîtait si fort, que nous fûmes obligés de le mettre sur un traîneau. Deux des Indiens qui s'étaient joints à nous le 24, allant à la même destination, se présentèrent volontiers à le tirer. 27.

Après deux bonnes journées de marche dans notre ancien chemin, nous arrivâmes à la partie de la rivière *Seal*, nommée *She-thannee*, où nous établîmes notre tente et nos filets, ayant intention d'y séjourner jusqu'à ce que les oies commençassent à voler. — Quoique nous eussions déjà apperçu plusieurs cignes et quelques oies dirigeant leur vol au 29.

1770. Nord-Ouest, nous ne pûmes parvenir à nous en procurer avant le 13 de Mai. — Ce jour-là, mes Indiens tuèrent deux cignes et trois oies, qui servirent à diminuer un peu la grande disette que nous éprouvions. — En effet, depuis cinq à six jours nous étions réduits à vivre de quelques *cranberries*, que nous recueillions sur les petites éminences laissées à sec par la fonte partielle de la neige; et quoique nous eussions tendu nos filets et nos lignes dans les endroits jugés les meilleurs, notre pêche s'était bornée pendant tout ce temps à trois petits poissons. La plûpart des Indiens du Nord qui nous avaient joints le 24 restèrent quelque temps avec nous. J'étais informé qu'ils avaient eu un hiver heureux, et qu'ils apportaient avec eux une bonne provision de viandes séchées; mais quelque bien instruits qu'ils fussent de leur côté de notre détresse, ils ne nous firent pas la moindre offre, à mes compagnons du Sud et à moi; toutes leurs largesses se portèrent sur nos guides du Nord, à qui ils distribuèrent en secret d'amples secours.

Mai. 13.

Depuis le 19, les oies, les cignes, les canards, les mouëttes et d'autres oiseaux de passage, se montrèrent en si grand nombre, que nous en tuâmes chaque jour autant que notre consommation l'exigeait. Après nous être arrêtés le temps nécessaire pour nous remettre de notre long jeûne, nous reprîmes, le 23, la route des terreins stériles. *Sossop* se trouvait guéri radicalement de sa blessure, et chaque chose semblait prendre une apparence favorable, sur-tout depuis que ma troupe avait été augmentée de douze personnes par la réunion des femmes de l'un de mes guides, et de cinq autres Indiens que j'avais engagés à nous aider à porter notre bagage, prévoyant, par l'approche de l'Eté, que nos traîneaux nous deviendraient bientôt inutiles. 1770. Mai. 19. 23.

Le dégel, qui s'opérait fortement, ayant rendu le trajet des bois presque impratiquable, nous suivîmes à l'Est la rivière *Seal*. Après environ seize milles de marche, nous rencontrâmes une petite rivière qui avait sa

direction au Nord, et communiquait avec
1770. une chaîne de lacs.
Juin.

Le temps était extrêmement beau et agréable, et il y avait abondance de gibier de toute espèce. Nous continuâmes notre route au Nord-Ouest sur la petite rivière et les lacs
1. jusqu'au premier Juin, où nous atteignîmes une place nommée *Béralzone*. Chemin faisant, nous avions tué deux daims, outre un plus grand nombre d'oies qu'il ne nous était nécessaire. Dans l'une de ces expéditions, un de nos chasseurs eut le malheur d'être blessé grièvement à la main par son fusil qui creva; mais il n'y avait heureusement aucun os d'endommagé. Je soignai la plaie, et avec le secours de quelques gouttes de *turlington* et de *basilicon* jaune que je portais avec moi, je parvins en très-peu de temps à rendre à cet Indien l'usage de sa main.

4. Après nous être arrêtés quelques jours à *Béralzone* pour faire sécher une portion de

notre chasse, nous marchâmes au Nord-Ouest vers les terreins stériles, et bientôt nous n'apperçûmes plus de bois. 1770. Juin.

La neige était alors si amollie, que nous avions bien de la peine à marcher avec nos raquettes, et d'un autre côté, quoique la terre fût découverte en beaucoup d'endroits, il se rencontrait par intervalles des couches de neige trop épaisses pour pouvoir nous en passer. — Le 6 néanmoins, le dégel devenant général, et la neige se fondant presque par-tout, nous prîmes le parti d'abandonner nos raquettes, qui nous gênaient plus qu'elles ne nous servaient. — Jusqu'au 10, nous pûmes encore faire usage de nos traîneaux, sur-tout pour traverser les lacs et les étangs sur la glace; mais cette manière de voyager devenant dangereuse avec l'accroissement du dégel, nous nous décidâmes aussi à laisser nos traîneaux, et chacun de nous prit sur son dos une partie du bagage. 5. 6. 10.

Je ne tardai pas à regretter ma voiture

d'hiver, en sentant le poids de mon fardeau.
1770. Juin. — Il consistait dans les articles suivants, savoir : le quart de Cercle et son support, une caisse contenant des livres, des papiers, &c.; une boussole, une grande valise, qui renfermait mes hardes, une hache, des couteaux, des limes, &c., et nombre d'autres petits articles destinés en présents aux Naturels. — Un vice de distribution parmi ces effets, joint à leur pesanteur, qui excédait soixante livres, et la chaleur excessive du temps, concouraient à rendre ma marche la plus pénible que j'eusse jamais éprouvée. Mes fatigues étaient encore beaucoup accrues par les mauvais chemins et le défaut de tente, qui m'exposait à toutes les intempéries de l'air. — Nous avions été obligés de couper, pour nous faire des souliers, celle qui nous avait servi précédemment. Elle eût d'ailleurs été trop étroite, et sur-tout inutile pour les terreins stériles, faute de pouvoir s'y procurer des pieus. Si mon guide eût prévenu ou moi ou mes Indiens du Sud, de cette difficulté, nous aurions pu y obvier facilement

en nous approvisionnant de pieus avant de quitter les bois ; mais je n'avais pas seulement à me plaindre de la négligence de mon guide dans cette occasion. — Parvenu, dans la distribution de la tente, à s'en approprier un morceau suffisant pour se loger lui et sa femme, il fut encore assez peu généreux pour ne pas nous offrir, à moi ou à mes Indiens du Sud, de partager son petit établissement. 1770. Juin.

Avec l'inconvénient d'être exposés nuit et jour aux injures du temps, nous éprouvions celui de nous procurer difficilement des provisions ; et il nous arrivait souvent, lorsque nous en avions, de ne pouvoir faire du feu ; et conséquemment de manger nos aliments crudes, ce qui, au commencement, répugnait autant à mes compagnons du Sud qu'à moi, sur-tout pour l'article du poisson.

Cette complication de maux n'influa heureusement ni sur notre physique, ni sur notre moral. Mon guide, quoique toujours plus

avare de ses provisions à mesure que les nôtres
1770. diminuaient, ne contribua pas peu à soutenir
Juin. notre courage, en nous donnant l'assurance positive que nous arriverions bientôt dans un pays abondant en gibier, et où nous trouverions d'autres Indiens qui nous aideraient probablement à porter notre bagage. — Cette dernière circonstance nous était d'autant plus agréable, que nous trouvant surchargés du poids de nos fardeaux, il nous devenait impossible, lorsque la providence nous faisait faire quelque rencontre heureuse, d'emporter avec nous pour plus de deux jours de provisions; delà ces disettes que nous éprouvions si
23. fréquemment. Du 20 au 23, nous parcourûmes chaque jour près de 20 milles, réduits à une pipe de tabac et à un verre d'eau à volonté. Autant les perdrix et les mouëttes avaient été communes pendant quelque temps, autant elles étaient devenues rares; et quant aux oies et aux canards, ils avaient tous pris leur vol vers le Nord-Ouest pour s'accoupler et muer.

Le 23 de bon matin, nous nous mîmes en route comme à l'ordinaire; mais nous n'avions pas fait sept à huit milles, que nous apperçûmes trois bœufs à musc qui paissaient sur le côté d'un petit lac. — Les Indiens se mirent aussi-tôt à les poursuivre, et comme quelques-uns d'eux étaient excellents chasseurs, les trois bœufs furent bientôt tués. — Empressés de jouir de notre bonheur, nous venions d'en écorcher un, lorsqu'une pluie considérable survint et nous empêcha d'allumer de la mousse; car dans l'éloignement de près de cent milles où nous nous trouvions des bois, nous ne pouvions faire du feu qu'avec cette herbe. Jamais pluie n'arriva plus mal-à-propos pour des gens qui jeûnaient depuis quatre à cinq jours. Nécessité, dit-on, n'a pas de loi, et il nous fallut recourir à la méthode dont nous avions fait déjà usage, c'est-à-dire, manger notre viande crue; mais les Indiens du Sud et moi nous eûmes bien de la peine à vaincre notre répugnance pour la chair de ces animaux, qui est passable quand elle est bien

1770. Juin.

cuite, mais que sa dureté naturelle et une trop
1770. forte odeur de musc rendent très-désagréable
Juin. quand elle est crue. La continuation de la pluie et de la neige, nos besoins devenus très-pressants, nous contraignirent de faire le sacrifice de nos goûts, et nous mangeâmes presque la totalité d'un bœuf crud.

Malgré toute ma bonne contenance, et quelque recours que j'eusse à ma philosophie, je dois avouer cependant que mon courage commençait à m'abandonner dans cette lutte contre les évènements. Le malheur de notre position venait de s'accroître par la qualité du temps, qui non seulement était froid, mais encore si pluvieux, que pendant près de trois jours et de trois nuits je n'eus pas un fil sur moi qui ne fût trempé. — Au retour du beau temps, nous allumâmes de la mousse, et après avoir fait sécher nos vêtements, tout reprit pour nous son train accoutumé, et comme le navigateur après la tempête, je tâchai d'oublier mes maux passés.

De tous nos besoins naturels, si l'on excepte la soif, il n'en est pas de plus difficile à supporter que la faim, sur-tout dans la position d'une vie errante comme celle où je me trouvais. Le mal alors de la privation s'aggrave par l'incertitude de sa durée et des moyens propres à l'écarter, aussi-bien que par les fatigues qu'il faut encourir pour le faire cesser et les contre-temps qui déjoüent le plus souvent les plans les mieux combinés et les mieux suivis. — Dans une telle situation, non seulement le corps, mais aussi les facultés intellectuelles s'affaiblissent en raison de chaque effort pour la changer. En outre, faute d'action, l'estomac perd tellement sa qualité digestive, qu'on ne peut la lui faire recouvrer qu'avec bien du temps et des soins. — Je ne l'ai que trop éprouvé pendant le cours de ce voyage, où la faim et la fatigue m'ont réduit plusieurs fois si bas, que lorsque la providence me faisait rencontrer quelques provisions, à peine mon estomac pouvait-il recevoir deux ou trois onces de nourriture sans ressentir la

1770. Juin.

plus violente oppression. Un autre effet non
1770. moins fâcheux des longs jeûnes, est la diffi-
Juin. culté extrême avec laquelle s'opèrent les évacuations naturelles dans les premiers temps. — Il faut s'être trouvé en pareille circonstance pour apprécier les douleurs qui l'accompagnent.

Tenir un Journal de notre régime diététique, ce serait répéter presque toujours la même chose. Il me suffira de dire, pour en faire concevoir une idée juste, qu'entre l'abondance ou la famine il n'y avait point de milieu pour nous. Quelquefois, en effet, nous avions trop, rarement assez, fréquemment trop peu, et souvent rien du tout. J'ajouterai qu'il nous est arrivé maintes fois de jeûner deux jours et deux nuits entiers. — Deux fois nous passâmes trois jours sans manger, et tandis que nous étions à *She-than-nee*, nous ne vécûmes, pendant près de sept jours, que de quelques *cranberries*, d'os brûlés, de morceaux de vieux cuirs et d'eau. J'ai presque toujours

remarqué dans ces temps de disette extrême les Indiens faire l'inventaire de leur garde-robe, qui consistait principalement dans des habits de peaux, pour en distraire les moins bons et les sacrifier à leur faim, qu'ils appaisaient tantôt avec une peau de daim à moitié pourrie, tantôt avec de vieux souliers. — Ces faits peut-être trouveront peu de croyance en Europe ; mais les personnes versées dans l'*Histoire de la Baie de Hudson*, et qui connaissent la détresse à laquelle les Naturels des pays voisins sont fréquemment exposés, envisageront ces accidents comme faisant malheureusement partie de l'existence des Indiens, que la famine, le dirai-je! porte fréquemment à se manger entre'eux. (1)

1770. Juin.

(1) Les Indiens du Sud prétendent, et c'est une opinion générale parmi eux, que lorsque quelques membres de leur tribu ont été conduits par la nécessité à manger de la chair humaine, ils y prènent tant de goût, que personne n'est en sûreté parmi eux. Quoique ce peuple n'impute jamais à crime cet acte horrible, quand la nécessité seule l'a fait commettre, néanmoins les auteurs

1770. Juin. La pesanteur de nos fardeaux ne nous permettant pas de nous charger de beaucoup de

sont fuis et abhorrés de tous ceux qui les connaissent, au point que nul Indien ne voudrait habiter la même tente qu'eux, et qu'il arrive fréquemment qu'on les tue en secret. J'ai vu plusieurs de ces Indiens que la faim avait conduits à manger leurs semblables. Aimés et estimés généralement avant cette époque, ils étaient tombés depuis dans un mépris universel. — Tout annonçait en eux une profonde mélancolie, et leurs yeux, interprètes de leurs cœurs, semblaient dire : » Pourquoi nous accabler de votre mépris ? l'instant n'est peut-être pas » éloigné où vous serez entraînés par la même néces» sité ! »

Dans le Printemps de 1775, quand je fesais bâtir la maison de *Cumberland*, un Indien, du nom de *Wapoos*, se présenta à l'établissement au moment où quinze tentes d'Indiens occupaient les plantations. — Ceux-ci le questionnèrent beaucoup, et trouvant qu'il avait fait un chemin considérable sans un fusil ou la moindre munition, ils soupçonnèrent qu'il avait rencontré et tué quelqu'un en route. Leur conjecture fut fortifiée par la découverte d'un sac de provisions qu'il avait caché au pied d'un pin planté près de la maison.

provisions,

provisions, nous nous décidâmes à nous arrêter un ou deux jours pour faire sécher un peu de viande au soleil, ce qui la rend plus transportable et disponible au besoin. — Notre opération se trouva complètement achevée le 26, et nous reprîmes le même jour notre voyage au Nord. — Nous arrivâmes le 30 à une petite rivière, nommée *Cathawhachaga*, qui se jète dans un grand lac, qu'on appèle *Yath-kied-whoie* ou *White-snow-lake*, (lac de neige blanche). Nous y fîmes rencontre de plusieurs tentes d'Indiens du Nord, qui

1770. Juin. 26. 30.

Quoiqu'il n'eût rien à trafiquer, je l'accueillis comme étranger. Pendant le temps de notre entrevue, des Indiennes, que la curiosité avait portées à ouvrir le sac, répandirent le bruit qu'il contenait de la chair humaine. Sans l'entremise de quelques-uns des principaux Indiens, plus réfléchis et plus humains que leurs camarades, dont les uns s'étaient déjà armés de leurs fusils, les autres de leurs arcs, tandis que les femmes accouraient avec des haches, c'en était fait des jours de ce pauvre malheureux, à qui l'on ne pouvait imputer d'autre crime que celui d'avoir fait près de 200 milles sans une arme à feu.

1770. Juin. s'étaient occupés pendant quelque temps à chasser le daim dans leurs canots, à mesure que ces animaux traversaient la petite rivière. Nous trouvâmes aussi un chef ou capitaine de la même nation, se rendant avec une petite partie de sa troupe au Fort du Prince de Galles, où il portait des fourrures et d'autres articles de commerce. Il se nommait *Keelshies*. — Dès qu'il fut informé de l'objet de mon voyage, il m'offrit de me rapporter du Fort tout ce dont j'aurais besoin, et quoique nous fussions alors par les 63^{d}, 4^{l} de latitude Nord, et le 7^{e} dégré, 12^{l} de longitude à l'Ouest de *Churchill*, il me promit néanmoins de nous rejoindre avant l'hiver au lieu qui serait indiqué par mon guide. — D'après cette offre, je passai en revue mes munitions, et jugeant qu'un peu de poudre, de plomb, de tabac et quelques couteaux nous seraient nécessaires avant l'achèvement de notre voyage, je me déterminai à écrire une lettre au Gouverneur du Fort du Prince de Galles pour l'informer de ma situation, et le

prier de m'envoyer par le porteur une certaine quantité des articles ci-dessus. Ma lettre faite, *Keelshies* et sa troupe se remirent en route le même jour pour la Factorerie. 1770. Juillet.

Cathawhachaga était la seule rivière que je n'avais pu passer à gué depuis la fonte des glaces, et comme nous n'avions pas de canots avec nous, nous fûmes obligés de recourir à ceux des Indiens étrangers. — Quand nous eûmes abordé au côté Nord de cette rivière où résidaient ces Indiens, mon guide me proposa de nous y arrêter quelque temps pour faire sécher de la viande, à l'effet de l'emporter avec nous, proposition à laquelle je m'empressai d'accéder. — Nous tendîmes en même temps nos filets, qui nous rapportèrent une quantité considérable de beaux poissons, tels que des perches, des barbeaux, &c.

Si le nombre de daims qui traversèrent la rivière de *Cathawhachaga* pendant le séjour que nous y fîmes pourvut à nos besoins du

moment, il fut loin de répondre à notre espoir.
1770. Ainsi, après plusieurs jours d'une vaine at-
Juillet. tente, nous nous préparâmes à repartir, ce
6. que nous fîmes le 6 Juillet, quoiqu'il nous restât tout au plus des provisions pour un souper. — Comptant toujours sur une meilleure fortune, nous avions négligé de faire des économies les jours précédents.

Avant de quitter la rivière de *Cathawhachaga*, je fis plusieurs observations sur sa latitude, qui se trouva être de 63^{d}, 4^{l} Nord. Je continuai aussi de rédiger mon Journal et ma Carte. — Au moment de partir, mon guide m'ayant prévenu que sous peu de jours un canot nous deviendrait absolument nécessaire pour traverser quelques rivières non guéables qui étaient sur notre route, et qu'il nous serait impossible d'éviter, j'en achetai un que je payai avec un couteau, dont le prix n'excédait pas deux sous. — Je dois observer que l'Indien qui me vendit ce canot n'en avait plus besoin, et qu'il était charmé de trouver

à s'en défaire ; car sans cette particularité, et l'ignorance où il était du besoin que nous en avions, il m'eût demandé pour le moins dix peaux de castors. 1770. Juillet.

Ce canot, ajouté à notre bagage, m'obligea de prendre un nouvel Indien, et j'eus le bonheur de rencontrer un pauvre diable qui fut très-flatté de sa nouvelle charge, n'ayant exercé à-peu-près jusque-là que celle d'une bête de somme. Ainsi, pourvus d'un canot et d'un homme pour le porter, nous quittâmes, le 6 Juillet, comme je l'ai déjà dit plus haut, la rivière de *Cathawhachaga*, et continuant notre route au *Nord quart Nord-Ouest* et au *Nord Nord-Ouest*, nous arrivâmes le soir sur le côté d'une petite baie dépendante du lac *White-snow*, où nous prîmes avec nos lignes plusieurs belles truites, dont quelques-unes pesaient de quatorze à seize livres. Il se déclara dans la nuit une forte pluie, qui dura trois jours. Le temps fut beau le 9, et le soleil 9.
ardent. Nous en profitâmes pour sécher nos

vêtements et faire route au *Nord-Ouest*; mais
1770. vers le soir la pluie recommença à tomber si
Juillet. abondamment, que ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que nous pûmes tenir notre poudre et mes livres secs.

17. Nous vîmes le 17 beaucoup de bœufs musqués, dont mes Indiens en tuèrent plusieurs. Cet évènement nous décida à nous arrêter deux à trois jours pour faire sécher et réduire en poudre (1) la chair de quelques-uns de ces animaux, à l'effet de l'emporter avec nous. N'importe quel soit l'animal, sa chair, ainsi préparée, offre un aliment sain et appétissant, toujours prêt et d'un transport facile. Il est connu dans la *Baie de Hudson* sous le nom de *Thew-hagon*, et parmi les Indiens du Nord, sous celui de *Achees*.

(1) Cette opération ne demande d'autre procédé que de couper les parties maigres de l'animal en petites tranches, que l'on fait sécher au soleil ou à un feu modéré, pour les broyer ensuite entre deux pierres et les réduire en une poudre grossière.

Après avoir préparé autant de viande que nous pouvions en emporter, nous reprîmes notre route au *Nord-Ouest*, laissant derrière nous une partie de notre chasse, faute d'avoir pu la consommer ni nous en charger. Ce n'était pas la première fois que cela nous fût arrivé, et quelque destructrice que puisse paraître cette méthode, elle est si commune parmi toutes les tribus indiennes, qu'on n'y fait pas même attention. — Nous rencontrâmes, le 22, plusieurs étrangers qui se joignirent à nous pour chasser le daim, &c. Le gibier était alors si nombreux, que nous en abattions chaque jour suffisamment pour notre provision, et il ne nous arrivait même que trop fréquemment de tuer de ces animaux pour en extraire uniquement la langue, la moëlle et la graisse.

1770. Juillet. 22.

Quand nous eûmes voyagé quelque temps avec ces Indiens, je crus m'appercevoir que mon guide hésitait à aller plus loin. Comme il ne faisait que placer et déplacer sa tente,

tantôt se portant en avant, tantôt se tenant
1770. en arrière de nous, ou bien nous abandon-
Juillet. nant pour courir le daim, je ne pus m'empêcher de lui demander la raison de sa conduite. Il me répondit que l'année étant trop avancée pour nous permettre d'atteindre cet Eté la *Rivière de Cuivre*, il pensait qu'il était plus convenable pour nous de passer l'Hiver avec quelques-uns des Indiens qui nous avaient joints dernièrement, m'ajoutant que nous arriverions certainement sur les bords de cette rivière au commencement de l'Eté de 1771. — Comme je n'avais rien à lui objecter, je me rendis à son avis, et en conséquence nous suivîmes les étrangers à l'*Ouest*. En peu de jours, nous fûmes joints par un grand nombre d'autres Indiens de différents quartiers, de
30. sorte que le 30 Juillet nous comptions autour de nous plus de soixante-dix tentes, qui pouvaient renfermer six cents personnes. On eût pris le soir notre camp pour une petite ville, et le matin, quand nous nous mettions en route, la terre, dans un très-grand espace,

était couverte d'hommes, de femmes, d'enfants, et de chiens. Quoique le sol fût entièrement inculte, et ne produisît naturellement que du *wesh-à-capucca* (1) et de la mousse, les daims cependant y étaient si multipliés, que les Indiens en tuaient non seulement ce qu'exigeait notre consommation journalière, qui était considérable, vu notre grand nombre, mais encore au-delà, pour en avoir la peau, la moëlle, &c., abandonnant le reste à la pâture des loups, des renards, et d'autres bêtes de proie. 1770. Août.

Dans notre route à l'*Ouest*, nous rencontrâmes plusieurs rivières qui, quoique petites et de peu d'importance, ne sont nullement guéables. De ce nombre sur-tout est la rivière de *Doo-baunt*. (2) Nous avions recours alors

(1) *Wesh-à-capucca* est le nom donné par les Naturels à une plante qui croît dans toute cette vaste étendue de terrein qui borde la *Baie de Hudson*. — Les habitants des établissements européens la font infuser comme le thé.

(2) Cette rivière, ainsi que toutes celles méritant de

à notre canot, qui, quoique d'une grandeur
1770. ordinaire, ne pouvait porter que deux per-
Août. sonnes, dont l'une s'y tenait étendue pour faire moins de poids, tandis que l'autre, assise sur ses talons, ramait avec une pagaie. — Cette manière de passer les rivières, toute ennuyeuse qu'elle soit, est la plus expéditive que ces pauvres Indiens ayent encore pu imaginer. Obligés de porter quelquefois leurs canots pendant l'espace de cent cinquante ou deux cents milles, et souvent même tout l'été, sans trouver l'occasion de s'en servir, la nécessité les contraint de les faire petits et légers pour les approprier aux forces d'un seul homme.

6. L'Indien que j'avais pris à *Cathawhachaga* pour porter mon canot se trouvant trop faible, j'engageai un autre de ma troupe à échanger

porter ce nom, que j'ai traversées pendant le cours de cette partie de mon voyage, coulent à l'*Est* et au *Nord-Est*. Leurs eaux et celles des lacs sont très-douces, et peuplées de poissons qui ne vivent point dans l'eau salée.

son fardeau contre le sien, ce qui parut convenir aux deux parties. Comme nous ne faisions que de courtes journées, et que les daims étaient très-communs, tout respirait autour de nous le contentement. — Il ne nous arriva rien de nouveau jusqu'au 8, où nous pensâmes perdre le quart de Cercle et toute notre poudre par l'accident suivant.— L'Indien, que j'avais débarrassé du canot comme d'un poids trop considérable pour ses forces, ne se trouvant plus chargé, depuis l'échange dont j'ai parlé ci-dessus, que de ma poudre et de son bagage, qui ne formaient pas un volume égal à celui du havresac d'un soldat, et désirant, de mon côté, chasser le daim, je donnai à cet Indien, dont le fardeau était moins lourd que le mien, le quart de Cercle et son support à porter, arrangement auquel il se prêta de très-bonne grâce. Allégé, par ce moyen, de la partie la plus pesante et la plus incommode de ma charge, je partis de bonne heure dans la matinée avec quelques Indiens. — Ayant découvert du sommet d'une haute élévation,

1770. Août. 8.

après avoir fait environ huit à neuf milles, un grand nombre de daims qui paissaient au fond d'une vallée voisine, nous déposâmes notre bagage sur cette éminence et y plaçâmes un signal, à l'effet d'avertir les autres Indiens d'y dresser leurs tentes pour la nuit. — Nous entrâmes alors en chasse. Revenus le soir, chargés de gibier, à l'endroit où nous avions laissé nos effets, nous trouvâmes qu'il ne s'y était rendu qu'une partie des Indiens. — L'homme qui portait ma poudre et le quart de Cercle avait pris une autre route avec le reste. Nous fûmes obligés, à cause de la nuit, de différer jusqu'au lendemain matin d'aller à sa recherche, et comme il n'était pas aisé de découvrir ses traces en été, nous craignîmes fortement, mes Indiens du Sud et moi, de ne pouvoir recouvrer notre poudre, qui devait nous pourvoir de subsistances et de vêtements pendant le reste de notre voyage. La conduite des Indiens du Nord qui nous accompagnaient me faisait peu espérer de recevoir des secours d'eux lorsque je n'aurais

1770. Août.

plus rien à leur donner; car depuis que nous étions ensemble, aucun d'entr'eux ne m'avait offert la moindre provision sans me demander en retour trois fois plus qu'il n'en aurait retiré s'il l'avait portée à la Factorerie, dont nous étions alors éloignés de plusieurs centaines de milles. 1770. Août.

Tous les Indiens en général que je rencontrais s'imaginaient que j'avais mission de les fournir de marchandises, et qu'en conséquence je portais avec moi les magasins de la Compagnie. Les uns me demandaient des fusils, les autres des munitions, des ustensiles de fer et du tabac, ceux-ci des médecines, ceux-là des vêtements; et quand ils voyaient que je n'avais à leur distribuer que quelques bagatelles, je les entendais dire : » C'est un pauvre » homme en comparaison du Gouverneur de » la Factorerie, que nous ne visitons jamais » sans qu'il ne nous donne quelque chose de » bon. » On aura de la peine à concevoir qu'il existât un peuple assez privé d'intelligence

pour se figurer que je n'avais entrepris un
1770. voyage aussi long et aussi pénible que pour
Août. leur utilité particulière. La plûpart de ces Indiens me demandaient ce dont ils avaient besoin avec la même liberté et la même espérance de succès que s'ils se fussent adressés à une des Factoreries de la Compagnie. Les autres, plus désintéressés en apparence, m'offraient des fourrures aux mêmes conditions qu'à la Factorerie, sans réfléchir combien il était peu vraisemblable que je voulusse ajouter à l'énorme poids de ma charge des articles qui, dans ma situation présente, m'étaient aussi inutiles qu'à eux-mêmes.

Cette singulière conduite de la part des Indiens me fit faire de sérieuses réflexions. Elle ne m'indiquait que trop le peu de services que j'avais à attendre d'eux, si je venais, par quelque accident malheureux, à me trouver dans leur dépendance. Affecté de cette pensée, en vain je voulus prendre quelque repos, le sommeil m'abandonna, quoique je

lui adressasse plus de cent fois ces beaux vers du docteur *Young :* 1770. Août.

» Toi, le dieu du repos et que l'ombre environne,
» Sommeil, viens m'assoupir!.. hélas! il m'abandonne!
» Tel qu'un ami perfide, il fuit les malheureux.
» Empressé sous le dais d'un lit voluptueux,
» De tout être plaintif il évite la couche :
» L'infortuné l'appèle, et son cri l'effarouche. »

*Première nuit d'*YOUNG, *traduction de* COLARDEAU.

Après avoir passé la nuit la plus triste, je me levai à la pointe du jour, et je partis avec mes deux Indiens du Sud pour aller chercher notre déserteur. Déjà plusieurs heures s'étaient écoulées, et nous n'avions pas découvert la moindre trace dans la direction qu'il devait avoir prise, d'après les renseignements que l'on nous avait donnés. La nuit approchant, sans la moindre apparence de succès, je proposai à mes compagnons de nous arrêter à l'endroit où j'avais remis le quart de Cercle à l'Indien, dans l'espérance de trouver parmi la mousse quelques vestiges qui pussent nous in- 9.

diquer le chemin qu'avaient suivi en partant
1770. les Indiens auxquels notre homme s'était joint.
Août. Arrivés dans l'endroit, nous reconnûmes qu'ils avaient pris du côté d'une petite rivière traversée par eux le matin précédent; et là, nous retrouvâmes, à notre grande joie, le quart de Cercle et le sac qui contenait la poudre, placés sur une pierre élevée; mais nous ne vîmes aucun Indien. En examinant la poudre, nous apperçûmes que le sac avait été ouvert et mis à contribution. Quelque grande néanmoins que fût notre perte, nous retournâmes très-satisfaits à notre premier gîte, où nous retrouvâmes tout ce que nous y avions laissé, à l'exception des Indiens, qui avaient eu cependant l'attention en partant de nous tracer, par des signaux, la route que nous devions tenir. — Nous employâmes tout le reste de la journée à faire nos paquets. Sur le soir, découvrant de la fumée ou plutôt un feu dans la direction de la route qui nous avait été indiquée, nous nous y portâmes, et un peu après dix heures, nous rejoignîmes le corps principal

principal des Indiens. Un souper abondant nous dédommagea du jeûne que nous avions fait toute la journée, et le sommeil vint ensuite achever de réparer nos forces abattues par la fatigue et la mauvaise nuit précédente. 1770. Août.

Nous marchâmes dans la matinée du 11 à l'*Ouest*, et à l'*Ouest quart Sud-Ouest*, nous fîmes halte le 12. J'en profitai pour tâcher de déterminer notre latitude par une hauteur méridienne, et je la trouvai de 63^{d}, 10^{l} presque Nord. Comme le soleil se cacha sur le midi, quoique le temps fût superbe, je laissai le quart de Cercle en place, afin d'obtenir une latitude plus exacte par deux hauteurs; mais, à ma grande mortification, un coup de vent le renversa pendant que j'étais à dîner. Malheureusement le terrein sur lequel il était posé se trouvant rocailleux, le niveau à bulles d'air, la lunette et le *vernier* furent brisés de manière à rendre l'instrument entièrement inutile. — D'après ce malheur irréparable, je me déterminai à retourner au Fort, quoique nous 11. 12.

fussions alors par les 63d, 10l de latitude
1770. Nord, et les 10d, 40l de longitude à l'Ouest
Août. de la *rivière Churchill.*

CHAPITRE III.

Evènements survenus depuis la rupture du Quart de Cercle jusqu'à mon arrivée à la Factorerie.

Plusieurs Indiens du Nord-Ouest se joignent à nous. — Ils m'enlèvent tous mes effets, mais sans toucher à ceux des Indiens du Sud. — Mon guide traité comme moi. — Repris la route de la Factorerie. — De nouveaux Indiens se réunissent à nous. — Rassemblé des peaux de daims pour nous en faire des vêtements; elles nous deviènent inutiles faute de pouvoir les façonner. — Eprouvé de grandes souffrances par le manque de tentes et d'habillements chauds. — La plûpart des Indiens nous quittent. — Rencontre de Matonabbee. *— Quelques détails sur ce chef; sa conduite envers moi et les Indiens du Sud. — Nous voyageons*

1770. Août. *quelque temps avec lui. -- Observations de cet Indien sur le peu de réussite de nos deux entreprises. -- Pris congé de lui et dirigé nos pas vers un lieu qu'il nous avait indiqué, à l'effet de nous y faire des raquettes et des traîneaux. -- Nous rejoignons* Matonabbee, *avec lequel nous nous acheminons vers la Factorerie. -- Manque absolu de provisions. -- Pris les devants avec quatre Indiens pour être plutôt rendus à la Factorerie. -- Tempête accompagnée d'une neige affreuse. -- Perdu mon chien par l'effet de la gelée; cherché un abri contre le mauvais temps sous une touffe de saules. -- Remis en marche. -- Traversé avec de grandes difficultés un amas confus de rochers. -- Mon arrivée au Fort.*

13. Le lendemain de la rupture de mon quart de Cercle, je fus joint par plusieurs Indiens du *Nord-Ouest*, dont quelques-uns nous enlevèrent à mes compagnons et à moi la plus grande partie de nos effets les plus utiles, et,

entr'autres, mon fusil. Quoique nous fussions sur le point de retourner au Fort, je n'en sentis pas moins vivement la perte de ce fusil, vu le mauvais état de celui de l'un de mes chasseurs; mais comme il n'était pas en mon pouvoir de m'opposer à l'enlèvement de mon arme, je me vis obligé d'affecter encore un air content. 1770. Août.

Rien n'égale l'insolence et le sang-froid avec lesquels ces brigands se comportèrent dans ma tente. (1) Le chef de la bande débuta par s'asseoir auprès de moi, et me pria ensuite, ainsi que ses camarades, de leur prêter mon *skipertogan*, (2) pour y prendre du tabac en feuilles.

(1) Cette tente ne consistait que dans trois bâtons piqués en terre, sur lesquels était étendue une couverture.

(2) Le *skipertogan* est un petit sac qui contient une pierre à feu, un briquet, du bois pourri, une pipe et du tabac en feuilles. Quelques-uns de ces sacs peuvent passer pour très-élégants, étant artistement ornés de grains, de tuyaux de porc-épic et de poil de bœuf marin.

1770. Août. Après avoir fumé deux ou trois pipes, ils me demandèrent plusieurs articles, et, entr'autres, un paquet de cartes. Leur ayant répondu que je n'avais aucun des objets qu'ils désiraient, l'un d'eux, portant la main sur mon sac, me demanda si c'était le mien. Avant que je pusse répondre affirmativement, lui et le reste de ses camarades avaient déjà dispersé mes effets par terre. Chacun s'empara de ce qui put lui convenir, et ils ne me laissèrent que le sac vuide. Réfléchissant ensuite que, malgré mon retour prochain à la Factorerie, j'avais besoin d'un couteau pour couper ma viande, d'une alêne pour raccommoder mes souliers, et d'une aiguille pour réparer mes hardes, ils me délivrèrent ces articles, en m'assurant néanmoins que c'était une grande faveur qu'ils me faisaient. Tant de générosité m'ayant enhardi à réclamer mes rasoirs, ils décidèrent qu'un seul me suffisait pour le reste de mon voyage,

Ils sont en général l'ouvrage des femmes, et les Européens en font grand cas pour la délicatesse du travail.

et ils ne se firent pas scrupule de garder l'autre; mais heureusement ils choisirent le plus mauvais. Pour mettre le comble à leur générosité, ils me permirent d'emporter tout le savon dont je jugerais avoir besoin pour ma consommation jusqu'à mon arrivée au Fort. 1770. Août.

Ils furent plus circonspects envers les Indiens du Sud, dans la crainte d'occasionner une guerre entre leurs deux nations, ce qu'ils n'avaient point à redouter de la part de la mienne. Néanmoins ils finirent par ne leur laisser que leurs fusils, un peu de munition, une vieille hache, un ciseau à couper la glace et une lime.

On trouvera, sans doute, étrange que mon guide, qui était un Indien du Nord, souffrît que ses compatriotes portassent atteinte à la propriété des personnes confiées à sa garde; mais cet homme, peu fait pour leur en imposer, eût infailliblement partagé notre outrage, si, affectant un air de générosité, il

n'avait commencé par donner ce qu'il lui était
1770. impossible de défendre.
Août.

Je me mis en route pour retourner au Fort
19. le 19 de grand matin, accompagné de plusieurs Indiens du Nord, qui portaient à la Factorerie des fourrures et d'autres objets de commerce. L'Indien qui avait pris mon fusil me le rendit dans la matinée, ne pouvant s'en servir faute de munition. Le temps fut beau pendant quelques jours et le daim commun; et comme les brigands, en m'enlevant mes effets, à l'exception de mon quart de Cercle, de mes livres, etc., m'avaient fort allégé, je trouvai cette partie de mon voyage la plus agréable et la moins fatigante de toutes. Il se passait peu de jours que nous ne rencontrassions quelques Indiens, ou que nous ne découvrissions de la fumée. La plûpart de ces Indiens se joignirent à nous pour aller vendre au Fort des fourrures et autres objets de trafic.

31. Le poil des daims ayant acquis la longueur

nécessaire pour des vêtements d'hiver, nous nous procurâmes le plus de peaux que nous pûmes, et, comme il en faut de huit à onze, suivant leur grandeur, pour l'habillement complet d'un homme fait, on jugera aisément que c'était ajouter un poids considérable à mon fardeau; mais quelque lourd qu'il fût, il n'était pas cependant au-dessus de mes forces. Le malheur voulut qu'après avoir porté ces peaux quelques semaines, elles me devinssent inutiles, n'ayant aucune femme attachée à ma troupe pour les façonner. D'un autre côté, les Indiens étrangers furent assez malhonnêtes pour refuser de les échanger contre d'autres toutes préparées, mais d'une qualité inférieure, et pour défendre, en même temps, à leurs femmes de travailler pour nous, sous prétexte qu'elles étaient déjà occupées à leur rendre le même service, ainsi qu'à leurs familles, ce qui n'était nullement vrai, car la plûpart d'entr'elles n'avaient presque rien à faire. Le refus de ces Indiens provenait uniquement de ma pauvreté présumée, qui leur

1770. Septem.

ôtait tout espoir d'une récompense. Je n'ai
1770. jamais connu de peuple aussi peu humain.
Septem. Quoiqu'ils paraissent affectionner beaucoup leurs femmes et leurs enfants, ils sont très-indifférents pour tout le reste, et vont même jusqu'à se moquer des malheureux.

Ce procédé de leur part rendait notre situation fort désagréable; car, faute d'être assez couverts, nous commencions à souffrir des premiers froids. Le défaut d'une tente nous rendait aussi l'inclémence du temps très-sensible. Mon guide ne partageait aucune de ces contrariétés, s'étant pourvu d'un bon nombre d'habits chauds, et l'arrivée d'une de ses femmes lui ayant procuré une tente, ainsi que tous les articles appropriés à la manière de vivre des Naturels du pays. Ce vieil Indien était si éloigné de prendre intérêt à nous, qu'il formait depuis long-temps compagnie à part, et quoiqu'il continuât de porter la plus grande partie de ce qui nous restait de munition, nous ne recevions plus rien de lui;

mais, comme les daims étaient heureusement communs, je ne m'apperçus point, ou du moins que très-peu, de son abandon. 1770. Septem.

Nos provisions continuaient d'être abondantes, circonstance d'autant plus heureuse pour nous, qu'indépendamment de la saison avancée, le temps était très-mauvais et froid, ou du moins il nous paraissait tel, faute sans doute d'être couverts d'habits de peaux. — Nous poursuivîmes ainsi notre route au *Sud-Est*, lorsque pour comble d'infortune la plûpart des Indiens du Nord qui nous faisaient compagnie depuis quelque temps, voyant que nous ralentissions leur marche, par défaut de raquettes, se séparèrent de nous pour prendre les devants. 17.

Dans la soirée du 20, nous fûmes joints du côté de l'*Ouest* par un chef fameux, nommé *Matonabbee*, dont parlaient mes instructions. Sa troupe et lui se rendaient comme nous au Fort du Prince de Galles, avec des fourrures 20.

et plusieurs autres articles de commerce. Ce chef, étant jeune, avait résidé plusieurs années dans ce Fort, où il contribua, non seulement à faire connaître la langue des Indiens du Sud, mais où il parvint lui-même, en fréquentant les employés de la Compagnie, à acquérir quelque connaissance de la nôtre. — Il était un des Indiens qui avaient fourni les derniers renseignements sur l'existence de la rivière de la Mine de Cuivre, et ce fut sur-tout d'après ses informations et celles d'un nommé *I-dot-le-czey*, mort depuis, que mon expédition fut concertée.

1770. Septem.

Les honnêtetés de *Matonabbee* me pénétrèrent de sensibilité. Aussi-tôt qu'il fut instruit de notre détresse, il fit préparer toutes nos peaux pour mes Indiens du Sud, et il me pourvut d'un assortiment d'habits de peaux de loutres et d'autres animaux. Comme il lui était impossible de nous fournir des raquettes, nous trouvant alors sur un terrein découvert, il nous indiqua une petite rivière près de

laquelle il savait qu'il existait, et où il existait en effet quelques bouquets de bois qui, quoique d'une qualité inférieure, devaient nous approvisionner de raquettes et de traîneaux assez solides pour nous permettre d'achever notre voyage. — Nous passâmes plusieurs nuits dans la compagnie de ce Chef, tandis que nous parcourions le jour dix à douze milles en avant vers le Fort; et comme l'abondance régnait parmi nous, *Matonabbee* me donna un grand repas à la manière des Indiens du Sud. Les mets en étaient copieux, variés et excellents, et il se termina par des chants et des danses de la même nation, dans lesquels se distinguèrent mes deux chasseurs, qui étaient des personnages importants chez eux et bien connus de *Matonabbee*, mais qui ne jouissaient d'aucune considération parmi les Indiens du Nord, auxquels ils étaient inconnus. Ceci n'étonne point, quand on sait que la valeur d'un homme aux yeux de ce peuple se gradue sur ses talents pour la chasse, et comme mes Indiens n'avaient pas

1770. Octob.

eu occasion de développer les leurs en pré-
1770. sence des Indiens du Nord, ceux-ci ne les
Octob. traitaient pas différemment de leurs chasseurs ordinaires.

Dans l'un de mes entretiens avec *Matonabbee*, il me demanda si j'étais décidé à entreprendre un autre voyage pour faire la reconnaissance des mines de cuivre. Sur ma réponse que j'en avais le projet, si je trouvais de meilleurs guides que ceux qui m'avaient été donnés jusqu'ici, il me dit qu'il était prêt à m'en servir, dans le cas où le Gouverneur du Fort y consentirait. Je l'assurai que son offre serait acceptée avec empressement, et que, malgré l'épreuve que je venais de faire des difficultés qui m'attendaient probablement par la suite, j'étais résolu à achever mon entreprise, au risque même de la vie. *Matonabbee* me répondit que d'après tout ce qu'il m'avait entendu raconter, ainsi qu'à ses compatriotes les Indiens du Sud, il était persuadé que je n'éprouverais pas avec lui les mêmes

contrariétés, quoique j'eusse à peine fait un tiers du chemin. 1770. Octob.

Il attribua tous nos contre-temps à l'impéritie de mes guides, et au désir qu'avait témoigné le Gouverneur du Fort que nous n'amenassions point de femmes avec nous, circonstance qui, selon lui, fut la cause principale de nos détresses, » car, ajouta-t-il, » lorsque les hommes sont trop chargés, ils » ne peuvent chasser à de grandes distances, » et, dans le cas où ils viendraient à tuer » beaucoup de gibier, qui portera le produit » de leur chasse ? Nos femmes, m'observa- » t-il, sont faites pour ce travail; une seule » peut porter ou traîner autant que deux » hommes. — Elles dressent nos tentes, font » et raccommodent nos habits, et nous tiènent » chaud la nuit; en un mot, on ne saurait » entreprendre un voyage un peu considé- » rable dans ce pays sans femmes. — Elles » coûtent d'ailleurs très-peu à nourrir pour » l'ouvrage qu'elles font; car, comme ce

1770. Octob. » sont elles qui font la cuisine, elles se con-
» tentent, dans des temps de disette, de
» lécher leurs doigts. » Quelque singulière que puisse paraître cette description de l'emploi des femmes Indiennes, elle n'est que trop conforme à la vérité, ou du moins elle semble l'être; en effet, ces femmes portent toujours les provisions, et il est plus que probable qu'elles s'aident mutuellement quand les hommes ne sont pas présents.

23. Je pris ma route à l'Est le 23, de grand matin, avec mes deux compagnons et deux à trois Indiens du Nord, tandis que *Matonabbee* et sa troupe continuèrent la leur vers la Factorerie, après nous avoir promis de marcher à petites journées, afin de nous donner le temps de les rejoindre. — Nous atteignîmes en deux jours la petite rivière et les bouquets de bois qui nous avaient été indiqués par *Matonabbee*. Nous travaillâmes aussitôt à nous faire des raquettes et des traîneaux; mais, malgré toute notre diligence, nous ne pûmes

25.

pûmes les achever qu'au bout de quatre jours. Nous reprîmes le premier Novembre le chemin de la Factorerie, et le 6 nous nous réunîmes à *Matonabbee* et à sa troupe. Plusieurs jours de route me confirmèrent dans la bonne opinion que j'avais prise de ce Chef. De tous les Indiens que j'eusse jamais connus, c'était le plus humain, le plus doux et le plus sociable. Ses qualités personnelles lui avaient attiré, avec une grande célébrité, l'amour et le respect de tous ses compatriotes. 1770. Novem. 1 et 6.

Les daims devenant communs, je voulus faire présent à ce Chef d'une petite provision de munitions; mais je trouvai, à ma grande surprise, que *Conreaquèse*, mon guide, qui était chargé de cette partie de ma propriété, l'avait administrée avec si peu d'économie, et peut-être même de probité, qu'il ne me restait plus que dix balles et environ trois livres de poudre. — Comme nous étions encore éloignés du Fort, je fus obligé de faire couper un ciseau à glace en morceaux quarrés, pour

nous tenir lieu de balles. Il y avait néanmoins
1770. du danger à s'en servir avec des fusils de la
Novem. nature de ceux que le commerce envoye dans cette partie du monde. Ces armes, quoique parfaitement appropriées, par leur légèreté, à l'usage des Anglais et des Indiens qui voyagent dans ces contrées, et d'un calibre suffisant pour du plomb ou une balle, n'étaient pas à l'épreuve de nos morceaux de fer. Des armes plus fortes seraient non seulement trop pesantes pour l'homme qui chasse à travers ces pays difficiles à parcourir, mais elles exigeraient aussi, par la largeur de leur canon, le double de munitions des fusils de chasse ordinaires, ce qui deviendrait un objet trop dispendieux, du moins pour les Indiens.

20. Je voyageai de compagnie avec *Matonabbee* jusqu'au 20, époque où les daims commencèrent à devenir si rares, qu'à peine en appercevait-on quelques traces; et comme nous n'étions qu'à très-peu de journées du Fort, *Matonabbee* me conseilla de prendre les devants,

tandis que lui et ses compagnons me suivraient à leur aise. En conséquence, je le quittai le 21 et doublai le pas, suivi d'un des Indiens du Sud et de trois Indiens du Nord. Nous nous arrêtâmes sur le côté méridional de la rivière *Egg* pour passer la nuit; mais il se déclara long-temps avant le jour un si violent coup de vent de la partie du *Nord-Ouest*, accompagné de tourbillons de neige, que nous ne pûmes pas allumer du feu. Cet inconvénient et le défaut de bois assez touffus dans le voisinage pour nous abriter, me firent prendre le parti de continuer ma route. Heureusement le vent soufflait de l'arrière, et le mauvais temps ne régnait qu'à la surface de la terre, de sorte que nous découvrions fréquemment la lune et quelquefois les étoiles d'une manière assez distincte pour nous diriger. Nous marchâmes tout le jour avec la tempête, et ce ne fut que sur les dix heures du soir que nous trouvâmes à nous mettre à couvert sous un petit bouquet de bois. Nous avions bien cru entrevoir dans la journée quelques abris

1770. Novem. 21.

de la même nature, mais la neige tombait si
1770. épaisse, que nous ne distinguions pas les objets
Novem. situés à dix verges de nous. Entre les sept et huit heures du soir, mon chien, qui était une excellente bête, mourut gelé, ce qui m'obligea de tirer son traîneau, dont la charge ne laissait pas que d'être considérable. Nous atteignîmes sur les neuf à dix heures une petite anse, d'où, après un trajet d'environ trois quarts de milles, nous parvînmes sous une grande touffe de saules élevés, où nous trouvâmes les débris de deux à trois vieilles tentes. — Excédés de fatigue comme nous l'étions, nous nous décidâmes à y passer la nuit. Nous cherchâmes en conséquence à nous garantir du mauvais temps, autant du moins que le local et nos matériaux pouvaient le permettre. Notre travail se réduisit à creuser un trou dans la neige et à étendre quelques peaux de daims du côté du vent; mais la tâche la plus difficile fut de faire du feu. Nous réussîmes cependant à en allumer, et les pieux des anciennes tentes nous fournirent amplement de quoi l'entretenir.

Nous venions de mettre la dernière main à l'ouvrage, lorsque le vent commença à s'appaiser et la neige à tomber moins épaisse. 1770. Novem.
Insensiblement, la Lune et l'*Aurore boréale* brillèrent avec éclat, et tout nous annonça le retour du beau temps. Après un excellent souper de venaison, dont nous avions une provision suffisante pour nous conduire au Fort, nous tâchâmes de prendre un peu de sommeil.
— Le lendemain, le temps étant devenu clair 23.
et beau, quoique très-froid, nous partîmes de bonne heure pour venir coucher dans la partie Sud-Est de la rivière *Seal*. Nous eussions fait une plus forte journée si nous n'avions été retardés par des masses de rochers que nous fûmes obligés de traverser pour éviter un grand détour. Je remarquerai ici combien nous jouâmes de bonheur en nous arrêtant près de la petite anse, distante à peine de deux à trois milles de ces rochers, desquels nous nous serions difficilement tirés la nuit, si nous n'y eussions pas tous péri, puisque de jour, par un temps fort clair, et nonobstant

toutes les précautions possibles, nous cou-
1770. rûmes le risque de nous y briser les membres;
Novem. et je crois qu'il eût fallu un miracle pour nous en faire sortir sains et saufs dans l'obscurité.

24 et 25. Nous eûmes le 24 et le 25 un temps superbe, quoique excessivement froid, et nous arrivâmes dans l'après-midi du 25 au Fort du Prince de Galles, après une absence de huit mois et vingt-deux jours, et un voyage dont le but avait été manqué.

CHAPITRE IV.

Évènements durant notre séjour au Fort du Prince de Galles et pendant la première partie de ma troisième expédition, jusqu'à notre arrivée à *Clowey*, où nous construisîmes des canots en Mai 1771.

Préparatifs pour notre départ. -- Refus d'amener avec moi quelques-uns des Indiens employés à la garde du Fort; mécontentement du Gouverneur. -- Quitté le Fort pour la troisième fois. -- Mes instructions concernant cette nouvelle expédition. -- Rareté de provisions de toute espèce. -- Atteint les bois, où nous tuons quelques daims. -- Arrivée au Lac des Iles. -- Matonabbee *tombe malade. -- Quelques réflexions à ce sujet. -- Nous sommes rejoints par le reste des familles indiennes. -- Départ du Lac des Iles. -- Sa*

1770. Novem. *description.* -- *Abondance de daims.* -- *Rencontre d'un Indien étranger.* -- *Changé notre course de l'Ouest Nord-Ouest à l'Ouest quart Sud-Ouest.* -- *Traversé la rivière* Cathawhachaga *et les lacs* Cossed, Snow-Bird *et* Pike. -- *Arrivée à une tente d'Indiens occupés à* traquer *des daims.* -- *Description de leurs procédés.* -- *Remarques sur cette chasse.* -- *Rencontre de plusieurs partis d'Indiens; envoyé par l'un d'eux une lettre au Gouverneur du Fort.* -- *Nous arrivons à* Thelewey-aza-yeth. -- *Emploi de notre temps.* -- *Fait route au Nord Nord-Est et au Nord.* -- *Arrivé à* Clowey. -- *Une femme indienne en travail d'enfant.* -- *Observations à ce sujet.* -- *Usage pratiqué chez les Indiens du Nord en pareille circonstance.*

A MON arrivée au Fort, j'informai le Gouverneur de l'approche de *Matonabbee*. Il ar-
23. riva en effet le 23 Novembre. Malgré les périls et les contrariétés de toute espèce que j'avais rencontrés dans le cours de mes deux

infructueuses entreprises, j'étais si loin d'être découragé, qu'au lieu d'attendre qu'on me proposât une troisième expédition, j'offris de moi-même mes services. Ils furent acceptés d'autant plus volontiers, qu'on pensait que l'expérience que j'avais acquise dans mes premiers voyages, et mon courage éprouvé par les difficultés, me rendaient encore plus digne de cette nouvelle expédition. 1770. Novem.

Matonabbee, à qui je rappelai sa promesse de me servir de guide, me dit qu'il était prêt à l'effectuer; et avec une liberté et une pureté d'expression assez rares parmi les Indiens, il me démontra, non seulement les vices de mes premiers plans de campagne, mais il m'exposa encore le sien. Ce plan, que j'agréai avec empressement, faisait honneur à sa pénétration et à son jugement. Les remarques qu'il contenait sur les diverses températures, les saisons et les lieux, prouvaient que *Matonabbee* était un grand observateur et un homme en même temps très-propre à préparer

mes succès, ainsi qu'à lever les obstacles qui
1770. pourraient s'opposer à la réussite de mon
Décem. voyage à travers cette affreuse partie du globe.

Matonabbee ayant donc consenti à être mon guide, je commençai à tout préparer pour notre départ; mais le Gouverneur, M. *Northon*, occupé dans ce moment à traiter avec un corps considérable d'Indiens, ne put me délivrer mes instructions que le 7 Décembre. Je crois devoir dire qu'il insista fortement pour que je me fisse encore accompagner de quelques-uns de nos Indiens chasseurs, ses compatriotes, (1) dont il regardait les services

(1) M. *Northon* était Indien, et naquit au Fort du Prince de Galles; mais il avait résidé neuf ans en Angleterre, où, malgré les frais bornés de son éducation, il ne laissa pas que d'acquérir quelques connaissances en littérature. -- A son retour à la *Baie de Hudson*, il s'y livra à tous les vices affreux des Naturels, ses compatriotes. Il avait à son usage cinq ou six belles Indiennes, et malgré son penchant singulier pour le sexe, il employait jusqu'aux moyens les plus ridicules pour

comme indispensables pour moi ; mais le peu d'utilité que j'avais retiré des premiers dans mes voyages précédents me porta à refuser ceux-ci formellement. Ce refus piqua tellement M. *Northon*, que ni le temps, ni l'absence ne purent l'effacer de son souvenir ; et à mon retour il employa tous les moyens en son pouvoir pour me rendre la vie malheureuse. Mais je lui dois la justice de déclarer

1770. Décem.

empêcher les Européens de se livrer au leur par quelque communication avec les femmes de la Baie. Sa partialité pour tout ce qui tenait à son pays allait jusqu'au point de lui faire témoigner plus d'égards à un chien de sa nation qu'au premier Officier de sa garnison. Il passait parmi ses malheureux et ignorants compatriotes pour un homme très-instruit en médecine, et il possédait une boîte de poison pour les personnes qui lui refuseraient leurs femmes ou leurs filles.

Avec toutes ces mauvaises qualités, jamais homme ne prêcha plus les bonnes mœurs, la vertu, et sur-tout la continence. C'était toujours sous les couleurs les plus odieuses qu'il représentait le penchant de ses compatriotes à la jalousie et à la vengeance, quand on entreprenait

ici que son ressentiment contre moi ne lui
1770. fit omettre aucunes de dispositions qui pou-
Décem. vaient contribuer à la réussite d'un voyage entrepris pour l'utilité publique. Je fus pourvu de munitions et de tous les autres articles demandés par *Matonabbee*. Je reçus aussi, comme précédemment, un petit assortiment de marchandises pour faire des présents aux Indiens des contrées éloignées.

de séduire leurs femmes ou leurs filles. Ces exhortations, ces tableaux présentés par un homme d'une vertu reconnue auraient pu faire quelque impression salutaire; mais on ne les écoutait qu'avec indignation de la part d'un violateur déclaré des lois divines et humaines; on ne les regardait que comme le jargon hypocrite d'un débauché, qui voulait se réserver la jouissance exclusive des femmes.

Ses appartements étaient non seulement commodes, mais encore élégants, et toujours remplis de jolies Indiennes. La nuit arrivée, il fermait toutes les portes et mettait les clefs sous son oreiller, de sorte que le lendemain matin, sa salle à manger, faute d'avoir été rappropriée, ressemblait exactement à une étable à cochons.

Voici les instructions qui me furent enfin délivrées :

1770. Décem.

Ordres et Instructions pour M. Samuel Hearne, *chargé d'une troisième expédition au Nord de la rivière de* Churchill, *à l'effet de rechercher un passage au Nord-Ouest, des Mines de cuivre, ou tout autre objet de quelque utilité, soit pour la nation Britannique en général, soit pour la Compagnie de la Baie de Hudson en particulier.*

Délivrés en l'année 1770.

A M. SAMUEL HEARNE.

MONSIEUR,

» D'après l'offre que vous avez faite d'entre-
» prendre une troisième expédition pour aller

Sa jalousie augmentant avec l'âge, il empoisonna un jour deux de ses femmes, qu'il soupçonnait d'accorder

1770. Décem. » à la recherche de la rivière de la Mine de
» Cuivre, etc., nous avons engagé à votre
» service *Matonabbee*, Chef Indien, qui con-
» naît les pays que vous vous proposez de par-
» courir, et qui a paru désirer de vous servir
» de guide. — La Compagnie ne possédant ici

leurs faveurs à des jeunes gens. Il était connu généralement pour faire la contre-bande; mais elle profita plus aux capitaines qu'à lui-même.

Il mourut d'une inflammation d'entrailles le 29 Décembre 1773. Quoique travaillé de douleurs affreuses, il conserva sa jalousie jusqu'à la fin; car, quelques minutes avant que d'expirer, voyant un Officier prendre la main d'une de ses femmes qui était assise auprès du feu, il lui cria d'une voix aussi forte que sa situation pouvait le lui permettre : » *Dieu me damne si je ne vous* » *brûle pas la cervelle quand je serai guéri!* » Il expira peu de minutes après dans des convulsions dont il est impossible de se faire une idée.

Je proteste que ce portrait que je viens de tracer du caractère et des mœurs de feu M. *Moyse Northon* est conforme à la plus exacte vérité,

» aucun instrument dont la construction ré-
» ponde à celle du *Quart de Cercle* que vous 1770.
» avez eu le malheur de perdre, nous avons Décem.
» donné ordre de vous en fournir un d'*Elton*,
» le seul que nous ayons pour des observa-
» tions sur terre.

» Le chef *Matonabbee* et les Indiens de
» sa suite qu'il a choisis pour votre expédi-
» tion, ont ordre de vous assister en tout, et
» de vous conduire à la rivière de la Mine
» de Cuivre, dont vous commencerez par
» déterminer la latitude et la longitude. Vous
» reconnaîtrez son cours, sa profondeur, la
» situation des Mines de cuivre, etc. Vos pre-
» mières instructions du 6 Novembre 1769
» étant suffisamment étendues, nous vous
» renvoyons à chacune de leurs parties pour
» en faire la règle de votre conduite dans le
» cours de votre voyage.

» Pourvu ainsi que vos compagnons In-
» diens de tout ce que nous avons imaginé

1770. Décem. » pouvoir vous être nécessaire, ou du moins » des articles les plus utiles pour un voyage » de la nature du vôtre, nous vous engageons » à partir le plutôt qu'il vous sera possible. » Nous comptons sur la promesse qui nous a » été faite par votre guide, de prendre le plus » grand soin de vous, et de vous ramener ici » sain et sauf, et dans un court espace de » temps.

» Je termine par les vœux les plus sincères » pour votre santé et votre prospérité, ainsi » que pour la réussite de votre expédition et » votre prompt et heureux retour ici. Adieu. »

» *Signé*, MOYSE NORTHON, *Gouverneur.*

» Datés du Fort du Prince de Galles, le 7 Décembre 1770. »

7. Je me mis en route le 7 Décembre pour mon troisième voyage. Le temps, eu égard à la saison, fut très-doux pendant quelques jours. La maladie d'une des femmes de *Matonabbee* nous ayant obligés de ralentir notre marche,

marche, nous ne pûmes arriver que le 13 à la rivière *Seal*, où deux Indiens et leurs femmes nous quittèrent. La part du bagage qu'ils portaient, répartie entre le reste des Indiens, devint un surcroît de charge d'autant plus pénible pour ceux-ci, qu'ils avaient déjà l'embarras de tirer en traîneau la femme de *Matonabbee*. 1770. Décem. 13.

Le gibier de toute espèce étant très-rare, et ignorant le temps qui s'écoulerait avant que nous pussions atteindre un endroit où il serait plus commun, mes Indiens hâtaient le pas autant que le poids du bagage et les autres circonstances pouvaient le leur permettre. Nous arrivâmes le 16 à la rivière *Egg*, où *Matonabbee* et le reste de ma troupe avaient déposé quelques provisions en allant au Fort. Rendus au lieu où ils les croyaient parfaitement à l'abri des bêtes sauvages, ils eurent la mortification de trouver que quelques-uns de leurs compatriotes, qui venaient de trafiquer avec le Gouverneur, avaient enlevé une grande quantité de chaque article et quelques-uns de 16.

1770. Décem. leurs outils les plus utiles. Cette perte leur fut d'autant plus sensible, qu'elle était accompagnée de celle de leurs munitions de chasse; et d'un autre côté, ne s'attendant point à ce triste évènement, ils avaient négligé d'économiser le *gruau* et les autres provisions qu'on leur avait données au Fort, précaution qu'ils auraient eue probablement, s'ils n'avaient pas compté sur leur dépôt. Mes Indiens supportèrent cette perte avec la plus grande résignation; pas un ne manifesta le moindre ressentiment contre les auteurs du vol. Le seul effet que cet évènement produisit sur eux fut de leur faire doubler le pas, mesure qui leur paraissait d'une telle importance, que pendant quelque temps nous marchâmes depuis le matin jusqu'au soir sans nous arrêter. — Mais la brièveté des jours, la pesanteur de nos fardeaux, et quelquefois les mauvais chemins, nous permettaient rarement de faire journellement plus de seize à dix-huit milles, et il y eut même des jours où nous ne les parcourûmes pas.

Le 18, en continuant de nous porter au *Nord-Ouest*, nous apperçûmes, dans une petite anse qui communique avec la rivière *Egg*, un grand nombre de traces de daims qui avaient traversé cette rivière quelques jours auparavant; nous ne distinguâmes pas de traces plus récentes. — Quelques Indiens nous avaient précédés et avaient tué plus de gibier qu'il ne leur en fallait, car nous trouvâmes dans l'endroit où ils avaient dressé leurs tentes d'excellents quartiers de bêtes, qui, quoique insuffisants pour plus d'un repas, nous firent le plus grand plaisir, d'après la détresse que nous éprouvions depuis quelques jours. 1770. Décem. 18.

Le 19, nous dirigeâmes notre route au *Nord quart Nord-Ouest*. De l'anse dont je viens de parler, nous ne traversâmes jusqu'au 27 qu'un pays stérile et entièrement dépourvu de gibier. — Nous avions, il est vrai, atteint le 26 la tête des bois et découvert quelques daims, dont quatre furent tués par des Indiens de ma 19. 26.

troupe ; mais ils l'avaient été à une si grande
1770. distance du lieu où nous nous trouvions, qu'ils
Décem. ne purent être apportés dans nos tentes que
27. le 27. Les Indiens me proposèrent alors de différer encore d'un jour notre départ, sous prétexte de réparer leurs traîneaux et leurs raquettes ; mais comme ce soin ne les occupa que médiocrement, et qu'ils employèrent la plus grande partie du temps à manger, je conclus que la faim seule les avait déterminés à me demander ce retard. Nous venions de faire un grand jeûne, puisque nous avions été réduits les trois derniers jours précédents à ne vivre que d'eau de neige. Nos marches forcées et le poids de nos charges avaient, d'un autre côté, contribué à épuiser nos forces. — J'avoue que je n'avais jamais si mal célébré la fête de Noël ; et quand je réfléchissais à la profusion et à la délicatesse en même temps qui règnent ce jour-là sur toutes les tables de la chrétienté, je ne pouvais m'empêcher de désirer d'être encore en Europe, n'eût-ce été que pour assouvir ma faim du superflu de la

cuisine de quelqu'une de mes connaissances. Mes Indiens heureusement n'avaient point perdu courage, et lorsque, après avoir traversé la contrée stérile que nous parcourions, quelques traces de daims se furent offertes à leurs regards, ils commencèrent à se flatter que nous n'éprouverions plus la même détresse du reste de l'hiver, et ils me donnèrent l'espoir de rencontrer bientôt beaucoup plus de gibier que nous n'en avions vu depuis notre départ du Fort. 1770. Décem.

Nous nous remîmes en route le 28 de grand matin, et nous marchâmes à l'*Ouest* à travers des bois épais et mal venus, composés principalement de pins rabougris et de genèvriers nains, entremêlés çà et là, sur-tout au bord des étangs, de petits buissons et de saules. Quelques peupliers peu élevés se montraient parmi les rochers et sur les flancs des hauteurs. 28.

Nous arrivâmes le 30 dans la partie orientale du *Lac des Iles*, où les Indiens tuèrent 30.

1770. Décem. deux gros daims mâles ; mais la saison du *rut* étant nouvellement écoulée, leur chair ne fut mangeable que pour ceux qui n'avaient pas d'autres provisions. *Matonabbee* se trouva très-incommodé dans la soirée, et je jugeai, par la nature de ses plaintes, que son mal provenait de l'énorme quantité de viande qu'il avait mangée depuis le 27, époque où il avait cessé de se bien porter. Ces indispositions sont très-communes parmi les Indiens lorsqu'ils se livrent à leur voracité, et il n'en est pas un alors qui ne mange autant que six hommes d'un bon appétit; mais ils ne veulent jamais convenir qu'on puisse être malade par intempérance, et ils disent pour raison que le dernier des êtres créés sait quand sa faim est appaisée et ne va jamais au-delà. Cette assertion, démentie par l'expérience, n'est mise en avant par eux que pour étayer un raisonnement absurde; car il n'est pas un Indien, soit du Nord, soit du Sud, qui ne sache très-bien que l'ours noir qui, par sa grosseur et la délicatesse de sa chair, peut passer pour un

animal respectable, connaît si peu quand sa faim est satisfaite, que l'été, lorsque les fruits sont mûrs, il en avale une telle quantité, que souvent, ou plutôt chaque fois, il est obligé d'en rendre une partie faute de pouvoir tout digérer, après quoi il se remet à manger comme à son ordinaire. 1770. Décem.

Malgré ces exemples de voracité de la part des Indiens du Nord, ils savent néanmoins supporter la faim avec une résignation qu'il est plus facile d'admirer que d'imiter, ainsi que l'observe très-bien M. *Ellis* en parlant des Indiens du Sud. J'ai eu plus d'une fois occasion de remarquer que ceux du Nord, après avoir jeûné trois ou quatre jours de suite, étaient aussi gais et aussi dispos que s'ils se fussent imposé eux-mêmes cette abstinence. Quoique exténués par la faim, ils s'interrogeaient et se plaisantaient mutuellement sur leurs dispositions amoureuses. Ces traits de courage servaient puissamment à fortifier le mien, qui, je dois l'avouer, m'eût abandonné

dans ces occasions, si les Indiens avaient té-
1770. moigné quelque découragement.
Décem.

Nous nous remîmes en route de bonne heure
31. dans la matinée du 31, et nous parcourûmes environ quatorze milles à l'*Ouest* sur le *Lac des Iles*, où nous établîmes nos tentes pour
1771. la nuit. L'indisposition de *Matonabbee* avait
Janvier. augmenté au point que nous fûmes obligés de
1. le tirer en traîneau toute la journée. Ses forces lui permirent heureusement de marcher le lendemain. Nous partîmes, dirigeant notre route à l'*Ouest* et à l'*Ouest quart Nord-Ouest*. Après avoir fait environ seize milles sur le *Lac*, nous arrivâmes à deux tentes, où le reste des femmes et des enfants de mes guides nous attendait. Leur nombre pouvait s'élever au-dessus de vingt, non compris deux hommes. Ceux-ci n'avaient ni fusils, ni munitions. Leur seule ressource pour fournir à leur subsistance, ainsi qu'à celle des femmes, consistait à attraper du poisson ou des lapins. Ces derniers étaient rares; mais le poisson abondait et se

prenait facilement avec le filet ou l'hameçon. Les poissons pris avec le filet étaient des *titte-megs*, des brochets et des barbeaux; l'hameçon rapportait des truites, des brochets, des *burbuts*, et une espèce de petit poisson à qui les Anglais donnent improprement le nom de tanche. Les Indiens du Sud l'appèlent *toothed tittemeg*, et les Indiens du Nord *saint eah*. Ce poisson est très-délicat. Il a presque la fermeté de la perche, et est en général très-gras. Sa longueur excède rarement un pied. Il ressemble beaucoup par la forme à un *gurnard*, excepté qu'il porte sur le dos une grande et large nageoire, qui ne diffère de celle de la perche qu'en ce qu'elle n'est pas armée de pointes semblables. Ses écailles sont larges et d'un brun de suie. On le préfère bouilli ou grillé avec ses écailles; mais sa peau n'est pas bonne à manger. 1771. Janvier.

Le capitaine *Matonabbee* et un autre Indien se trouvant trop indisposés pour nous suivre, nous nous arrêtâmes toute la journée 3.

du 2 Janvier. Nous partîmes le 3 de grand matin, et parcourûmes sept milles environ au *Nord-Ouest*, dont cinq sur le Lac dont j'ai fait mention plus haut. Après que mes Indiens eurent tué deux daims, nous fîmes halte pour la nuit.

1771. Janvier.

Le milieu du *Lac des Iles* est par la latitude de 60d, 45l Nord, et le 102e dégré, 25l de longitude à l'Ouest de Londres. Ce lac peut avoir trente-cinq milles de large dans la partie que nous traversâmes; mais son étendue est beaucoup plus considérable du Nord-Est au Sud-Ouest. Il est si rempli d'îles voisines les unes des autres, qu'on le prendrait pour un assemblage de rivières et de canaux. La grande quantité de beaux poissons qu'on y pêche au commencement de l'hiver le rend célèbre parmi les Naturels du pays. Ses bords sont habités en général par les familles des Indiens du Nord qui viènent trafiquer au Fort du Prince de Galles en Octobre et Novembre. Elles y attendent leur retour, fort tranquilles

sur leur subsistance, ne fussent-elles pas même approvisionnées de fusils ni de munitions. Le lac est abondamment fourni d'eau par plusieurs petites rivières qui y coulent à son extrémité Sud-Ouest, et il se décharge par le moyen d'autres rivières de la même grandeur, dont le cours se dirige au Nord-Est. La principale se nomme *Nemace-a-seepee-a-sish*, ou la petite rivière poissonneuse. Une grande partie des îles, ainsi que la terre environnant le Lac, sont couvertes de bois taillis, formés principalement de pins, et entremêlés dans quelques endroits de mélèses et de petits bouleaux. Le sol, comme celui qui gît au Nord de la rivière *Seal*, est montagneux et plein de rochers, et quoiqu'aucune des montagnes ne soit bien élevée, il croît à peine quelques arbres sur leurs sommets, qui, en général, se présentent couverts de neige, au-dessus des bois existants dans les vallées ou répandus aux environs. 1771. Janvier.

Après avoir quitté le *Lac des Iles*, nous

suivîmes notre ancienne route entre l'*Ouest* et
1771. le *Nord-Ouest*, et nous bornâmes notre marche
Janvier. à huit ou neuf milles par jour. Nous avions éprouvé une grande rareté de provisions de
16. toute espèce jusqu'au 16, lorsque les Indiens tuèrent douze daims. Cet heureux incident nous engagea à nous arrêter quoiqu'il fût encore de bonne heure. Voyant qu'il y avait beaucoup de daims dans le voisinage de notre petit camp, nous convînmes tous d'y passer quelques jours pour faire sécher un peu de gibier et le réduire en poudre, de manière à le rendre plus portatif.

22. Nous abattîmes nos tentes le 22, et nous dirigeâmes notre course au *quart Nord-Ouest*, emportant avec nous une assez grande quantité de provisions toutes préparées. Nous rencontrâmes dans l'après-dîner un Indien étranger, aux soins duquel *Matonabbee* avait confié une de ses femmes. Après avoir fumé quelques pipes avec ses amis, ce qui dura environ une heure, il retourna à sa tente, peu éloignée

probablement de l'endroit où nous nous étions arrêtés pour passer la nuit, car la femme de *Matonabbee* et deux de ses enfants qui l'accompagnaient, nous joignirent le lendemain matin avant que nous eussions levé nos tentes et fait nos autres préparatifs de départ. C'était, avec leur conducteur, les premiers étrangers qui se fussent offerts à nos regards depuis que nous avions quitté le Fort, quoique nous eussions déjà parcouru plusieurs centaines de milles; preuve certaine que cette partie du pays est peu habitée. Je tiens d'ailleurs des Naturels, et j'ai vérifié par moi-même qu'il existe dans cette section du globe de grandes portions de terre incapables de fournir à la subsistance, non seulement de ceux qui voudraient s'y établir dans quelque saison de l'année que ce fût, mais même des voyageurs qui ne font que les traverser. Il est vrai que parmi les rivières et les lacs qu'elles renferment, il s'en trouve peu qui soient entièrement dépourvus de poisson; mais la crainte de ne pouvoir s'y approvisionner suffisamment

1771. Janvier.

pour quelque temps, fait que les Indiens ne
1771. se reposent pas uniquement sur cette res-
Janvier. source, d'autant plus qu'ils ont l'exemple d'un grand nombre de leurs compatriotes morts de faim pour y avoir trop compté.

Les daims se montrèrent en telle quantité
23. le 23, que mes Indiens conçurent l'espoir que si la saison se comportait comme à l'ordinaire, nous ne manquerions point de provisions pendant le reste de l'hiver, l'expérience leur ayant d'ailleurs appris que les daims étaient fort abondants dans la direction que nous nous proposions de suivre.

Fév.
3. Nous continuâmes notre route le 3 de Février à l'*Ouest quart Nord-Ouest* et à l'*Ouest Nord-Ouest*, et nous rangeâmes d'assez près la tête des bois pour appercevoir au *Nord-Ouest* les terreins stériles. Les bois tournant à l'*Ouest*, nous fûmes obligés de marcher à l'*Ouest quart Sud-Ouest* pour nous maintenir dans leur voisinage, ainsi que dans celui des

daims. Nous rencontrâmes, chemin faisant, plusieurs Indiens étrangers, dont quelques-uns se joignirent à nous, tandis que le reste prit différentes routes. 1771. Fév.

Nous traversâmes le 6 le principal bras de la rivière de *Cathawhachaga*, qui, dans cette partie, peut avoir trois quarts de mille de large. Après avoir marché environ trois milles plus loin, nous arrivâmes sur les bords de *Cossed-whoie* ou *Lac des Perdrix*. Comme le jour était très-avancé et l'air excessivement froid, nous nous y arrêtâmes pour passer la nuit. 6.

Nous repartîmes le lendemain de bonne heure et par un temps très-clair. Nous traversâmes le lac, dont la largeur, dans l'endroit de notre passage, est d'environ quatorze milles. Elle est beaucoup plus considérable du Sud Sud-Ouest au Nord Nord-Est. Je ne saurais exprimer l'intensité du froid que nous éprouvâmes dans le cours de la journée. La 7.

célérité avec laquelle nous traversâmes le lac
1771. est presqu'incroyable ; car, à l'exception de
Fév. quelques-unes des femmes qui étaient pesamment chargées, nous ne mîmes pas deux heures à faire ce trajet. La plûpart des Indiens étaient à demi gelés ; mais aucun d'entr'eux ne fut aussi maltraité qu'une des femmes de *Matonabbee*. Le froid saisit tellement la partie inférieure de son corps, que lorsque la chaleur commença à y renaître, il s'y forma des ampoules aussi larges que des vessies de moutons. Les douleurs que la malheureuse éprouva dans cette circonstance furent beaucoup augmentées par les rires et les plaisanteries des Indiens, qui lui disaient que cet évènement était une conséquence naturelle de son affectation à porter ses vêtements courts. Je dois convenir que je n'étais pas du nombre de ceux qui la plaignaient ; car je trouvais qu'elle s'occupait trop de faire voir un joli pied et une jambe fine. En effet, elle n'était couverte que jusqu'aux genoux, costume qui, abstraction faite des lois de la décence peu connues dans ces

ces pays, ne s'alliait guère avec la rigueur du froid dans une aussi haute latitude Nord. Je ne doute pas que les rires des Indiens ne provinssent de la même réflexion. 1771. Fév.

Lorsque nous eûmes atteint le bord occidental du *Lac des Perdrix*, nous continuâmes de marcher pendant plusieurs jours vers l'*Ouest quart Sud-Ouest* et l'*Ouest Sud-Ouest*. Les daims devinrent si communs, et mes Indiens en tuaient une si grande quantité, que malgré que nous fissions fréquemment des haltes de trois, quatre et cinq jours de suite, pour consommer le produit de nos chasses, nous étions obligés d'abandonner en partant une grande quantité d'excellentes viandes, faute de pouvoir les emporter. Cette conduite ne doit point étonner de la part d'un peuple dont la vie errante et les opinions concourent à lui faire envisager tous les évènements comme dépendants du hazard. Imprévoyant de sa nature, et incertain s'il repassera jamais dans les mêmes endroits, l'Indien fait main-basse sur tout ce

qu'il rencontre, laissant aux voyageurs qui le
1771. suivront à se pourvoir comme ils pourront.
Fév.

21. Nous traversâmes le 21 *Whole-Ked whoie* ou *la rivière de l'Oiseau de neige.* Sa largeur, dans la partie de notre route, peut comporter douze à treize milles; mais elle est beaucoup plus considérable du Nord au Sud. Comme les daims se montraient en aussi grand nombre que les jours précédents, nous sacrifiâmes beaucoup de temps à les chasser et à les manger. Il est vrai que, d'après l'avis de *Matonabbee*, nous n'avions rien de mieux à faire; car, selon lui, la saison s'opposait entièrement à ce que nous marchassions en ligne directe vers la *rivière de la Mine de Cuivre.* Il m'ajouta que lorsque le printemps serait arrivé, et que le daim commencerait à gagner les terres stériles, il répondait, par la route qu'il me ferait prendre, de me conduire en peu de temps à cette rivière.

Mars.

2. Nous nous arrêtâmes le 2 de Mars sur les

bords de *Whool-dyah'd whoie* ou *du Lac des Brochets*, à peu de distance de la rivière *Doo-baunt whoie*. Nous avions commencé le jour suivant à le traverser, lorsqu'après une course de sept milles nous rencontrâmes une grande tente d'Indiens du Nord qui l'habitaient depuis le commencement de l'hiver, et y vivaient dans l'abondance, au moyen des daims qu'ils traquaient. Voici le procédé que les Indiens employent pour cette chasse.

1771. Mars. 3.

Lorsqu'ils veulent traquer le daim, ils commencent par rechercher le sentier le plus nouvellement battu par un certain nombre de ces animaux. Ils choisissent de préférence les sentiers qui traversent un lac, une grande rivière, ou une plaine inculte; mais sur-tout ceux qui avoisinent un bouquet de bois, afin d'en extraire les matériaux nécessaires à la construction de leurs traques. Ces traques consistent en une forte clôture de palissades sans aucune régularité, et de l'étendue qu'il plaît aux chasseurs de leur donner. J'en ai vu quelques-unes

1771. Mars. qui n'avaient pas moins d'un mille de circonférence, et j'ai appris qu'il s'en faisait d'autres plus considérables. L'entrée n'a pas plus de largeur que celle d'une porte ordinaire, et l'intérieur est si entrecoupé de petits chemins, qu'on le prendrait pour un labyrinthe. On tend à l'ouverture de chacun de ces sentiers un piège, pratiqué avec des courroies de peaux de daims fortement tressées. On attache l'un des bouts à un arbre voisin, et dans le cas où il ne s'en trouve pas d'assez fort, on y substitue un pieu fixé en terre, et assez solide pour que le daim ne puisse pas l'arracher avant que de s'être pris parmi les bois, dont on a la précaution de ne couper que ceux jugés nécessaires pour les palissades.

L'enceinte formée, on enfonce une rangée de pieus dans la neige et de chaque côté de la porte d'entrée. Ces pieus s'étendent le long des parties extérieures du lac, de la rivière ou de la plaine, et on a soin de les tenir assez élevés pour que les daims puissent les remarquer.

On les place ordinairement à la distance de quinze ou vingt verges les uns des autres, et de manière à représenter entr'eux les deux côtés d'un long angle aigu, qui s'élargit à mesure que les pieus s'éloignent de la porte de l'enceinte, éloignement porté quelquefois jusqu'à deux ou trois milles. La route du daim se trouve alors nécessairement au milieu des deux rangées de pieus. 1771. Mars.

Les Indiens occupés à cette chasse choisissent toujours pour l'emplacement de leur tente un site qui domine le sentier principal. Lorsqu'ils y découvrent un daim, hommes, femmes et enfants se glissent le long du lac ou de la rivière, à la faveur des bois. Parvenus près de l'animal, ils se montrent alors à découvert, et marchent vers l'enceinte en formant un croissant. Le pauvre daim, se voyant poursuivi, et prenant les deux rangées de pieus pour une double haie de chasseurs placés là à l'effet de l'empêcher de s'échapper par l'un des côtés, s'élance dans le sentier du

milieu et le parcourt jusqu'à ce qu'il pénètre
1771. dans l'enceinte. Les Indiens s'empressent alors
Mars. de boucher l'entrée avec des branches d'arbres, qu'ils ont eu soin de couper et qu'ils tiènent à la main. L'animal ainsi renfermé, les femmes et les enfants montent la garde autour de l'enceinte, pour veiller à ce que le daim ne fasse brèche ou ne saute par dessus les palissades. Pendant ce temps les hommes s'occupent à le tuer s'il est pris dans l'un des pièges, ou à le poursuivre à coups de flèches s'il est encore libre.

Cette chasse, si on peut lui donner ce nom, est quelquefois si heureuse, qu'elle suffit à nourrir tout un Hiver des familles entières, dispensées par-là de se déplacer plus d'une ou deux fois dans cette saison. A l'arrivée du Printemps, les daims et les Indiens se portent simultanément à l'Est, sur les terreins stériles, ainsi désignés dans ces contrées, parce qu'ils ne produisent ni arbres, ni arbustes d'aucune espèce. On n'y rencontre que de la mousse et

une herbe très-courte. Cette facilité qu'ont les Indiens à se procurer des subsistances dans la saison la plus rigoureuse de l'année, est une ressource inappréciable pour les infirmes et les vieillards; mais elle a l'inconvénient d'habituer à l'inaction ceux qui sont jeunes et se portent bien; et comme cette partie du Nord est presqu'entièrement dépourvue d'animaux à fourrure, les Indiens, accoutumés à la paresse par cette manière facile de pourvoir à leur existence, en recherchent et ne possèdent aucun objet de traite. Ceux, au contraire, qui s'approvisionnent moins aisément, travaillent généralement à rassembler dans l'Hiver un assez grand nombre de fourrures pour les échanger contre des munitions et d'autres marchandises de l'Europe, qui les mettent dans le cas de subsister le reste de l'année. Ce sont ces hommes industrieux qui enrichissent la Compagnie de la *Baie de Hudson*, comme ce sont eux qui procurent au commerce de *Churchill* la plus grande partie de ses fourrures. Mais rien ne prouve autant, suivant moi, la

1771. Mars.

triste destinée à laquelle l'homme est con-
1771. damné ici-bas, que la conduite des malheu-
Mars. reux habitants de cette partie du globe. A l'exception des vieillards et des infirmes, des femmes et des enfants, et de quelques Indiens moins entreprenants que les autres, le reste répugne à habiter ces contrées, qui leur présentent d'elles-mêmes la nourriture et le vêtement, parce qu'ils n'y rencontrent point d'animaux dont la fourrure ait quelque valeur. Que gagnent cependant les plus industrieux d'entre eux à ce surcroît de peines et de fatigues? Les besoins réels de ce peuple sont en petit nombre et peuvent être aisément satisfaits. Une hache, un ciseau pour fendre la glace, une lime et un couteau, suffisent, avec un peu d'industrie, pour les faire vivre commodément. Les Indiens qui désirent au-delà sont toujours les plus malheureux, et se mettent, par ce moyen, dans la dépendance de ceux qui bornent toute leur ambition à se procurer le simple nécessaire. Il est vrai que les premiers se croyent dédommagés de cette

espèce de servitude par les égards qu'on leur témoigne à la Factorerie ; mais ils courent aussi souvent risque de mourir de faim, soit en allant, soit en revenant, et le produit de la vente des fourrures dont l'acquisition leur a coûté une année de travaux, suffit à peine ordinairement pour les faire subsister l'année suivante, et leur faciliter les moyens de s'approvisionner de nouvelles fourrures, tandis que les derniers, qu'ils affectent de mépriser pour leur inaction, vivent généralement dans un état d'aisance, exempts de troubles et de périls, et conséquemment plus heureux et plus indépendants. Il faut convenir aussi qu'ils possèdent un plus grand dégré de philosophie, puisqu'ils s'abstiènent de courir après ce qu'ils peuvent se procurer sans peine. Le daim qu'ils tuent leur fournit de quoi se nourrir et se vêtir suivant la saison, et il serait en vérité bien malheureux qu'ils ne rassemblassent pas au bout de deux ou trois ans assez de fourrures pour acquérir une hache et les autres instruments tranchants qui leur sont nécessaires.

1771. Mars.

1771. Mars. Au surplus, les Indiens qui négligent de se procurer des fourrures ont, en général, la facilité de pourvoir à ce qui leur manque, par des échanges de provisions et de peaux travaillées, avec ceux de leurs compatriotes qui sont plus industrieux.

Il est, sans contredit, du devoir de chacun des serviteurs de la Compagnie d'encourager l'esprit d'industrie parmi les Indiens, et d'employer tous les moyens en son pouvoir pour les amener à apporter des fourrures et autres objets de traite, sous l'assurance de recevoir un bon prix et d'être payés comptant de tout ce qu'ils apporteront au Fort. Ce devoir, je puis le dire, a fait constamment le sujet de toute mon attention; mais je suis obligé en même temps de déclarer que les pauvres Indiens ne retirent aucun bénéfice réel de ce commerce, étant prouvé, par le fait, que ceux d'entre eux qui n'ont aucun rapport avec les Factoreries sont aussi les plus heureux. Comme l'unique but de ceux-ci est de se

procurer une subsistance facile et assurée, ils s'en tiènent à l'expédient le plus abrégé pour y parvenir, qui est de suivre le daim dans ses différentes émigrations. Ils se trouvent par-là rarement exposés à souffrir de la famine, dont les Indiens qui font annuellement la traite, n'éprouvent que trop fréquemment les horreurs. Il est vrai que parmi ce peuple, dont je décris ici les usages, il est peu d'individus qui n'ayent visité, au moins une fois dans leur vie, le Fort du Prince de Galles; mais les obstacles et les dangers éprouvés par la plûpart d'entre eux dans ce voyage, laissent une telle impression dans leur esprit, que rien ne peut les engager à retourner à la Factorerie. Au reste, il n'est point de l'intérêt de la Compagnie que ces visites se répètent au-delà d'une fois tous les deux ou trois ans, les Indiens exigeant chaque fois autant d'instruments de fer qu'on en donne ordinairement pour trois ou quatre peaux de castors, sans compter qu'ils dérobent, trafic faisant, pour trois fois la valeur des fourrures qu'ils

1771. Mars.

apportent. Il importerait donc à la Compagnie
1771. que les traiteurs qui se rendent tous les ans au
Mars. Fort rassemblassent toutes ces petites quantités de fourrures pour venir les vendre en leur nom, au lieu d'attirer ces bandes de voleurs, dont les fourrures défrayent à peine des vivres qu'ils consomment pendant leur séjour à la Factorerie.

J'ai souvent entendu observer que les Indiens occupés à traquer le daim recueillaient, dans le cours d'un hiver, assez de peaux pour fournir un nombre considérable d'acheteurs; mais il est de fait, quoique ceux-ci l'ignorent, que les peaux de daims dans cette saison ont peu ou point de valeur, tant à cause de leur peu d'épaisseur, que parce qu'elles sont pleines de petits insectes. Mais fussent-elles d'une qualité moins inférieure, la grande distance qui se trouve entre les établissements de ces Indiens chasseurs et les Factoreries de la Compagnie, présente une barrière insurmontable aux Naturels du pays qui font le

trafic de ces peaux. La même observation peut s'appliquer à tous les autres Indiens du Nord, dont le commerce annuel consiste uniquement en venaison. La difficulté des communications par terre dans l'hiver, et par eau dans l'été, s'oppose à ce qu'ils apportent beaucoup de peaux de daims au marché, quoique la Compagnie ne leur épargne point les encouragements. 1771. Mars.

Nous ne nous arrêtâmes qu'une nuit avec les Indiens que nous avions rencontrés sur le lac *Pike*, et nous nous remîmes en route dans la matinée du 4, pour achever de traverser 4.
ce lac. Mais quoique le temps fût beau et que le lac n'eût pas plus de vingt-sept milles de large dans l'endroit où nous le traversâmes, les Indiens perdirent un temps si considérable au jeu, que nous ne pûmes arriver que le 7 7.
à son extrémité occidentale. Pendant tout le temps que nous mîmes à le traverser, nous trouvâmes un abri chaque nuit sur des pointes de terre ou sur des îles. Le 8, nous fîmes 8.

une légère halte à l'*Est Nord-Est* de la hau-
1771. teur de *Black Bear*, (l'Ours noir) où les
Mars. Indiens tuèrent deux daims, les premiers que nous eussions apperçus depuis dix jours, pendant lesquels heureusement nous n'avions éprouvé aucun besoin, nous trouvant pourvus abondamment de viandes séchées et de
9. graisse. Le 9, nous marchâmes à l'*Ouest*, et bientôt nous découvrîmes des troupeaux de daims aussi nombreux que ceux que nous avions rencontrés jusque-là, découverte qui ne fit qu'améliorer notre situation. D'un autre côté, à mesure que nous approchions du printemps, la rigueur de l'hiver diminuait naturellement, et nous jouissions par intervalles d'un temps très-doux, quoique jamais assez chaud pour opérer un dégel, si ce n'est dans les endroits exposés au Midi et garantis des vents froids.

19. En reprenant le 19 notre route à l'*Ouest* et à l'*Ouest quart Sud*, nous distinguâmes plusieurs sentiers frayés, et après avoir suivi le

principal, nous arrivâmes le soir à cinq tentes d'Indiens du Nord, qui y avaient résidé une grande partie de l'hiver pour traquer le daim. Il paraissait que l'emplacement, à l'instar de beaucoup d'autres, avait servi plus d'une fois au même usage; car on ne saurait se figurer la quantité de bois de chauffage et de construction qu'on avait abattu. Le temps devint si mauvais avant le jour, et la tempête augmenta avec une telle violence, que nous ne pûmes nous mettre en route de plusieurs jours. Apprenant que quelques-uns des Indiens que nous avions trouvés dans les tentes comptaient se rendre l'été suivant au Fort du Prince de Galles, je profitai de cette occasion pour écrire au Gouverneur de ce Fort, conformément à la teneur de mes instructions. Comme le temps que nous éprouvions s'opposait à ce que je fisse quelques observations, j'estimai, d'après une évaluation des distances que nous avions parcourues depuis mes dernières, que notre latitude était de 61 d, 30 l Nord, et notre longitude d'environ 19 d, 60 l à l'*Ouest*

1771. Mars. 20.

de la rivière de *Churchill*. Cette remarque,
1771. ainsi que quelques détails sur la manière dont
Mars. les Indiens se comportaient envers moi, et un exposé de mon opinion concernant la réussite de mon entreprise, formaient le contenu de ma lettre.

23. Le temps devenu beau et modéré nous permit de continuer notre voyage. Le jour suivant,
26. ainsi que le 26, nous rencontrâmes plusieurs tentes d'Indiens du Nord, occupés, comme les précédents, à traquer des daims. Quelques-uns d'entre eux, mécontents de leur peu de succès, et qui avaient des parents ou des amis parmi nous, se joignirent à notre troupe et nous accompagnèrent à l'*Ouest*. Quoique les daims ne gardassent plus entr'eux un ordre assez régulier de marche pour permettre aux Indiens de les traquer, ils se présentaient cependant dans leur dispersion en nombre si considérable, que mes compagnons en tuaient avec leurs fusils autant qu'ils voulaient.

Nous

Nous nous dirigeâmes encore à l'*Ouest* et l'*Ouest quart Sud*, et nous atteignîmes le 8 1771. Avril. 8. un petit lac nommé *Thelewey-aza-yeth*. Je n'ai pu savoir pourquoi on lui a donné ce nom, car *Thelewey-aza-yeth* signifie *l'éminence du petit Poisson*, probablement à cause d'une grande élévation située sur une longue pointe de terre qui se trouve près l'extrémité occidentale du lac. Nous établîmes nos tentes sur une île, et les Indiens remarquant que les daims y étaient très-nombreux, se décidèrent à y séjourner quelque temps, afin de nous approvisionner; car ils savaient que dans cette saison de l'année les daims se retiraient vers les terres stériles, et nous proposant de marcher directement au Nord, il était incertain que nous en rencontrassions désormais. Comme plusieurs Indiens s'étaient joints à nous pendant l'hiver, nos tentes s'élevaient alors à sept, et le nombre des personnes qui les remplissaient à soixante et dix.

D'après la résolution des Indiens, nous

1771. Avril. restâmes dix jours à *Thelewey-aza-yeth*. Mes compagnons s'occupèrent pendant ce temps, lorsqu'ils ne chassaient pas, à préparer des pieus de bouleau d'environ un pouce et quart d'épaisseur, et de sept à huit pieds de long. Ces pieus servent pour les tentes l'été, quand on traverse les terres stériles, et aux approches de l'automne, on les convertit en raquettes pour l'hiver. Mes Indiens s'occupèrent aussi à rassembler des écorces de bouleau et tout le bois nécessaire pour construire des canots; mais comme ils ne devaient être mis en chantier qu'à notre arrivée à *Clowey*, éloigné encore de plusieurs milles, on dégrossit d'avance le bois pour le rendre plus susceptible de transport.

Quant à moi, mon travail se réduisait à faire des observations pour déterminer la latitude, à rédiger mon Journal et ma Carte. Je trouvai que la latitude du lieu où nos tentes étaient fixées correspondait à 61 d, 30 l Nord, et sa longitude à 19 d à l'*Ouest* du Fort du Prince de Galles.

Munis d'une bonne quantité de provisions sèches et des matériaux nécessaires pour construire des canots, matériaux dont la plus grande partie était déjà travaillée, nous nous mîmes en route le 18, et après avoir parcouru neuf à dix milles au *Nord Nord-Ouest*, nous arrivâmes à une tente d'Indiens du Nord, établie sur le côté septentrional de la rivière *Thelewey-aza*. *Matonabbee* fit l'acquisition d'une nouvelle femme parmi ces Indiens, de sorte qu'il se trouvait n'en avoir pas moins de sept, qui toutes avaient l'air de bons grenadiers. Il s'enorgueillissait lui-même de la taille et de la force de ses femmes, répétant souvent qu'on en trouverait peu qui fussent susceptibles de porter ou de tirer d'aussi lourds fardeaux, et que, malgré qu'elles eussent des formes très-mâles, il les préférait cependant à celles qui joignaient à des traits plus délicats, une taille moins élevée. Dans un pays comme celui-ci, où la force du corps, qu'exigent des travaux excessifs, est la première chose que l'on recherche dans les unions, et où les plus doux

1771. Avril. 18.

plaisirs de la vie conjugale ne sont considérés
1771. que comme des objets secondaires, ce choix
Avril. de *Matonabbee* paraît sans doute plausible; mais si tous les Indiens partageaient son goût, que deviendraient la plûpart des femmes de ces contrées, qui, en général, sont petites, et dont un grand nombre présente une complexion très-délicate, sans néanmoins avoir des traits bien réguliers, et un vrai caractère de beauté? A envisager ces Indiennes en général, je ne connais point de nations où les femmes soient plus dépourvues de beauté, quoiqu'il s'en trouve cependant parmi les premières quelques-unes d'assez jolies lorsqu'elles sont jeunes; mais les soins domestiques, joints à des travaux continuels et pénibles, leur enlèvent tous leurs agréments avant trente ans, et les autres, à cet âge, sont de parfaits antidotes contre l'amour et la galanterie. Heureusement pour ces Indiennes, elles n'en paraissent pas moins belles aux yeux de leurs maris, ce qui prouve qu'il n'y a aucune règle fixe pour juger de la beauté. Demandez à un

Indien du Nord en quoi elle consiste? il vous répondra qu'une figure large et plate, de petits yeux, des joues creuses, trois ou quatre traits noirs à travers chacune d'elles, un front bas, un grand menton, un nez gros et recourbé, une peau basanée, et une gorge pendante, constituent la véritable beauté. Ces agréments augmentent bien de prix aux yeux des Indiens, lorsque celles qui les possèdent sont capables de préparer toutes sortes de peaux, d'en former des habits, de porter un poids de cent douze à cent quarante livres en été, ou d'en tirer un plus lourd en hiver; et c'est à quoi se réduisent, en général, les occupations des femmes Indiennes. Quant à leur résignation, elle leur coûte peu de sacrifices; car les hommes se comportent vis-à-vis d'elles avec cette bienveillance qui accompagne les caractères les plus doux et les plus obligeants; ainsi, la complaisance du mari tend à tempérer pour la femme l'austérité de ses devoirs. En général, les Indiens tiènent leurs femmes à une grande distance d'eux, et on peut juger

1771. Avril.

1771. Avril. de l'opinion qu'ils en ont par l'usage où ils sont de s'en faire servir à table, ce qui paraîtrait très-humiliant à une femme d'Europe, quoique, chez ces Indiens, ce service soit une marque de distinction pour celles qui le remplissent. J'observerai encore que lorsque les hommes ont tué quelque bête-fauve, ce sont toujours les femmes qui sont chargées de l'apporter à la tente, de l'ouvrir, de la dépecer, d'en faire sécher les chairs et de les réduire en poudre, etc. Faut-il préparer quelque mêts, ce sont encore les femmes qui le font cuire, et lorsqu'il est prêt, les femmes et les filles des plus grands Capitaines du pays ne sont servies qu'après que tous les hommes, même ceux attachés en qualité de domestiques, ont pris ce qui leur convient; et il arrive souvent dans les temps de disette qu'il ne reste rien pour les femmes. Il est probable néanmoins que celles-ci mettent quelque chose en réserve; mais elles doivent le faire avec beaucoup de précaution, car de resserrer des provisions serait réputé, en pareille circonstance,

un crime d'état, et exposerait ces femmes à de très-mauvais traitements. Si ces soustractions avaient lieu de la part d'une femme qui n'aurait aucune excuse, comme celle de la jeunesse ou de l'inexpérience, elle resterait entachée dans l'esprit des hommes, et peu d'entr'eux voudraient la choisir pour femme. 1771. Avril.

La quantité de jeunes bois de bouleaux qui se trouvaient sur les bords de la rivière de *Thelewey-aza*, nous engagea à y passer quelques jours, pour finir de nous approvisionner des matériaux nécessaires, soit pour la construction de nos canots, soit pour nos autres besoins dans notre excursion l'été à travers les plaines stériles. Le 20, *Matonabbee* fit prendre les devants à l'un de ses frères et à quelques autres Indiens, munis d'écorces de bouleaux et de bois déjà dégrossis, avec ordre de se rendre à un petit lac, appelé *Clowey*, et situé dans le voisinage des terres stériles. Il leur enjoignit en même temps de travailler en toute diligence à la construction 20.

de quelques canots, afin qu'ils pussent être
1771. prêts pour notre arrivée.
Avril.

Ayant achevé de préparer la quantité de bois jugée nécessaire par les Indiens, et ayant augmenté notre provision de viandes sèches et de graisse, nous fixâmes le 21 pour le jour de notre départ ; mais une des femmes se trouvant surprise par les douleurs de l'enfantement, accident assez rare parmi les Indiennes, nous fûmes obligés de rester deux jours de plus. Aussi-tôt que cette pauvre femme fut délivrée, ce qui ne lui arriva qu'après avoir souffert pendant près de cinquante-deux heures tout ce qu'on éprouve en pareil cas, le signal du départ fût donné, et la malheureuse créature, prenant son enfant sur son dos, se mit en marche avec le reste de la troupe. Quoique l'un de nous se fût chargé par humanité de tirer son traîneau pendant l'espace d'un jour seulement, elle était encore obligée de porter, outre son enfant, un fardeau considérable, enfonçant quelquefois dans l'eau et dans la

neige jusqu'aux genoux. Ses regards, indépendamment de ses gémissements, témoignaient assez tout ce qu'elle souffrait, et quoique j'eusse de l'aversion pour cette femme, sa position fit une telle impression sur moi, que je crois n'avoir jamais éprouvé plus d'intérêt pour aucune personne de son sexe. Ses plaintes me déchiraient le cœur, et me rendaient d'autant plus malheureux, qu'il n'était pas en mon pouvoir de la soulager. 1771. Avril.

Lorsqu'une Indienne du Nord est en mal d'enfant, on dresse pour elle une petite tente, à une distance qui ne permette pas à ses cris d'arriver jusqu'aux autres tentes. Elle est visitée continuellement par les personnes de son sexe; mais, à l'exception des petits garçons à la mamelle, nul homme n'a accès auprès d'elle. Il est bien affligeant pour l'humanité que ce peuple ne cherche point à s'aider mutuellement dans ces occasions, ni même dans d'autres circonstances critiques. La décence entre pour quelque chose dans cet usage;

1771. Avril. mais il paraît devoir son origine à l'opinion où sont les Indiens que la nature n'a jamais besoin d'aide. Quand je les informai des secours que les Européennes retiraient en pareil cas de l'habileté et des soins de nos sages-femmes, ils m'écoutèrent avec le plus grand mépris, et me répondirent d'un ton ironique, *que les dos bossus, les jambes tortues et les autres difformités que l'on remarquait si fréquemment parmi les Anglais, provenaient sans contredit de la grande adresse de ces femmes qui les introduisaient au monde, ainsi que de la tendresse extraordinaire de leurs nourrices.*

Après qu'une Indienne du Nord est accouchée, elle est réputée immonde pour un mois ou six semaines. Elle reste pendant tout ce temps dans une petite tente placée à quelque distance des autres, et où elle n'a pour compagnie qu'une femme ou deux, sans que le père puisse voir son enfant. Le motif, selon eux, de cette privation, est que les enfants

en venant au monde sont quelquefois si hideux, les uns ayant une grosse tête avec peu de cheveux, et les autres présentant une très-grande pâleur, causée par les travaux de l'accouchement, qu'il serait à craindre que le père ne conçût à cette vue pour son enfant un dégoût qu'il ne pourrait plus vaincre par la suite. 1771. Avril.

Les noms des enfants leur sont donnés par le père et la mère, ou la famille. Ceux des garçons sont très-variés, et tiènent généralement à des dénominations de lieu, de saison ou d'animaux. Les noms des filles dérivent principalement de quelques-unes des parties du corps ou des propriétés de l'hirondelle. On les appèle *Hirondelle-Blanche*, *Hirondelle-Noire*, *Hirondelle-d'Été*, *Tête-d'Hirondelle*, *Pied-d'Hirondelle*, *Cœur-d'Hirondelle*, *Queue-d'Hirondelle*, *etc.* (1)

(1) *Matonabbee* avait huit femmes et elles s'appelaient toutes *Hirondelles*.

1771. Avril. Le 23, comme je l'ai déjà dit plus haut, nous nous remîmes en route, en nous dirigeant droit au *Nord*; mais le temps, en général, fut si chaud, et la grande quantité de neiges fondues rendait notre marche en raquettes et notre tirage si pénibles, que nous ne pûmes arriver que le 3 Mai à *Clowey*, quoiqu'il n'y ait pas plus de quatre-vingt-cinq milles entre ce lac et *Thelewey-aza-yeth*. Nous traversâmes, chemin faisant, partie de deux autres petits lacs, nommés l'un *Tittameg*, et l'autre *Scartack*. Aucun d'eux n'offre rien de remarquable, si ce n'est qu'ils sont tous les deux très-poissonneux.

Mai. 3.

CHAPITRE V.

Évènements pendant notre séjour à *Clowey* et durant le cours de notre voyage jusqu'à notre arrivée à la rivière de la Mine de Cuivre.

Plusieurs Indiens étrangers se réunissent à nous. -- Construction de canots. -- Leur description, et la manière de s'en servir. -- Visite de plus de deux cents Indiens de différentes tribus. -- Départ du lac Clowey. *-- Nous apprenons que* Keelshies *est dans notre voisinage. -- Envoyé vers lui deux jeunes Indiens pour m'apporter mes lettres et quelques effets. -- Notre arrivée au lac* Peshew; *traversé une partie du lac, et fait allumer de grands feux. -- Une des femmes de* Matonabbee *le quitte. -- Remarques sur les Naturels. --* Keelshies *nous joint et me*

remet mes lettres, après avoir disposé de mes effets. -- Un Indien du Nord demande à Matonabbee *de lui céder une de ses femmes; querelle entr'eux qui me fait craindre pour le succès de mon entreprise. -- Achevé de traverser le lac* Peshew, *et pris les arrangements nécessaires pour la suite de mon voyage. -- Beaucoup d'Indiens se joignent aux miens, dans l'intention d'aller faire la guerre aux* Esquimaux de la Rivière de Cuivre. *-- Préparatifs à ce sujet, pendant notre séjour à* Clowey. *-- Continué notre voyage au Nord. -- Particularités de la route. -- Traversé le lac* Cogead *sur la glace. -- Le soleil se montre toute la nuit. -- Arrivée à* Conge-Cathawhachaga. *-- Rencontre de plusieurs Indiens de la* Rivière de Cuivre. *-- Évènements pendant notre séjour à* Conge-Cathawhachaga. *-- Poursuivi notre route. -- Temps affreux. -- Arrivée au pied de montagnes garnies de rochers. -- Remarques sur ces montagnes. -- Traversé une partie du lac* Buffalo *sur la glace. -- Apperçu beaucoup de bœufs à musc. -- Leur description.*

— Allé visiter avec quelques Indiens des hauteurs servant de retraite à des ours gris. 1771. *— Rencontre d'un Chef Indien, nommé* Mai. Oule-eye, *accompagné de sa famille et de quelques Indiens de la* Rivière de Cuivre. *— Leur conduite envers moi. — Notre arrivée à la rivière de la Mine de Cuivre.*

Le lac *Clowey* n'a pas plus de douze milles dans sa plus grande largeur. Une petite rivière qui s'y jète à l'*Ouest*, communique, suivant les Indiens, au lac *Athapuscow*.

A notre arrivée le 3 Mai à *Clowey*, nous trouvâmes que le frère du Capitaine et les autres Indiens à qui nous avions fait prendre les devants avec lui, de la rivière de *Thelewey-aza*, ne nous y avaient précédés que de deux jours seulement. Cet intervalle était trop court, pour que la construction du canot dont ils avaient emporté avec eux le plan eût fait quelque progrès. Nous fûmes joints le

même jour par plusieurs autres Indiens, qui
1771. venaient aussi avec le projet de construire des
Mai. canots. Quelques-uns de ces Indiens avaient résidé tout l'hiver à quatre ou cinq milles dans le *Sud-Est* de ce lac. Ils s'étaient procuré une grande abondance de gibier, en traquant le daim de la manière déjà décrite.

Immédiatement après notre arrivée à *Clowey*, les Indiens commencèrent à construire leurs canots; mais ce travail, demandant un temps chaud et sec que nous étions bien loin d'éprouver, les canots appartenants à ma
18. troupe ne purent être achevés que le 18 Mai. Nous comptions nous mettre en route le 19, lorsque, le canot de *Matonabbee* ayant reçu quelques dommages qui demandaient un jour pour être réparés, nous fûmes obligés de
20. différer notre départ jusqu'au 20.

Ces canots, quoique faits des mêmes matériaux que ceux des Indiens du Sud, en diffèrent cependant par leur forme et leur construction.

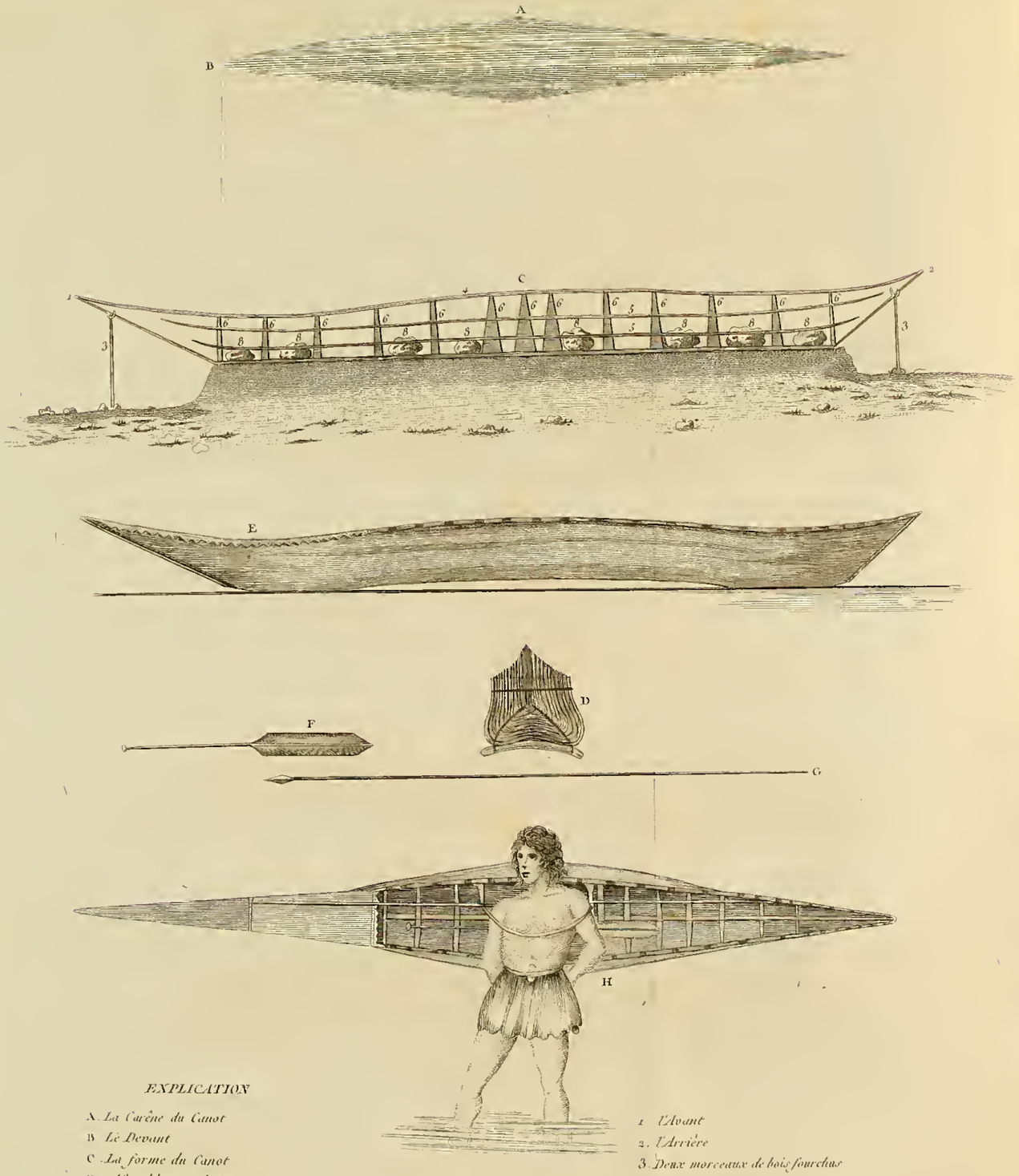
construction. Ils sont beaucoup plus petits et plus légers, et quoique d'un travail très-simple et peu solide, ils sont néanmoins les meilleurs qui ayent pu être imaginés pour l'usage de ces pauvres Indiens, obligés souvent de les porter pendant l'espace de cent et quelquefois de cent cinquante milles, avant de trouver à s'en servir. Le principal mérite de ces petits bâtiments consiste dans la facilité qu'ils offrent pour traverser des rivières non guéables. Il faut convenir aussi que les Indiens s'en servent quelquefois avec beaucoup d'utilité pour poursuivre le daim, traverser les lacs dans leurs parties les moins larges, ainsi que pour tuer des cignes, des oies, des canards, etc., dans le temps de la mue. Les outils qu'emploient les Indiens, soit pour construire leurs canots, soit pour faire leurs raquettes, ou tout autre ouvrage en bois, sont une hache, un couteau, une lime et une alêne. Ils les manient si adroitement, que tout ce qu'ils exécutent présente un fini que le plus habile méchanicien ne

1771. Mai.

saurait surpasser avec tous les meilleurs ins-
1771. truments.
Mai.

Les canots des Indiens du Nord ressemblent un peu par la forme à la navette d'un tisserand, ayant le fond plat, les côtés droits, et les extrémités en pointe. L'arrière est toujours beaucoup plus large que l'avant, comme destiné généralement à contenir le bagage, et à être occupé quelquefois par une seconde personne, étendue tout de son long au fond du canot. L'homme et le bagage traversent ainsi les rivières et les parties les moins larges des lacs au moyen de ces petits bâtiments, qui excèdent rarement la longueur de douze à treize pieds, et ont vingt pouces à deux pieds dans leur plus grande largeur. L'avant de ces canots est allongé et étroit; il est recouvert d'écorces de bouleau, ce qui ajoute considérablement au poids, sans rien ajouter à la commodité. En général, les Indiens du Nord ne se servent que d'une seule pagaie, quoique quelques-uns en ayent une seconde

BPJC



EXPLICATION

A. *La Carène du Canot*
B *Le Devant*
C. *La forme du Canot*
D. *Assemblage et liaison des membres pour sécher*
E. *Le Canot achevé*
F. *Une Pagaye*
G. *Une Pigue pour tuer le Dain dans l'eau*
H. *Manière de porter un Canot en Eté*

1 *l'Avant*
2. *l'Arrière*
3. *Deux morceaux de bois fourchus supportant les deux extrémités du Canot*
4. *Les Plats bords*
5. *Petites Lisses placées entre la Membrure et le bordage*
6. *Les Membres*
7. *La Carlingue*
8. *Pierres servant a maintenir la Carène jusqu'a ce que les Côtes soient montes*

comme les *Esquimaux*; mais rarement cette dernière est-elle employée, si ce n'est pour assommer le daim au passage des rivières et des lacs étroits. (1) 1771. Mai.

Pendant notre séjour à *Clowey*, nous fûmes joints par plus de deux cents Indiens, dont la

(1) Voyez la Planche IV, où la figure A représente le fond d'un canot, la figure B, l'avant; la figure C offre la forme entière d'un de ces canots, avant qu'il ne soit recouvert d'écorces; il est représenté sur son chantier : la figure D indique un assemblage de *couples* mis à sécher : la figure E est celle d'un canot achevé : la figure F représente une des pagaies de ces Indiens : la figure G, une lance avec laquelle ils percent le daim; et la figure H, la manière dont ils portent leurs canots.

Les chiffres suivants de la figure C, répondent aux différentes parties du canot : 1°. l'étrave; 2°. l'étambord; 3°. deux pieus fourchus, supportant l'étrave et l'étambord; 4°. les plats-bords; 5°. de petites tringles placées entre les couples et les écorces de bouleau qui les recouvrent; 6°. les couples; 7°. la carlingue; 8°. pierres servant à assujetir la carène, jusqu'à ce que les côtés soient montés.

plûpart venaient pour construire des canots.
1771. Mai. Me trouvant sous la protection d'un Chef, aucun d'eux ne chercha à me troubler, ni à m'importuner de demandes. Je devais cela probablement à l'attention qu'avait eue *Matonabbee* de les informer de ma véritable situation, dans laquelle, loin d'avoir à donner, je n'avais pas même tout ce qui m'était nécessaire. Le peu qui me restait de marchandises, je le réservais pour les Indiens de la rivière de Cuivre et de la côte de Chien, qui ne visitent jamais les Factoreries de la Compagnie. La distribution de tabac, néanmoins, allait toujours son train, car il ne nous arrivait pas d'Indien de quelque considération qui ne s'attendît à recevoir la valeur de quelques pipes, et rarement il m'était possible de laisser partir ces étrangers sans leur donner quelques *pouces* de tabac. (1) Ces libéralités, jointes à

(1) Le tabac qu'on prend dans la Baie de Hudson est celui du Brésil, qui, par la réunion de plusieurs feuilles tressées comme une corde d'un pouce de diamètre, forme

celles que j'étais obligé de faire continuellement à mes Indiens, avaient diminué tellement ma provision, que, quoique très-peu avancé dans mon expédition, il ne m'en restait plus que la moitié. La poudre et le plomb étaient aussi deux articles que convoitaient ardemment la plûpart des Indiens que nous rencontrions, et, en général, mon guide *Matonabbee* ne leur en laissait pas manquer; mais je dois la justice à cet Indien de déclarer que la poudre et le plomb qu'il distribuait aussi généreusement lui appartenaient, pour les avoir achetés à la Factorerie. Il y avait échangé, à ma connaissance, cent cinquante peaux de *martinet* pour de la poudre, sans compter un grand nombre de peaux de castor et d'autres fourrures, qui lui furent payées en plomb, balles, outils de fer et tabac qu'il se proposait de répartir à ses compatriotes, et il lui en avait été donné à notre

1771. Mai.

de très-grands rouleaux, que l'on distribue par pouce aux Naturels.

départ la quantité qu'il avait estimée néces-
1771. saire pour tout le temps de notre voyage.
Mai.

20. Le canot de ce Chef se trouvant réparé, nous quittâmes *Clowey* et nous marchâmes vers le Nord. Nous fûmes joints dans la matinée par une petite troupe d'étrangers, qui informèrent mon guide que le capitaine *Keelshies* se trouvait à une journée de nous vers le Sud. *Keelshies* était l'homme par qui j'avais envoyé de *Cathawhachaga* une lettre au Fort du Prince de Galles, dans les premiers jours de Juillet 1770. Peu de temps après, ayant eu le malheur de rompre mon quart de Cercle, je fus obligé de retourner pour la seconde fois au Fort, et quoique j'eusse découvert, chemin faisant, beaucoup de feux et parlé à plusieurs Indiens, nous traversâmes, *Keelshies* et moi, les terreins stériles, sans pouvoir nous rencontrer, et c'était pour la première fois, depuis cette époque, que j'entendais parler de lui.

Comme *Matonabbee* désirait que j'eusse

mes lettres, ainsi que les marchandises que j'avais demandées, il dépêcha deux jeunes Indiens pour aller les chercher. Nous continuâmes notre route vers le Nord, et le jour suivant nous apperçûmes à l'Est, du côté des terreins stériles, une fumée considérable, que nous attribuâmes au passage de quelques partis d'Indiens qui se rendaient au Fort du Prince de Galles avec des fourrures et autres objets de traite.

1771. Mai. 21.

Le 22 et le 23, nous suivîmes notre direction au Nord, parcourant quatorze à quinze milles par jour. Dans la soirée du 23, nous étions hors des bois, et nous pénétrâmes sur les terres stériles. Le même soir, les deux jeunes Indiens qui avaient été chercher mes lettres revinrent, et me dirent que *Keelshies* avait promis de nous joindre sous peu de jours et de me remettre lui-même les objets dont il était chargé pour moi.

22 et 23.

La pluie qui tomba le 24 ne nous permit

de faire qu'environ sept milles; faute d'arbres
1771. pour nous abriter, nous nous déterminâmes à
Mai. dresser nos tentes. Bien nous en prit; car aux approches de la nuit, le temps devint excessivement mauvais, et fut accompagné de forts éclairs, de grands coups de tonnerre, et d'une pluie considérable, à laquelle se joignait un vent de Sud-Ouest très-violent. Au jour, le vent tourna au Nord-Ouest, et la température devint extrêmement froide. Nous avions
25. parcouru le 25 environ huit milles, lorsque nous fûmes obligés de nous arrêter, étant presque transis de froid. Nous trouvâmes, comme la veille, quelques morceaux de bois, qui nous servirent à faire un peu de feu. (1)

(1) J'ai observé dans les différents voyages que j'ai faits dans ces contrées, qu'au Nord de la rivière *Seal* la lisière des bois est couverte de vieux morceaux de bois secs et d'arbres abattus par le vent, la plûpart de l'espèce qu'on appèle ici *génèvriers*, et rarement d'une force considérable. On en rencontre quelquefois à la distance de vingt milles des bois debout, et même à des distances beaucoup plus grandes, ce qui est une preuve que le froid

Il tomba tant de neige et de pluie le 26, que nous ne pûmes pas nous mettre en route; mais le temps étant devenu beau le lendemain matin, nous fîmes sécher nos effets, et nous

1771. Mai. 26.

a toujours été en augmentant dans ces pays depuis quelque série de temps. Les plus âgés parmi les Indiens du Nord m'ont assuré avoir entendu dire à leurs pères et à leurs grands-pères, qu'ils se ressouvenaient d'avoir vu très-boisés les endroits où l'on ne trouve plus aujourd'hui que des arbres abattus et secs. Ces endroits étaient remarquables par une grande abondance de daims. Il est un fait bien connu, c'est que la plûpart de ces animaux fréquentent de préférence les plaines situées dans le voisinage des terreins stériles, où le génèvrier est très-commun, et particulièrement lorsque le temps est beau en hiver. Quand le vent est trop violent, ils se réfugient dans l'épaisseur des bois ou gagnent les plaines ouvertes. Les Indiens, qui trouvent des raisons à tout, disent que le daim n'abandonne les bois dans les grands vents que lorsqu'ils sont trop clair-semés, le balancement des arbres isolés contribuant à l'effrayer; au lieu que le bruit uniforme des branches, dans une forêt épaisse, lui inspire une douce sécurité, qui, dès-lors, le rend une proie facile pour un chasseur adroit.

marchâmes l'espace d'environ douze milles
1771. vers le Nord, presque toujours sur une petite
Mai. rivière gelée, qui aboutit au lac *Peshew*. (1) Nous découvrîmes alors vers le Sud un feu que nous jugeâmes provenir de *Keelshies*, ce qui nous engagea à passer la nuit sur les bords du lac, où j'espérais que nous l'attendrions; mais, à ma grande surprise, nous
28. repartîmes le lendemain matin, et nous continuâmes notre route au Nord, à travers le lac *Peshew*. Après avoir fait vingt-deux milles, nous établîmes, dans l'après-midi, nos tentes sur une île, où, à ma demande, les Indiens allumèrent un grand feu, et consentirent à rester un jour ou deux pour attendre le capitaine *Keelshies*.

Dans la nuit, une des femmes de *Matonabbee* le quitta, suivie d'une autre Indienne. On supposa qu'elles avaient pris à l'Est,

(1) Ce lac est probablement le même que celui marqué dans la carte sous le nom de lac *Partridge* ou *Perdrix*.

dans l'espérance d'y rencontrer leurs premiers maris, à qui elles avaient été enlevées de force quelque temps auparavant. Cette fuite occasionna plus de train que je ne l'aurais cru. *Matonabbee* paraissait absolument déconcerté et inconsolable de la perte de sa femme. C'était certainement la plus belle de toutes. A une taille moyenne, elle joignait un très-beau teint; elle annonçait un caractère doux, et possédait des manières très-engageantes. En totalité, elle semblait réunir toutes les bonnes qualités qu'on peut attendre d'une Indienne du Nord, et faites pour rendre heureux un habitant de cette partie du monde. Elle n'avait pas l'air de l'être avec *Matonabbee*, et préférait, sans doute, d'être l'unique compagne d'un jeune homme plein d'ardeur, et d'un rang suffisamment élevé pour la protéger, que de partager la septième ou la huitième partie du cœur du plus grand personnage du pays. C'est avec regret que je citerai un évènement survenu pendant la construction de nos canots à *Clowey*, évènement

1771. Mai.

qui ne fait nullement honneur à *Matonabbee*; car il ne s'agit pas moins que de trois coups de poignard portés par lui au mari de la femme dont je viens de parler. Il l'eût certainement tué, si ce malheureux Indien n'avait été secouru à temps. Le motif de *Matonabbee* était que le mari lui avait manqué de respect en se plaignant de l'enlèvement de sa femme.

1771. Mai.

Le sang-froid avec lequel *Matonabbee* commit ce crime me convainquit qu'il l'avait prémédité; car à peine fut-il instruit de l'arrivée du mari, qu'il ouvrit un des paquets de ses femmes, et après y avoir pris tranquillement un grand couteau à manche de buis, tout neuf, il se transporta dans la tente de l'Indien, qu'il saisit aussi-tôt à la gorge, en s'efforçant de mettre à exécution son horrible projet. Le pauvre mari, pour prévenir le danger qui le menaçait, se jeta la face contre terre et appela à son secours; mais avant qu'on ne fût accouru, il avait reçu trois blessures dans le dos. Heureusement pour lui,

elles n'étaient point mortelles. *Matonabbee*, de retour à sa tente après cet assassinat, s'y assit avec autant de tranquillité que s'il n'eût eu aucun crime à se reprocher, fit apporter de l'eau pour laver son couteau et ses mains teintes de sang, et me demanda, d'un air de satisfaction, *si je ne pensais pas qu'il eût bien fait.* 1771. Mai.

Les Indiens de ces contrées sont dans l'usage de lutter entr'eux pour la possession de leurs femmes, et celles-ci restent toujours au vainqueur. Il est rarement permis à un Indien peu robuste, à moins qu'il ne soit bon chasseur, de garder une femme qu'un autre plus fort désire d'avoir. Souvent même, lorsque les femmes de ces derniers se trouvent surchargées en route de fourrures ou de provisions, ceux-ci ne se font aucun scrupule de faire porter une partie de leurs bagages par les femmes de leurs camarades. L'usage de lutter pour les femmes a lieu dans toutes les tribus indiennes, et jète une grande émulation parmi

les jeunes gens, qui, dès l'enfance, essayent entr'eux leur adresse et leur force. Ils en deviènent plus propres par la suite à défendre leurs propriétés, et sur-tout leurs femmes, des entreprises de ces hommes forts et puissants, accoutumés à vivre aux dépens du plus faible, et de la part de qui on regarde comme une très-grande générosité, lorsqu'au lieu d'user de violence et d'insulte, ils veulent bien se prêter à un échange pour l'objet qui leur fait plaisir.

1771. Mai.

Cet acte par lequel les plus forts cherchent à ravir aux plus faibles leurs femmes et leurs propriétés, quoiqu'il soit accompagné de la plus grande brutalité, peut à peine, cependant, être appelé un combat; car je n'ai vu aucun Indien recevoir la moindre blessure dans ces occasions. L'affaire consiste ordinairement à se prendre aux cheveux, et rarement en vient-on aux coups de part et d'autre. Assez communément l'un des champions a l'attention de se raser la tête et de s'enduire les

oreilles de graisse, immédiatement avant que l'action ne commence; mais ces préparatifs se font secrètement. Il est quelquefois difficile de s'empêcher de rire, en voyant l'air d'importance avec lequel se présente l'une des parties, demandant à tout le monde : *Où est-il ? Pourquoi n'est-il pas encore arrivé ?* tandis que l'autre, apparaissant tout-à-coup, la tête tondue et les oreilles frottées de graisse, se précipite sur son antagoniste, le saisit par les cheveux, et quoique peut-être moins fort que lui, le renverse par terre, sans que celui-ci, avec toute sa force, trouve prise sur lui. Chaque parti, pour éviter ces surprises, et rendre les chances du combat plus égales, se sert communément d'espions. Faute de cheveux à saisir de part et d'autre, les combattants se prènent au corps, et, les jambes écartées, ils luttent dans cette position, jusqu'à ce qu'il y en ait un des deux renversé. 1771. Mai.

Jamais, dans ces sortes de combats, les spectateurs ne prènent part à la querelle. Un

1771. Mai. frère même s'interdit d'assister son frère, à moins que ce ne soit de ses conseils; et comme ceux-ci se donnent publiquement et sur le champ de bataille, l'ennemi peut en faire aussi son profit. Lorsqu'une femme est l'objet de la querelle, il arrive souvent que celui à qui elle appartient, quoique terrassé par son adversaire, refuse cependant de la lui céder; alors ses parents, ses amis ou les autres spectateurs, se réunissent pour l'engager à terminer un combat si désavantageux pour lui, et qui pourrait lui devenir funeste. J'ai remarqué qu'en général les Indiens demeuraient attachés aux femmes qui leur tombaient en partage; car il était rare qu'ils n'en vinssent aux mains pour elles lorsqu'ils se trouvaient réunis entr'eux; et je n'assistai jamais à aucun de ces combats sans être vivement ému de voir l'objet de la querelle attendant, dans un morne silence, ce que le sort déciderait d'elle, tandis que son mari la disputait à son rival. A la pitié que je sentais pour la pauvre victime, se joignait la plus vive indignation, quand

quand je la voyais passer entre les mains d'un homme qu'elle haïssait peut-être mortellement. La répugnance qu'éprouvent alors ces malheureuses à suivre leurs nouveaux maris va quelquefois si loin, que ceux-ci ont recours à la violence envers elles. J'ai vu plusieurs de ces infortunées mises absolument nues, et emmenées de force à leur nouveau logement. Autant ces scènes m'affectaient profondément, autant je riais de voir quelquefois de jeunes filles se séparer du mari qu'elles haïssaient, un œil en pleurs et l'autre couvert de leurs doigts ; car l'usage ou la décence, si l'on veut, a appris aux femmes de ces contrées qu'il fallait un peu masquer sa joie en pareilles occasions, de peur que le changement ne paraisse être trop de leur goût. Si je me sers ici du mot de filles au lieu de celui de femmes, c'est que les Indiennes, objets de ces querelles, sont presque toujours jeunes et sans enfants, la plûpart des hommes se souciant fort peu de se charger des enfants des autres, si ce n'est en de certains cas, dont il sera question ci-après.

1771. Mai.

1771. Mai. Ceux d'entre ces Indiens à qui l'âge et de prétendues connaissances dans l'avenir ont acquis de la célébrité, exercent une grande influence sur les passions du peuple; mais l'humanité de ces sages disparaît devant l'intérêt de leurs propres familles. On les voit plaider avec courage la cause des malheureuses victimes de la rivalité des hommes; mais quand leurs parents se rendent coupables de ces mauvais traitements, rarement interposent-ils leur autorité. Cette partialité leur fait des ennemis secrets et même des ennemis publics; mais, soit crainte, soit superstition, ceux-ci n'osent, en général, se venger, ni mal parler d'eux, si ce n'est en leur absence, défaut commun à presque tous les Naturels de ces contrées.

Quoique les Indiens du Nord, dans l'égarement de leurs passions, respectent assez peu la propriété individuelle, pour faire servir la force du corps à ravir à leurs voisins, non seulement leurs biens, mais encore leurs femmes, cependant, à d'autres égards, ils forment la

tribu ou la nation la plus douce qui habite les bords de la Baie de Hudson; car, quelque affront ou quelque perte qu'on leur fasse éprouver, ils ne connaissent d'autre manière d'en tirer vengeance que de lutter. Le meurtre, qui est si fréquent parmi les tribus des Indiens du Sud, est très-rarement employé par ceux du Nord. Aussi-tôt qu'un homme y est reconnu pour meurtrier, il est fui et abhorré par toute la tribu; abandonné même par sa famille et ses amis, il est obligé d'errer çà et là. Sa position devient véritablement la même que celle de Caïn après qu'il eut tué son frère Abel. La froide réception qu'il éprouve de la part de ceux qui le connaissent, lui inspire bientôt une profonde mélancolie, et il ne sort jamais d'un endroit qu'il n'entende tout le monde s'écrier: *Voilà le meurtrier qui part!* Les femmes, il est vrai, reçoivent quelquefois, pour leur inconduite, de la part de leurs maris, des coups qui leur causent la mort; mais ces exemples sont très-rares, et il serait difficile de citer plusieurs individus, soit parmi

1771. Mai.

1771. Mai. les hommes, soit parmi les femmes, maintenant existants, que la vengeance, la jalousie, ou quelque autre passion ayent portés à commettre un meurtre. Je ne connais, outre *Matonabbee*, qu'un seul Indien à qui on puisse reprocher un pareil crime; et cet homme, sous tous les autres aspects, est si recommandable par sa raison et son humanité, que je ne sais en vérité comment il a pu être capable d'un assassinat, à moins que son long séjour parmi les Indiens du Sud ne l'ait habitué à la soif de ce peuple pour le sang, et à toutes ses dispositions à la vengeance.

29. Le capitaine *Keelshies* nous joignit de bonne heure dans la matinée du 29. Il me remit un paquet de lettres et deux quartauts d'eau-de-vie de France; mais il m'apprit que la poudre, le plomb, le tabac, les couteaux, etc., qu'on lui avait donnés pour moi au Fort, avaient été employés. Il chercha à justifier cet abus de confiance, en me disant que quelques-uns de ses parents étant morts dans l'hiver, il avait

été obligé, suivant l'usage de son pays, de jeter tous ses effets, ce qui l'avait obligé d'avoir recours à mes provisions et munitions pour fournir à sa subsistance, ainsi qu'à celle de sa nombreuse famille. La douleur avec laquelle il me raconta cet évènement, pleurant et criant souvent comme un enfant, pouvait provenir du chagrin qu'il ressentait de m'avoir privé de ce qui m'appartenait, et avoir en même temps pour objet de me le faire oublier; mais je pensai que son désespoir résultait plutôt du souvenir de la perte de ses parents. Quoi qu'il en soit, pour me dédommager de ce que j'avais perdu moi-même, il m'offrit quatre peaux d'élans préparées, comme la seule chose qu'il eût en sa disposition. Ces peaux ne valaient pas la vingtième partie de ce qu'il m'avait consommé; mais je les estimai mieux, dans le fait, que les munitions et les autres articles qu'elles remplaçaient, parce que le cuir en était fort bon pour faire des souliers, dont nous manquions, tandis que nous avions abondance de poudre et de plomb.

1771. Mai.

1771. Mai. Le jour de l'arrivée de *Keelshies*, un Indien, qui était depuis quelque temps avec nous, menaça *Matonabbee* de lui reprendre une de ses femmes, s'il ne consentait à lui donner une certaine quantité de munitions, quelques outils de fer, une chaudière, et différents autres articles. Comme cet homme était beaucoup plus fort que *Matonabbee*, celui-ci se trouva dans l'alternative fâcheuse ou de lui accorder ce qu'il demandait, ou de perdre sa femme. *Matonabbee* fut d'autant plus outré de ce procédé, qu'il tenait cette femme de ce même Indien, qui la lui avait vendue le 19 Avril précédent. Celui-ci ayant dépensé tout ce qu'elle lui avait rapporté alors, chercha à en tirer parti de nouveau. Cette femme jouissait parmi les Indiens d'une grande considération; car, non seulement elle était d'une figure intéressante, mais elle s'entendait parfaitement à travailler différentes espèces de peaux et de fourrures, ainsi qu'à s'acquitter de tous les détails domestiques auxquels les femmes sont employées dans cette partie du

monde. La répugnance de *Matonabbee* à se séparer d'elle était augmentée par une perte de la même espèce qu'il avait faite récemment. 1771. Mai.

Cette querelle, qui se termina au bout de quelques heures par des promesses et des présents, pensa devenir funeste à mon expédition; car *Matonabbee*, qui se croyait le plus grand personnage de son pays, fut si humilié que l'affaire se fût passée devant moi, qu'il se décida presque à ne pas aller plus loin à la recherche de la rivière de la Mine de Cuivre, et à se porter à l'*Ouest*, dans l'intention de se réunir aux Indiens d'*Athapuscow*, et de marcher avec eux. Il était parfaitement connu de tous leurs Chefs et des principaux Naturels de ce pays pour avoir vécu plusieurs années avec eux; et il en avait reçu, disait-il, plus d'honnêtetés que de ses propres compatriotes. Comme *Matonabbee* paraissait tenir à cette résolution, je craignis que ma troisième expédition ne réussît pas mieux que les deux premières. Je n'avais rien à redouter pour ma

propre sûreté, car il m'offrait de me prendre
1771. avec lui et de me faciliter mon retour au Fort
Mai. du Prince de Galles, en m'associant à quelques Indiens d'*Athapuscow*, qui se rendaient alors tous les ans à la Factorerie pour trafiquer. Après avoir attendu que les ressentiments de *Matonabbee* se fussent un peu calmés, j'employai tous les raisonnements qui me vinrent dans l'esprit pour l'engager à continuer notre voyage, l'assurant, non seulement de l'estime du Gouverneur actuel du Fort du Prince de Galles, mais encore de celle de ses successeurs, tant que lui, *Matonabbee*, existerait. Je lui promis, en outre, récompense et protection de la part de la Compagnie de la Baie de Hudson, pour son exactitude et sa persévérance à faire réussir un voyage qui paraissait devoir être si avantageux à cette Compagnie. Après plusieurs conversations de cette espèce, accompagnées de beaucoup d'instances, *Matonabbee* se rendit enfin, et promit de faire toute la diligence possible. Quoiqu'il fût un peu tard dans l'après-dîner, il donna

des ordres pour partir, et nous fîmes environ sept milles avant que d'arriver à une autre île du lac *Peshew*, où nous passâmes le reste de la nuit. Les Indiens avaient tué en route quelques daims; mais notre nombre était si considérable, qu'à peine huit ou dix de ces animaux nous suffisaient-ils pour un léger repas. C'était les premiers que nous eussions apperçus depuis notre départ de *Thelewey-aza-yeth*; de sorte que nous n'avions vécu dans l'intervalle que des viandes que nous avions fait sécher avant de quitter cette place en Avril. 1771. Mai.

Le temps devint mauvais et pluvieux le 30; néanmoins, nous parcourûmes environ dix milles au Nord. Arrivés à l'extrémité septentrionale du lac *Peshew*, nous nous y arrêtâmes, et *Matonabbee* commença aussi-tôt à faire tous les arrangements qui pouvaient faciliter l'exécution de notre projet. Comme il m'avait promis d'apporter toute la diligence possible, il pensa qu'il convenait de laisser la 30.

plûpart de ses femmes et tous ses enfants aux
1771. soins de quelques Indiens qui étaient avec
Mai. nous, en y joignant l'ordre de marcher au Nord à petites journées, et, rendus à un endroit indiqué par lui, d'y attendre notre retour de *la rivière de la Mine de Cuivre*. Ce plan une fois arrêté, *Matonabbee* choisit pour nous accompagner deux de ses plus jeunes femmes qui n'avaient point d'enfants; et afin que rien ne pût rallentir notre marche, il fut décidé que nous ne prendrions avec nous que ce qu'il nous faudrait de provisions et de munitions, jusqu'au moment de notre réunion avec les Indiens chargés des femmes et des enfants. Les mêmes mesures furent adoptées par les autres Indiens de ma troupe, principalement par ceux qui avaient le plus de femmes et d'enfants.

Ces arrangements ayant emporté nécessairement quelque temps, il était près de neuf
31. heures, dans la soirée du 31, lorsque nous pûmes nous mettre en route; et ce ne fut,

alors, qu'avec bien de la peine que *Mato-nabbee* parvint à empêcher ses autres femmes de le suivre avec leurs enfants et leurs bagages. Elles témoignaient en effet tant de répugnance à rester de l'arrière, qu'il se vit obligé d'avoir recours à son autorité pour les y contraindre. La séparation eut donc lieu; mais à peine fûmes-nous en marche, qu'elles jetèrent des cris lamentables, qui se prolongèrent jusqu'au moment où nous les perdîmes de vue. Cette scène déchirante faisait si peu d'impression sur les Indiens qui m'accompagnaient, qu'ils continuaient de marcher en riant, et je puis même assurer que je ne les avais jamais vus aussi joyeux. Le petit nombre de ceux qui manifestèrent quelque regret en se séparant des personnes qu'ils laissaient derrière eux, ne parut faire attention absolument qu'aux enfants, sur-tout aux plus petits; mais à peine leurs mères obtinrent-elles quelques adieux. 1771. Mai.

Quoiqu'il fût très-tard quand nous quittâmes

les femmes, nous fîmes cependant dix milles
1771. avant de nous arrêter pour le reste de la nuit.
Mai. Nous rencontrâmes une assez grande quantité de daims, et les Indiens en tuèrent plusieurs. En voyant qu'il est question ici de voyage et de chasse au milieu de la nuit, on sera tenté de croire qu'on lit un roman ; mais l'étonnement cessera bientôt, quand on saura que nous nous trouvions alors par les 64 dégrés de latitude Nord, et qu'à cette élévation du pôle, quoique le soleil ne reste pas toute la nuit au-dessus de l'horizon, le temps cependant qu'il passe au-dessous est si court, et sa réfraction même à minuit si petite dans cette saison de l'année, que sa lumière, par un beau temps, suffisait pleinement pour nous permettre de voyager et de nous livrer à toute espèce de chasse.

J'observerai que pendant notre séjour à *Clowey*, beaucoup d'Indiens étrangers étaient convenus avec les miens de nous accompagner à la rivière de la Mine de Cuivre, dans l'intention

uniquement de tuer des *Esquimaux*, qui, au rapport des Indiens des Mines de Cuivre, fréquentent en grand nombre les bords de cette rivière. Cette expédition, quelque fatiguante, quelque dangereuse qu'elle pût être, répondait néanmoins si fort au goût de tous les Indiens, que, pendant quelque temps, chaque nouveau venu offrait d'être de la partie. En conséquence, chacun d'eux, ainsi que mes propres Indiens, s'étaient faits des boucliers avant de quitter les bois de *Clowey*. Ces boucliers, formés de planches, portaient environ trois quarts de pouce d'épais, deux pieds de large, et trois pieds de long. Ils étaient destinés à parer les flèches des *Esquimaux*. De toutes nos recrues, soixante seulement se décidèrent à partir avec nous, quand nous nous séparâmes des femmes et des enfants, comme je l'ai dit plus haut. Les autres, presque en nombre égal, et quoiqu'ils eussent aussi préparé des boucliers, réfléchissant qu'ils avaient une grande distance à parcourir, et qu'il ne pouvait résulter aucun bénéfice pour eux de

1771. Mai.

cette expédition, s'excusèrent très-adroitement de ne pouvoir nous accompagner, alléguant pour raison qu'il leur était impossible de priver pendant un aussi long espace de temps leurs femmes et leurs enfants de leurs secours, d'autant plus qu'ils ne connaissaient personne qui voulût les remplacer auprès de leurs familles. Tout ceci n'était qu'une défaite, car je suis convaincu que la pauvreté d'un côté et l'avarice de l'autre étaient les véritables motifs qui les empêchaient de nous suivre; et si, comme *Matonabbee* et mes Indiens, ils eussent eu en leur possession des marchandises d'Europe à répandre parmi leurs compatriotes, je ne doute pas que beaucoup d'entr'eux n'eussent été charmés de venir avec nous.

1771. Mai.

Lorsque je fus informé du dessein de mes compagnons, et que je vis leurs préparatifs hostiles, je fis tout ce qui dépendait de moi pour les détourner de mettre à exécution un projet aussi barbare. Mes instances et mes

sollicitations, loin de produire en eux l'effet que j'en désirais, ne servirent qu'à leur faire douter de mon courage, et ils me répondirent avec dérision que j'avais peur des *Esquimaux*. Comme je savais que ma sûreté personnelle demandait qu'ils eussent de moi l'opinion contraire, je fus obligé de changer de ton, et je leur dis que je n'avais aucun intérêt à ce qu'ils éteignissent le nom et la race des *Esquimaux*, ajoutant en même temps, que quoique je ne fusse point l'ennemi de ce peuple, et que je ne crusse point qu'on dût l'attaquer sans motif, cependant, s'il était nécessaire d'en venir à cette extrémité pour défendre quelqu'un de ma troupe, loin de redouter les pauvres *Esquimaux*, que je méprisais plus que je ne les craignais, on me verrait sacrifier ma vie pour celle de toutes les personnes qui m'accompagnaient. Cette déclaration fut accueillie avec une grande satisfaction, et depuis ce moment je m'abstins de me mêler d'aucun de leurs projets de guerre. En effet, la réflexion me prouva que c'était une insigne folie à un

1771. Mai.

individu comme moi, et dans ma situation,
1771. de vouloir m'opposer aux effets de cette haine
Juin. nationale qui subsistait entre ces deux peuples depuis des siècles, ou plutôt du moment qu'ils avaient eu connaissance de leur existence réciproque.

Après nous être débarrassés des femmes, des enfants, des chiens, de nos effets les plus pesants, en un mot, de tout ce qui pouvait rallentir notre marche, nous poursuivîmes le
1. premier Juin notre route au Nord; mais le temps fut en général si variable, et la neige et la pluie si fréquentes, que, malgré toute la diligence que nous pûmes faire, nous n'atteignîmes que le 16 Juin la latitude de 67 d, 30 l, fixée par *Matonabbee* pour le lieu où les femmes et les enfants devaient attendre notre retour de la *rivière de la Mine de Cuivre.*

Nous traversâmes ensuite plusieurs lacs sur la glace; les principaux étaient le lac *Thoy-noy-kyed*, et le lac *Thoy-coy-lyned.* Nous traversâmes

traversâmes aussi plusieurs anses et rivières peu considérables, mais d'une grande utilité aux Naturels par le poisson qu'elles leur fournissent. Le temps, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, était en général désagréable, et accompagné de beaucoup de pluie et de neige. Nous trouvions heureusement une compensation dans la grande quantité de daims qui s'offraient à nous. Les Indiens en tuaient non seulement pour notre consommation journalière, mais aussi pour en extraire uniquement la graisse, la moëlle et la langue. Dans le dessein de les détourner de cet usage, je cherchai plusieurs fois à leur en démontrer les inconvénients et l'inutilité, sur-tout dans une saison de l'année où leurs peaux ne pouvaient point servir à faire des habits, et lorsque la nécessité d'arriver promptement au terme de notre voyage ne nous permettait pas de nous arrêter long-temps en route pour consommer la chair de tous ces animaux. Mais comme les habitudes d'un peuple sont difficiles à vaincre, mes remontrances demeuraient

1771. Juin.

sans effet, et on me répondait chaque fois
1771. que c'était toujours très-bien fait de tuer du
Juin. gibier tant qu'on en trouvait, car l'on n'en rencontrait pas toujours, et que tuer des daims ou autre espèce de bêtes dans un canton, ne faisait pas qu'ils fussent rares dans un autre. Les Indiens, en effet, sont si accoutumés à la destruction, qu'ils ne passent pas même devant le plus petit nid d'oiseau sans détruire les petits ou briser les œufs.

20. Depuis le 17 jusqu'au 20, nous marchâmes soixante-dix à quatre-vingt milles au *Nord-Ouest* et au *Nord Nord-Ouest*, la plûpart du temps à travers le lac *Cogead*. Ce lac se trouvant encore gelé, nous traversâmes toutes ses anses et ses baies sur la glace.

21. Le temps, devenu très-pluvieux le 21, fut accompagné d'un brouillard si épais, que nous ne pouvions pas distinguer notre chemin. Sur les dix heures du soir, le ciel s'éclaircit, et le soleil se montra très-brillant. Cet astre ne

se coucha pas de toute la nuit, ce qui était une preuve convainquante, au défaut d'observation, que nous nous trouvions très-avancés dans le cercle polaire arctique. 1771. Juin.

Aussi-tôt que le temps se fut mis au beau, nous repartîmes, et après avoir fait environ sept à huit milles vers le Nord, nous arrivâmes à une branche de la rivière *Conge-Cathawhachaga*, sur le côté Nord de laquelle nous trouvâmes plusieurs Indiens des Mines de Cuivre réunis, suivant leur coutume annuelle, pour tuer, à l'aide de leurs petits canots, les daims à mesure qu'ils traversaient la rivière. 22.

La glace se trouvant alors rompue, nous fûmes obligés, pour la première fois de l'été, de faire usage de nos canots pour passer la rivière, opération qui eût été très-longue et très-fastidieuse sans l'honnêteté des Indiens cuivrés, qui envoyèrent les leurs à notre secours. Quoique nous ne fussions pas moins de cent cinquante personnes, nous n'avions

que trois canots, et comme ils étaient d'une
1771. Juin. moyenne grandeur, ils ne pouvaient porter chaque que deux personnes, sans bagage. Il est vrai que lorsque l'eau est tranquille, on joint, par le moyen de quelques perches, trois ou quatre canots ensemble. On leur fait transporter alors un plus grand poids, et beaucoup plus sûrement, par la difficulté qu'ils ont de chavirer. Cette méthode est généralement en usage parmi les peuples de ce pays, lorsqu'ils ont plusieurs canots avec eux.

Parvenus au bord septentrional de cette rivière, nous nous apperçûmes que *Matonabbee* et plusieurs autres de nos Indiens étaient personnellement connus de ceux que nous y rencontrâmes. Ces étrangers paraissaient très-charmés de nous voir, et s'efforçaient, par tous les moyens en leur pouvoir, de nous convaincre de leur grand désir de nous être utiles; et pendant le temps que nous mîmes à dresser nos tentes, ils rassemblèrent une grande quantité de viandes et de graisse, et

préparèrent une fête à laquelle ils invitèrent les principaux de mes Indiens, ainsi que *Matonabbee*, et moi-même, qui leur avais été présenté au nombre des Chefs. 1771. Juin.

Il est naturel de supposer que nous ne tardâmes pas à informer les Indiens du but et du motif de notre expédition. Ils n'en furent pas plutôt instruits, qu'ils y applaudirent unanimement, et beaucoup d'entr'eux nous offrirent tous les secours qui dépendaient d'eux, entre autres, de nous prêter plusieurs de leurs canots, qu'ils nous assurèrent devoir nous être très-utiles le reste de notre voyage, en nous procurant à-la-fois commodité et célérité. Je ferai remarquer que ces canots ne devaient pas être entièrement confiés à mes Indiens; l'incertitude de se retrouver à la même place, à notre retour de la rivière de Cuivre, détermina leurs propriétaires à les accompagner.

Conformément à mes instructions, je fumai mon calumet de paix avec les Chefs de ces

1771. Juin. Indiens, qui parurent très-sensibles à cette politesse; et d'après une conversation que j'eus avec eux au sujet de mon voyage, j'observai qu'ils désiraient extrêmement d'avoir un établissement européen dans leur voisinage, sans prévoir les obstacles qui pouvaient s'y opposer. Le climat, les saisons et la distance n'en présentaient aucun à leur esprit, et quoiqu'ils convinssent qu'ils n'avaient jamais vu la mer libre de glace à l'embouchure de la *rivière de Cuivre*, ils ne comprenaient pas cependant ce qui pouvait empêcher un vaisseau d'en approcher, et ils ajoutaient, avec une grande simplicité, que la surface de l'eau était si unie entre la glace et le rivage, que le plus petit bateau pouvait y naviguer avec aisance et sûreté. Ils en concluaient naturellement la même facilité pour un vaisseau.

L'accueil que nous firent ces Indiens provenait-il d'un sentiment de bienveillance ou des grands avantages qu'ils espéraient retirer de mes découvertes ? je l'ignore : mais tout ce

que je puis dire, c'est que leur politesse surpassait tout ce que je devais attendre d'un peuple non civilisé, et je regrettai excessivement de n'avoir rien de quelque valeur à leur offrir. Je leur distribuai néanmoins ce que j'avais, et ils le reçurent avec une vive reconnaissance. — Quoiqu'ils possèdent quelques objets d'Europe, qu'ils achètent des Indiens du Nord, ils semblaient attacher plus de prix à ces mêmes articles offerts par un Anglais. Comme j'étais le premier qu'ils eussent encore vu, et probablement le dernier qu'ils verront, rien ne peut être comparé à leur empressement à me considérer. Ils faisaient foule autour de moi, et m'examinaient de la tête aux pieds avec la même ardeur et la même attention qu'un naturaliste européen mettrait à décrire un animal inconnu. Ils finirent par trouver et déclarer que j'étais un être parfait, excepté cependant dans la couleur de mes cheveux et de mes yeux. Ils dirent que les premiers ressemblaient au poil de la queue d'un buffle, et les derniers, par leur petitesse, 1771. Juin.

à ceux d'une mouëtte. La blancheur de ma
1771. peau ne parut point non plus leur plaire ; ils
Juin. la comparaient à celle contractée par la viande, après qu'on l'a lavée pour en extraire tout le sang. En général, j'étais un objet si intéressant pour les peuples de cette partie du globe, que pendant tout le temps que j'y séjournai, c'était à qui aurait de mes cheveux lorsque je me peignais. Chacun les ramassait et les serrait avec soin, en me disant : » *Je vous les montrerai quand vous reviendrez.* »

Le lendemain de notre arrivée à *Conge-Cathawhachaga*, *Matonabbee* dépêcha son frère et plusieurs autres Indiens étrangers à la *rivière de la Mine de Cuivre*, avec ordre d'informer les Indiens qu'ils rencontreraient du motif de ma visite et du temps de mon arrivée sur les bords de cette rivière. Je chargeai les porteurs de ce message d'un présent de tabac et de quelques autres articles, pour encourager les Naturels à nous servir, soit par des renseignements, soit de toute autre manière.

Matonabbee et mes autres compagnons ayant pensé qu'il convenait de laisser toutes les femmes dans cet endroit, et de nous rendre seuls à *la rivière de la Mine de Cuivre*, nous jugeâmes nécessaire de retarder de quelques jours notre départ, afin de tuer des daims pour la subsistance de ces femmes pendant le temps de notre absence. Quoique les daims fussent très-abondants, notre nombre était si considérable et notre consommation journalière si grande, que nous employâmes plusieurs jours à faire la part aux femmes. Pour empêcher les viandes de se corrompre, nous prîmes la précaution de les couper en petits morceaux, et de les faire sécher au soleil. La viande ainsi préparée est non seulement d'un transport plus facile, mais encore agréable et fort nourrissante, par l'avantage qu'elle a de conserver tout son suc. Avec un peu de soin, on peut la garder une année entière sans craindre qu'elle ne se gâte. Il est nécessaire néanmoins de l'exposer fréquemment à l'air dans les temps chauds, pour éviter qu'elle ne

1771. Juin.

moisisse. Lorsque les premiers froids se font
1771. sentir, il n'y a plus rien à craindre pour elle
Juin. jusqu'à l'été prochain.

Peu de temps après notre arrivée à *Conge-Cathawhachaga*, j'eus sujet d'être affecté vivement de la conduite de mes Indiens envers les étrangers qui venaient de nous accueillir. Ils s'emparaient non seulement de leurs femmes, de leurs filles, de leurs fourrures et de leurs peaux, mais encore de leurs arcs et de leurs flèches, les seules armes que ces peuples ayent pour nourrir et vêtir, eux, leurs femmes et leurs enfants. On sera porté à croire, d'après la forme simple de ces armes et le peu de travail qu'elles exigent, qu'il leur était facile de les remplacer; mais cette supposition, admissible pour les contrées où les matériaux nécessaires sont communs, n'est pas applicable à celle occupée par ces Indiens, car si elle eût été boisée, les miens n'auraient pas été tentés de leur voler leurs armes. Quand le propriétaire d'un arc et de ses flèches vit au

milieu d'une forêt, où ces armes se trouvent pour ainsi dire toutes faites, il perd peu sans doute par leur enlèvement; mais lorsqu'il faut les transporter de plusieurs centaines de milles, leur perte s'évalue d'après la rareté et l'éloignement de la matière première. (1) 1771. Juin.

Je dois dire que *Matonabbee* fit dans cette occasion tout ce qui dépendait de lui pour exciter ses compatriotes à s'approprier les fourrures, les habits, ou les arcs de ces Indiens; s'il ne les encouragea pas à leur enlever autant de femmes que bon leur semblait, du moins ne chercha-t-il pas à les en détourner. Les Indiens du Nord paraissent faire beaucoup de cas de ces femmes, et je ne sais pourquoi; car, à tous égards, les Indiens de Cuivre et eux forment le même peuple. Ils diffèrent moins de langage que ne font en Angleterre les provinces les plus voisines les unes des autres.

(1) Voyez *Postlethwayt*, relativement au travail de ces armes.

1771. Juin. Il n'est pas surprenant, d'après la situation et la manière de vivre de ces Indiens, que la pluralité des femmes soit en usage parmi eux. Je crois qu'il n'est aucun peuple sur la terre mieux autorisé par les circonstances. Celui-ci, par son éloignement des établissements européens, et conséquemment par les distances qu'il a à franchir pour leur porter des fourrures, est, sans contredit, le plus grand voyageur des peuples connus; et comme il n'a ni chevaux, ni bateaux de transport, chaque riche chasseur est obligé d'employer plusieurs personnes pour l'aider à porter ses fourrures au Fort de la Compagnie, et à remporter les marchandises reçues en échange. Or, personne dans le pays n'est plus propre à ce service que les femmes, qui sont habituées dès leur enfance à porter et à traîner de très-gros poids, ainsi qu'à remplir toutes les petites fonctions domestiques. En général, les hommes à qui leur fortune permet de s'attacher trois, quatre, cinq, six, ou un plus grand nombre de ces Indiennes, sont sûrs de

trouver en elles des servantes soumises et fidèles, des épouses affectionnées et d'excellentes mères de famille. Quoique ces femmes paraissent se renfermer uniquement dans l'accomplissement de leurs devoirs, et que toute leur ambition se borne à être nourries et vêtues, la nature reprend quelquefois ses droits sur elles, et on les voit se livrer à l'esprit de jalousie; mais comme le mari est l'arbitre de leurs différents, il les a bientôt terminés, quoique peut-être pas toujours à l'entière satisfaction des parties. 1771. Juin.

D'après ce que je viens de dire de ces Indiennes, je n'ai pas besoin d'assurer que de toutes les femmes qui habitent l'Amérique septentrionale, ce sont les plus douces et les plus vertueuses, malgré l'opinion de quelques personnes, qui pensent qu'elles doivent ces bonnes qualités moins à leurs dispositions naturelles qu'à l'habitude et à la crainte qu'elles ont de leurs maris. Il est certain que l'empire de ces derniers a une grande influence sur leur

conduite; car il est arrivé, lorsque quelques-
1771. unes de ces femmes ont eu la permission de
Juin. rester au Fort, qu'elles y ont manifesté, dans l'absence de leurs maris, des sentiments bien opposés; et on les a vues s'abandonner insensiblement à tous les vices des Indiennes du Sud, qui sont bien certainement les femmes de la création les plus dépravées. En effet, tant que dure la jeunesse de celles-ci, entraînées par leur appétit sensuel, elles poussent la débauche jusqu'à l'inceste, et, dans l'accès de la passion, accès d'un effet particulier chez ces femmes, elles ont toute la licence de la brute. Je sais que quelques Européens qui ont eu occasion de les voir, leur ont prodigué des éloges; mais quiconque a vécu long-temps parmi elles et les a bien observées, conviendra qu'il n'est aucun homme, de quelques perfections qu'il soit doué, qui puisse fixer le cœur et préserver la chasteté d'une Indienne du Sud. (1)

(1) Quoique ce portrait soit en général celui des Indiennes du Sud, ainsi dénommées sur les côtes de la

Les femmes du Nord ressemblent si peu à celles-ci, qu'il est très-rare d'entendre dire que 1771. Juin.

Baie de Hudson, mais de la même tribu que les *Canadiennes*, je m'estime heureux de pouvoir consacrer ici quelques lignes à la mémoire d'une de ces Indiennes que j'ai connue dès son enfance, et qui, je puis l'attester avec vérité, présentait des mœurs bien différentes de celles que je viens de décrire.

Marie, fille de *Moyse Northon*, qui fut Gouverneur pendant plusieurs années au Fort du Prince de Galles dans la *Baie de Hudson*, quoique née et élevée sur le sol le moins fécond de tous en vertus, les possédait cependant toutes dans un dégré éminent, et y joignait mille qualités aimables.

Privée de tout principe religieux, et n'ayant eu pour leçons que les mauvais exemples de ses compatriotes, elle eût brillé avec éclat dans toute autre contrée. Si une figure intéressante, de la douceur, des manières naturelles et franches, des mœurs pures, une modestie aimable, et une délicatesse unique de sentiments, sont des titres recommandables pour une femme, personne n'avait des prétentions mieux fondées que *Marie* à l'estime et à la considération générales; tandis que sa bienfaisance,

1771. Juin. quelqu'une se soit rendue coupable d'incontinence, même parmi celles occupant les derniers rangs au service d'un homme.

son humanité et son amour scrupuleux pour la vérité et l'honnêteté, eussent fait honneur aux chrétiens les plus fervents.

Soumise et affectionnée à ses parents, fidèle et dévouée à ses amis, reconnaissante envers ses bienfaiteurs, pardonnant et oubliant facilement les injures, attentive à n'offenser personne, et cherchant à obliger tout le monde, la malheureuse périt cependant de froid et de faim au milieu des siens, que la famine respecta davantage; et on peut bien dire de l'infortunée *Marie* qu'elle mourut martyre de ses principes de vertu. Sa mort arriva dans l'hiver de 1782, après que les Français eurent détruit le Fort du Prince de Galles, et lorsqu'elle était dans sa vingt-deuxième année.

La nature humaine frémit au récit de cet affreux événement, et la raison même se révolterait contre un pareil décret de la providence, s'il n'était pour elle le plus sûr garant d'un état futur, si supérieur au présent, que le sort d'une femme vertueuse, expirant de la mort la plus cruelle, devient préférable à celui d'une courtisane

Il

Il est vrai que si je n'avais eu à former mon opinion que d'après la conduite des femmes 1771. Juin.

qui passe sa vie dans les plaisirs. Mais disons comme *Waller :*

» Paix aux cendres de celle qui ne troubla jamais le » repos d'autrui ! Instruite par son cœur seul, ignorant » l'artifice et la feinte, la vérité s'exprimait par sa bouche, » et la candeur siégeait sur son front. Etrangère à l'or- » gueil, ainsi qu'à l'envie, elle n'eut pour guides que la » nature et le simple bon sens Exempte pour jamais des » peines de la vie, ici repose la femme aimable et l'amie » fidèle. »

M. *Northon* dut se reprocher d'avoir élevé sa fille d'une manière à ne pouvoir non seulement supporter les fatigues du corps, que les autres Indiennes comptent pour si peu de chose, mais même à se procurer par son industrie les objets nécessaires à l'existence. Cet exemple n'est malheureusement que trop suivi par les Européens qui gardent leurs enfants dans le pays. Ils en font des êtres si délicats, qu'au sortir de la jeunesse ils se trouvent absolument incapables de pourvoir eux-mêmes à leurs moindres besoins. Je n'ai connu que M. *Ferdinand Jacobs*, anciennement Gouverneur au Fort d'York, qui se soit

1771. Juin. que j'ai été plus à portée de connaître, j'aurais eu moins de bien à en dire; mais l'impartialité, dont je fais profession, ne me permet pas de donner pour règle générale ce qui ne forme qu'une très-petite exception. Certes, il n'est que trop raisonnable de penser que les voyageurs ne sont jamais les mieux servis, quoiqu'ils payent toujours plus cher.

Il paraîtra sans doute étrange, qu'après cet éloge de la chasteté des Indiennes du Nord, j'aye à apprendre à mes lecteurs que les hommes de ce pays sont généralement dans l'usage d'échanger leurs femmes entre eux toutes les nuits. Mais cet usage, loin d'avoir quelque chose de criminel à leurs yeux, leur semble au contraire un des plus forts liens

conduit différemment. Quoiqu'il aimât tendrement ses enfants, il préféra de les faire élever parmi les Naturels du pays à les envoyer en Angleterre; aussi quand il quitta l'Amérique, ils ne s'apperçurent de son absence que parce qu'elle les privait d'un excellent père.

d'amitié entre deux familles; car, dans le cas où l'un des maris vient à mourir, l'autre se croit obligé de le remplacer auprès de ses enfants. Ces Indiens sont bien éloignés d'envisager leurs unions comme de simples rapprochements, ainsi que le font nos maris et nos femmes d'Europe, qui, malgré que leurs serments ayent été prononcés d'une manière solemnelle, et en présence de dieu et des hommes, les oublient l'instant d'après. En effet, il n'y a pas d'exemple qu'un Indien du Nord ait négligé de remplir la tâche qu'il est censé s'être imposée en prenant une femme. Ceux du Sud, avec toutes leurs mauvaises qualités, peuvent être cités comme des modèles d'humanité et de charité, pour leur conduite envers les veuves et les enfants de leurs amis décédés; et comme leur position et leur manière de vivre les met dans le cas d'être plus secourables, on voit aussi parmi eux peu de veuves et d'orphelins à l'abandon.

1771. Juin.

Quoique les Indiens du Nord ne se fassent

1771. Juin. point scrupule de prendre deux à trois sœurs en même temps pour femmes, cependant ils ont une attention particulière au dégré de parenté dans les échanges dont j'ai parlé plus haut. Il n'en est pas ainsi parmi les Indiens du Sud, chez qui on voit assez communément le frère cohabiter avec la femme ou la fille de son frère, (1) pratique que les Indiens du Nord ont en horreur.

(1) La plûpart des Indiens du Sud, ainsi que les tribus de ceux d'*Athapuscow* et de *Neheaway*, sont absolument sans scrupule à cet égard. Bien plus, il est notoire que beaucoup de ces Indiens couchent avec leurs mères, et épousent communément leurs sœurs et leurs propres filles. J'en ai connu plusieurs, qui, après avoir cohabité ainsi avec leurs filles, les ont cédées de leur consentement à leurs fils.

Malgré la rigueur de leur climat, ces Indiens surpassent de beaucoup en licence ceux de l'Est, dont l'aisance, les usages et la température, semblent plus propres à irriter les passions que le froid rigoureux de la zône glaciale.

Les Indiens avaient tué à l'époque du premier Juillet autant de daims qu'il en fallait pour la subsistance des femmes pendant notre absence, et j'avais pris, de mon côté, deux bonnes hauteurs méridiennes du soleil, dont le terme moyen fixa la latitude de *Conge-Cathawhachaga* à 68d, 46l Nord, tandis que mon estime me donna 24d, 2l à l'Ouest du *Fort du Prince de Galles* pour sa longitude, ou 118d, 15l à l'occident du méridien de Londres. 1771. Juillet. 1.

Il tomba beaucoup de neige et de pluie le 2. Le temps nous ayant permis, sur les neuf heures du soir, de nous mettre en route, nous parcourûmes environ dix milles au *Nord* 2.

Il est vrai que ceux de ces Indiens qui vivent sous la protection immédiate des Anglais ne prènent jamais pour femmes leurs sœurs ou leurs filles, ce qui est dû probablement à la crainte qu'ils ont de déplaire aux Anglais ; mais il est reconnu que l'*inceste* a souvent lieu parmi eux, quoique peut-être pas aussi fréquemment que parmi les Indiens de l'extérieur.

quart Nord-Ouest avant de nous arrêter pour
1771. prendre un peu de repos. A notre départ de
Juillet. *Conge-Cathawhachaga*, plusieurs Indiens qui s'étaient enrôlés parmi nous avaient préféré de rester de l'arrière avec les femmes. Nous fûmes amplement dédommagés de leur perte par le grand nombre d'Indiens des Mines de Cuivre qui nous accompagnèrent en qualité de guides et de guerriers.

3. Le temps fut aussi mauvais le 3 qu'il l'avait été le 2. Nous parvînmes cependant à faire dix à onze milles dans la même direction que la veille, avant que la neige, en nous empêchant de distinguer notre chemin, ne nous forçât de chercher une retraite dans les fentes des rochers, où nous tâchâmes de nous restaurer avec les provisions que nous avions apportées. Chacun fuma sa pipe et se livra ensuite au sommeil, en attendant que nous pussions continuer notre voyage.

4. Il y eut un changement dans le temps le 4;

mais la neige qui continuait de tomber, quoique moins épaisse, rendait le chemin très-glissant. Nous fîmes cependant vingt-sept milles au *Nord-Ouest*, dont quatorze à travers ce que les Indiens appèlent *les Montagnes pierreuses*, nom qu'elles méritent assurément bien. Au premier coup-d'œil, elles me parurent n'être qu'un amas confus de rochers inaccessibles à l'homme ; mais au moyen des Indiens des Mines de Cuivre, qui connaissaient un chemin, nous ne laissâmes pas que d'avancer, la plûpart du temps, il est vrai, sur nos mains et nos genoux. Ces montagnes néanmoins sont traversées, même dans les endroits les plus difficiles, par un sentier très-visible, et aussi uni que ceux de nos campagnes en Angleterre, lorsque la pierre s'est trouvée assez tendre pour être écrasée sous le pied du voyageur. On rencontre par intervalles le long de ce sentier de larges pierres plates, qui sont couvertes d'une infinité de petits cailloux. Nos Indiens des Mines de Cuivre me dirent qu'ils provenaient

1771. Juillet.

1771. Juillet. du passage de ceux qui allaient à ces Mines ou qui en revenaient; et sur ce qu'ils m'observèrent qu'il était d'usage que chaque voyageur ajoutât une pierre au tas, et que cela portait bonheur, nous y déposâmes chacun la nôtre.

A notre arrivée au pied des *Montagnes pierreuses*, trois de nos Indiens étaient retournés sur leurs pas, en disant que, selon toutes les apparences, le plaisir qu'ils s'étaient promis en allant faire la guerre aux *Esquimaux* n'égalerait pas les fatigues du reste du voyage.

5. Il tomba une si grande quantité de neige et de pluie le 5, que, ne pouvant distinguer notre sentier, nous fûmes contraints de pro-
6. longer notre halte jusqu'au lendemain matin, où nous nous remîmes en route par un temps qui se soutint assez beau jusque vers midi. Nous avions déjà fait environ onze milles au *Nord-Ouest*, lorsque l'annonce d'une tempête nous obligea de nous retirer parmi les rochers,

comme nous avions fait les quatre nuits précédentes, car nous marchions sans tentes. Il nous déserta le lendemain matin plus de quinze Indiens, malades de la route et du mauvais temps. Ces hommes, quoique faits à la fatigue, étaient en quelque sorte excusables, car depuis notre départ de *Conge-Cathawhachaga*, à peine avions-nous conservé sur nous quelques hardes sèches, et nous n'avions eu pour abris contre l'inclémence du temps, que des rochers et des cavernes humides. Dans quelques-uns, l'eau découlait constamment de la pierre qui leur servait de toît, et, à quelque chose près, nous nous trouvions comme en plein air. Il faut ajouter à cela l'impossibilité où nous étions, depuis notre séparation d'avec les femmes, de faire du feu, autrement que pour allumer nos pipes. Il est vrai que nous rencontrions quelquefois un peu de mousse, mais les pluies continuelles l'avaient tellement imbibée, qu'il devenait aussi impossible de lui faire prendre feu, qu'à une éponge pleine d'eau.

1771. Juillet.

1771. Juillet. Aussi-tôt que nous eûmes gagné nos retraites, nous nous régalâmes de viandes crues, provenant du gibier que les Indiens avaient tué le matin, notre provision de viandes sèches se trouvant entièrement épuisée.

Conformément à ce que nous avions prévu, il se déclara un si violent coup de vent, accompagné d'une neige si abondante, que les plus vieux des Indiens qui m'accompagnaient prétendirent n'avoir jamais vu un temps pareil dans aucune saison de l'année, et encore moins au milieu de l'été. A cette tempête, succéda par dégrés un calme profond; mais la neige était tombée à flocons si épais pendant l'espace de neuf heures, que nous courûmes le risque d'en être étouffés dans nos cavernes.

7. Nous eûmes le 7 une brise fraîche du Nord-Ouest, et quelques petites ondées de pluie; heureusement la présence et la chaleur du soleil firent bientôt fondre la plus grande partie

de la neige nouvellement tombée. Nous parvînmes dans la matinée à sortir de nos souterreins, qui étaient situés dans la partie Nord des Montagnes pierreuses, et nous marchâmes environ dix-huit à vingt milles au *Nord-Ouest quart Ouest*. Nous traversâmes, chemin faisant, un grand lac dont la glace était encore très-solide. Je donnai à ce lac le nom de *Buffalo*, ou de Bœuf musqué, à cause du nombre de ces animaux qui paissaient alors sur ses bords. Les Indiens en tuèrent plusieurs; mais les trouvant trop maigres, ils se contentèrent de prendre leurs peaux pour se faire des souliers. Aux approches de la nuit, le mauvais temps recommença, accompagné d'un vent violent de Nord-Est et d'une pluie très-froide, mêlée de neige. 1771. Juillet.

C'était la première fois, depuis notre départ de la Factorerie, que nous eussions rencontré des bœufs musqués. J'ai rapporté que j'en avais apperçu un grand nombre dans mon premier voyage, à environ cent milles de la

Factorerie ; et il m'était même arrivé de dé-
1771. couvrir des traces de deux de ces animaux à
Juillet. neuf milles du *Fort du Prince de Galles*. J'en vis aussi une quantité assez considérable dans mon second voyage au Nord, et mes compagnons en tuèrent plusieurs, particulièrement le 7 Juillet 1770. On en rencontre quelquefois en troupeaux nombreux sur les côtes de la Baie de Hudson, et dans l'intervalle qui sépare la Baie de *Knapp* du détroit de *Wager*; mais ils sont plus communs en dedans du cercle arctique. J'y ai compté souvent dans un seul jour des bandes de quatre-vingt à cent de ces animaux. Le nombre des mâles était très-petit en comparaison de celui des femelles, car il est rare qu'il se trouve au-delà de deux à trois taureaux, même dans le plus grand troupeau ; et d'après la quantité de mâles qu'on rencontre morts, les Indiens sont persuadés qu'ils se tuent en combattant entr'eux pour les femelles. Ils poussent la jalousie, dans la saison du rut, jusqu'à se jeter sur l homme ou la bête qui approche des

génisses; on les voit même poursuivre en mugissant les corbeaux et autres gros oiseaux, à qui il arrive de voler près d'elles. Ils errent de préférence dans les parties élevées et rocailleuses des terres stériles, et rarement on en rencontre à une grande distance des bois. Quoique ces animaux soient très-pesants, ils gravissent les rochers avec beaucoup d'agilité, et ont le pied aussi sûr qu'une chèvre; comme elle aussi, ils mangent tout ce qu'ils trouvent. Ils sont très-friands d'herbe; mais dans l'hiver, lorsqu'elle est rare, ils se nourrissent de mousse, ainsi que des sommités des saules, et des branches les plus tendres du pin. Les femelles prènent le taureau en Août, et mettent bas à la fin de Mai ou au commencement de Juin. Elles ne portent pas plus d'un petit à-la-fois. 1771. Juillet.

Le bœuf musqué, parvenu à toute sa grandeur, est de la taille, en général, de nos bœufs d'Angleterre; (1) mais ses jambes,

(1) M. *Dragge* dit, dans son Voyage, tome II,

quoique grosses, ne sont pas aussi longues,
1771. et sa queue comporte à-peu-près la même di-
Juillet. mension que celle d'un ours. Comme cette

page 260, que le bœuf musqué est plus petit qu'un daim, mais plus fort vers ses extrémités inférieures, ce qui est loin d'être exact. La grandeur de ces animaux est telle que je l'ai décrite ; et les Indiens estiment que le poids d'une femelle dans toute sa force est supérieur à celui de trois daims. Je regrète aussi d'être obligé de contrarier mon ami M. *Graham*, qui avance qu'on transporte annuellement sur des traîneaux, au *Fort du Prince de Galles*, trois à quatre milliers de la chair de ces animaux. Il est possible que dans des années particulières on en ait acheté environ un millier des Naturels du pays ; mais il leur arrive plus généralement de ne pas en apporter une once en cinq ans. Le fait est, que cette viande est peu estimée des Employés de la Compagnie, et que, conséquemment, l'importation n'en est point encouragée. Au surplus, ces animaux se tiènent, en général, à de si grandes distances du Fort, que les Indiens trouveraient peu de profit à en approvisionner nos comptoirs. Ainsi, on peut assurer avec plus de vérité, que les bœufs dont la chair a été apportée au *Fort du Prince de Galles*, appartenaient à quelques troupeaux

queue est toujours repliée, à peine la distin-
gue-t-on, à cause de la longueur des poils des 1771.
parties inférieures qui la recouvrent. La bosse Juillet.
que ces animaux ont sur le dos est plus petite, à proportion, que celle du daim. Leur poil est très-long dans quelques endroits, principalement sous le ventre, sur les flancs, et vers la queue; mais sa plus grande longueur, sur-tout chez les mâles, se trouve sous le cou, à partir du menton jusqu'à l'extrémité de la poitrine, entre les jambes de devant de l'animal. Ces poils lui pendent comme les crins renversés d'un cheval, et ont la même longueur et la même épaisseur, ce qui donne à ces bœufs un air véritablement effrayant. C'est avec ces derniers poils que les *Esquimaux* font leurs *moustiquaires*, et non, comme l'assure M. *Ellis*, (1) avec ceux de la queue et des

trouvés par hazard à peu de distance de cet établissement; à cent milles, par exemple, qui ne sont qu'un pas pour un Indien.

(1) Voyage à la Baie de Hudson, page 232.

autres parties, qui sont trop courts pour cet
1771. objet. En hiver, l'animal est pourvu d'une
Juillet. belle laine épaisse, ou fourrure, qui croît à la racine de ses poils, et le préserve des grands froids auxquels il est exposé dans cette saison. A mesure que l'été approche, cette laine tombe, et l'animal, en se roulant fréquemment par terre, achève de la détacher entièrement de sa peau, de sorte qu'il ne reste plus couvert que de ses longs poils. L'été est si court dans ces hautes latitudes, qu'une nouvelle toison succède presque aussi-tôt à l'ancienne, et que l'animal se retrouve pourvu d'un habit d'hiver lorsque le froid recommence.

La chair des bœufs musqués ne ressemble nullement pour le goût à celle de nos bœufs d'Europe; elle a plus d'analogie avec celle de l'élan. Sa graisse est d'un blanc clair, légèrement colorée de bleu. Les veaux et les génisses sont bons à manger; mais la chair des taureaux sent tellement le musc, qu'elle en est

est très-désagréable ; le couteau même qui a servi à couper celle d'un vieux taureau, en contracte une odeur si forte, qu'on ne peut la lui faire perdre qu'en le repassant, tandis que le manche la conserve encore long-temps. Quoique toutes les parties de l'animal soient imprégnées de cette odeur, cependant celles de la génération, et particulièrement l'*urètre*, le sont encore plus. L'urine elle-même doit l'être considérablement, car la membrane qui recouvre la verge de l'animal est rongée par une substance glutineuse, de couleur brune, qui donne une odeur de musc presque aussi forte que celle qu'on dit provenir de la *civette*. Conservée plusieurs années, elle semble n'avoir rien perdu de sa force. 1771. Juillet.

Le 8, le temps fut beau et modéré, quoique accompagné cependant de quelques ondées de pluie. Nous nous mîmes en route de bon matin, et nous fîmes dix-huit milles au *Nord*. Les Indiens avaient tué quelques daims ; nous nous arrêtâmes sur le bord d'une petite anse 8.

qui nous fournit quelques saules, avec les-
1771. quels nous allumâmes du feu pour la première
Juillet. fois depuis notre départ de *Conge-Cathawha-chaga*; et ce fut conséquemment pour la première fois aussi, depuis cette époque, que nous fîmes cuire de la viande. On devine aisément quelle fut notre satisfaction; et comme le soleil avait séché dans le cours de la journée nos hardes, malgré les petites ondées de pluie, nous nous sentions beaucoup plus dispos que nous ne l'avions encore été depuis notre séparation d'avec les femmes. L'endroit où nous passâmes la nuit n'est pas éloigné de l'éminence de l'*Ours gris*, que l'on appèle ainsi à cause du grand nombre de ces animaux qui viènent y mettre bas leurs petits. La description singulière que les Indiens de Cuivre nous firent de cette éminence, nous inspira, à plusieurs de mes compagnons et à moi, la curiosité de la visiter; mais après nous y être transportés, nous trouvâmes qu'elle méritait peu d'attention. Elle consistait simplement en une haute butte de terre grasse, dont il s'en

trouve plusieurs semblables dans le voisinage, situées toutes au milieu d'un large marais, ce qui leur donne l'apparence d'autant d'îles dans un lac. Les côtés de ces éminences sont absolument perpendiculaires ; et celle de l'Ours gris, qui est la plus haute, est élevée d'environ vingt pieds au-dessus du plat pays. Le sommet de ces hauteurs est couvert d'un gazon épais, formé de mousse et d'une herbe longue, lequel gazon, dans quelques endroits, s'étend jusque sur les côtés. Comme ceux-ci se dégradent continuellement par l'effet des pluies qui tombent l'été dans ces pays, il est probable qu'avec le temps ces éminences seront de niveau avec le marais dans lequel elles sont situées. Aujourd'hui ces îles, ainsi que je puis les appeler, offrent, dans le temps de la ponte, d'excellentes retraites aux oiseaux contre toute espèce de bêtes, à l'exception néanmoins du *Quequehach*, que la dureté de ses griffes et la force étonnante de ses jambes, mettent en état de franchir les élévations les plus à pic.

1771. Avril.

1771. Juillet. Sur l'un des côtés de l'éminence de l'Ours gris, est une caverne profonde, creusée dans le roc, et l'ouvrage probablement des ours, dont les traces, encore visibles, attestaient qu'ils y étaient venus le printemps. Cette caverne me parut fixer la curiosité de quelques-uns de mes compagnons, mais elle me causa la moitié moins d'intérêt que plusieurs autres éminences situées dans la partie *Est* du marais. A l'aspect des trous que les ours y ont creusés, pour chercher des écureuils de terre et peut-être des souris, dont ils sont très-friands, on croirait que le sol a été labouré. Il est vraiment surprenant de voir jusqu'à quelle profondeur ces animaux poussent leurs recherches, et encore plus la grosseur des pierres qu'ils déplacent dans ces occasions. Je crus d'abord que c'était le résultat d'une mine; mais les Naturels m'assurèrent que ce moyen leur était inconnu, et que ce que je voyais était entièrement l'ouvrage des ours poursuivant leur proie.

Le 9, le temps fut couvert et doux ; il tomba quelques légères ondées de pluie. Nous partîmes de bonne heure dans la matinée, et nous parcourûmes environ quarante milles au *Nord* et au *Nord quart Nord-Est.* Nous rencontrâmes beaucoup de daims et de bœufs musqués. Les Indiens tuèrent plusieurs des premiers ; mais au moment que nous nous préparions à les apprêter, une petite ondée de pluie fit contracter à la mousse assez d'humidité pour l'empêcher de prendre feu. La journée du lendemain s'annonçant pour être belle et claire, nous nous mîmes en route de grand matin, et nous fîmes vingt milles au *Nord quart Nord-Ouest* et au *Nord Nord-Ouest.* La chaleur à midi devint si considérable, que nous fûmes obligés de nous arrêter sur le sommet d'une haute éminence. Nous y trouvâmes de la mousse sèche, avec laquelle nous fîmes du feu. L'espoir d'un bon repas nous rendait en quelque sorte heureux, lorsque des essaims de moustiques vinrent nous assaillir et nous causer des douleurs presque

1771. Juillet. 9. 10.

insupportables. Le même jour, *Matonabbee*
1771. détacha en avant plusieurs Indiens, avec ordre
Juillet. d'atteindre la *rivière de la Mine de Cuivre*, et de prévenir de notre approche les Indiens qu'ils rencontreraient. Je chargeai ceux-ci de quelques petits présents, comme le plus sûr moyen de capter la bienveillance de ces étrangers.

11. Nous éprouvâmes le 11 une chaleur aussi accablante que celle de la veille. Après avoir fait dans la matinée dix à onze milles au *Nord-Ouest*, nous rencontrâmes un Chef Indien du Nord, appelé *Oule-Eye*, et accompagné de sa famille et de plusieurs Indiens des Mines de Cuivre. Ils étaient occupés à tuer les daims qui traversaient une petite rivière, sur le bord de laquelle nous nous arrêtâmes comme eux. (1) Je fumai l'après-dîner

(1) Cette rivière coule presque dans la direction du Nord-Est, et se jète, selon toutes les apparences, dans l'Océan Nord, près de la rivière de Cuivre.

mon calumet de paix avec ces Indiens, que je trouvai différer, du moins en principes, de ceux que j'avais vus à *Conge-Cathawha-chaga*; car quoiqu'ils eussent une grande abondance de provisions, ils ne daignèrent pas nous offrir la moindre chose; et je suis même persuadé que s'ils se fussent jugés les plus forts, ils nous eussent volé tout ce que nous avions. Cette conduite parut étonner jusqu'à mes Indiens du Nord. Je ne doute pas que sans la pauvreté de ces étrangers et la laideur de leurs femmes, ma troupe ne leur eût tout ravi. 1771. Juillet.

Il fit si chaud le 12, que nous différâmes notre départ; mais le 13, de grand matin, après que mes compagnons eurent pris à nos insociables étrangers les provisions sèches qui leur convenaient, nous continuâmes notre voyage, et nous parcourûmes environ quinze à seize milles, avec l'espoir d'atteindre dans la journée *la rivière de la Mine de Cuivre*. Mais lorsque nous fûmes parvenus sur la crête 12.

de la longue chaîne de montagnes entre les-
1771. quelles on m'avait dit que cette rivière cou-
Juillet. lait, nous découvrîmes que ce n'était qu'une de ses branches, qui se réunit à elle à environ quarante milles de son embouchure dans la mer. Comme les Indiens des Mines de Cuivre se trouvaient alors dispersés, personne de ma troupe ne put m'indiquer le plus court chemin pour arriver à la rivière principale. Jugeant, d'après quelques bois situés à l'Ouest, que la petite rivière prenait son cours à travers, nous conclûmes que la grande devait couler dans la direction des bois, et n'être pas fort éloignée de nous. Nous marchâmes donc de ce côté, et, chemin faisant, mes Indiens tuèrent plusieurs beaux daims mâles. Le pays que nous traversions était si garni de bois propres à brûler, que nous nous arrêtâmes pour apprêter le meilleur repas que nous eussions fait depuis quelques mois. Comme les occasions de faire bonne chère en route sont très-rares dans ce pays, et que les Indiens, lorsqu'elles se présentent, employent tout ce

qu'ils savent de cuisine, art qui consiste principalement chez eux à faire bouillir, griller et rôtir, nous nous empressâmes de suivre leur usage. De tous les mêts préparés par ce peuple, le plus délicat, sans contredit, ou le meilleur du moins comme variété, est ce qu'il appèle un *Becatee* de daim. C'est une espèce de boudin fait avec du sang, une bonne quantité de graisse, et les chairs les plus tendres de l'animal, auxquelles on ajoute le cœur et les poumons coupés très-menus. L'estomac du daim sert d'enveloppe à cette préparation, qu'on suspend devant le feu, au moyen d'une corde. On a soin que le feu ne soit pas trop ardent, de peur que l'enveloppe ne brûle et que le contenu ne se répande. A mesure que celui-ci cuit, il communique l'odeur agréable des meilleures viandes, et s'il est pris à temps, c'est-à-dire, avant que le sang et les autres ingrédients ne soient desséchés, c'est certainement un mêts délicieux, et qui n'a besoin ni de poivre, de sel, ou de quelque autre assaisonnement.

1771. Juillet.

1771. Juillet. Après nous être régalés amplement et avoir pris quelques heures de repos, qui furent bien troublées par les moustiques, nous nous remîmes en route, en nous dirigeant au *Nord-Ouest quart Ouest*; et au bout de neuf à dix milles, nous rencontrâmes l'objet de toutes nos recherches, la rivière de la Mine de Cuivre.

CHAPITRE VI.

Évènements pendant notre séjour à *la rivière de Cuivre*, et jusqu'au moment de notre réunion avec les femmes, au Sud du lac *Cogead.*

*Quelques Indiens de la rivière de Cuivre se rendent auprès de nous. -- Envoi de trois espions le long de la rivière. -- Commencé mes observations sur cette rivière. -- Retour des espions, avec la nouvelle d'une découverte de cinq tentes d'*Esquimaux. *-- Délibération des Indiens sur la manière de les surprendre la nuit, et de les tuer tous endormis. -- Passage de la rivière. -- Procédés des Indiens en approchant des tentes des* Esquimaux. *-- Massacre général de ces malheureux pendant leur sommeil. -- Une jeune Indienne tombe percée de coups à mes pieds.*

-- Les Indiens rient de ma sensibilité. -- Horreurs exercées par eux contre les cadavres de leurs ennemis. -- Découverte de sept nouvelles tentes sur l'autre bord de la rivière. -- L'ennemi contraint de se réfugier sur un banc de sable situé au milieu de la rivière. -- Conduite des Indiens après le massacre des Esquimaux. *-- Ils repassent la rivière pour se porter aux tentes opposées. -- Pillage et destruction de ces tentes. -- Reconnu la rivière jusqu'à son embouchure. -- Observations. -- Retourné sur mes pas. -- Arrivée à l'une des Mines de Cuivre. -- Remarques sur ces Mines. -- Différentes tentatives faites pour engager les Indiens, propriétaires de ces Mines, à porter leur produit au Fort. -- Obstacles qui se sont opposés jusqu'ici à cette importation. -- Conduite infâme et cruelle de* Keelshies *envers quelques-uns de ces misérables Indiens. -- Quitté la Mine de Cuivre, et essuyé des fatigues incroyables jusqu'au moment de notre réunion à quelques-unes de nos Indiennes, sur les bords du lac* Cogead Whoie.

-- Mes pieds extrêmement enflés et écorchés. -- Disparition de mes craintes sur les suites de cet accident. -- Fait route au Sud, et rejoint le reste de nos Indiennes, que nous trouvâmes accompagnées de leurs enfants et de beaucoup d'autres Indiens.

1771. Juillet.

Nous étions à peine arrivés à la rivière de la Mine de Cuivre, que nous fûmes joints par quatre Indiens de ce pays, qui apportaient avec eux deux canots. Ils avaient vu tous les Indiens que nous leur avions expédiés, à l'exception du frère de *Matonabbee* et de trois autres, qui leur avaient été envoyés de *Conge-Cathawhachaga.* 14.

Je ne fus pas peu surpris, à l'aspect de *la rivière de Cuivre*, de la trouver si différente de la description que les Indiens m'en avaient faite à la Factorerie; car, au lieu d'être navigable pour un vaisseau, comme ils me l'avaient dit, elle l'était à peine, dans cet

endroit, pour un canot indien, n'ayant pas
1771. plus de cent quatre-vingt verges de large, et
Juillet. étant remplie de bas-fonds. Au premier coup-d'œil, j'y distinguai trois chutes ou cataractes.

Il existe un peu de bois sur ses bords, mais il n'y a point d'arbres dans le voisinage ou sur le sommet des hauteurs entre lesquelles elle coule. Il y a apparence que les arbres y étaient plus multipliés autrefois, et qu'ils ont été détruits par le feu. Aujourd'hui, pour un arbre sur pied, on compte au moins dix troncs. A en juger par eux, ces arbres devaient être d'une mauvaise venue, et n'être bons qu'à faire du feu.

Bientôt après notre arrivée à la rivière de Cuivre, trois Indiens furent détachés comme espions. Ils avaient mission de s'informer s'il y avait des tentes d'*Esquimaux* entre nous et la mer. Nous étant avancés de notre côté d'environ trois quarts de mille le long de la rivière, la plûpart des Indiens se mirent à

chasser, et tuèrent plusieurs bœufs musqués et quelques daims. Ils employèrent ensuite le reste du jour et la nuit à les dépecer et à faire sécher leurs chairs au feu. D'après l'abondance de nos provisions, et l'affluence des daims et des autres animaux, qui nous répondait de notre subsistance journalière, je ne savais trop à quoi attribuer ces préparatifs de la part de mes compagnons, et comment les concilier avec leur imprévoyance ordinaire, lorsque j'appris qu'ils réservaient ce surcroît de provisions pour notre voyage à l'embouchure de la rivière, afin d'éviter de tuer du gibier en route et d'écarter de nous les Naturels, qui, se trouvant dans notre voisinage, pourraient être alarmés par le bruit de nos fusils et la fumée de nos feux.

1771. Juillet.

Aussi-tôt que nous nous fûmes mis en marche dans la matinée du 15, je commençai mes observations sur la rivière, que je continuai pendant l'espace de dix milles, lorsqu'une forte pluie nous obligea de nous

arrêter. Les bois finissaient à l endroit où nous
1771. passâmes la nuit, et tout le pays, delà à la
Juillet. mer, est occupé par des hauteurs stériles et de vastes marais. Je trouvai, dans le cours de mes observations, que la rivière était aussi embarrassée de bancs de sable et de rochers que dans la partie que j'avais vue la veille. Sa largeur, en plusieurs endroits, avait diminué singulièrement, et elle nous présenta deux chutes encore plus considérables.

16. Dans la matinée du 16, le temps étant devenu beau et modéré, je repris mes observations. Elles me fournirent, pendant un nouvel espace de dix milles, les même résultats que les premières, c'est-à-dire, beaucoup de basfonds et de cascades. Vers midi, les trois Indiens qui avaient été dépêchés comme espions furent de retour, et informèrent mes compagnons qu'il y avait cinq tentes d'*Esquimaux* sur le bord occidental de la rivière. Ils ajoutèrent que cette situation était très-commode pour une surprise, et que la distance entre

entre l'ennemi et nous pouvait être de douze milles. A peine mes Indiens eurent-ils entendu ce rapport, qu'ils m'abandonnèrent dans mon travail. Toutes leurs pensées se portèrent sur la manière dont ils devaient s'y prendre, pour parvenir la nuit suivante à tuer ces pauvres *Esquimaux*. Le résultat de leurs délibérations fut qu'il fallait, sans perdre de temps, traverser la rivière, qui, dans l'endroit indiqué par les espions, ne présentait aucun obstacle. En conséquence, après que les Indiens eurent mis en état leurs fusils, leurs lances et leurs boucliers, nous traversâmes la rivière, dont le passage entraîna quelque temps. 1771. Juillet.

Arrivés à l'autre bord, chacun de mes compagnons s'occupa à peindre le devant de son bouclier. Les uns y figurèrent le soleil, les autres la lune, quelques-uns des oiseaux et d'autres animaux de proie. Un grand nombre y représenta des êtres imaginaires, qui, suivant la croyance de ces pauvres gens, habitent les éléments de la terre, de la mer, de l'air, etc.

1771. Juillet. En les questionnant sur l'opération à laquelle je les voyais livrés, j'appris que la figure peinte sur chaque bouclier était toujours celle de l'objet dont ils espéraient le plus de protection dans un jour de combat. Quelques-uns se bornaient à une seule figure, tandis que d'autres, se défiant peut-être du pouvoir d'une seule, chargeaient leurs boucliers de peintures hyéroglyphiques, inintelligibles pour tout autre que pour le peintre. Ces représentations, faites à la hâte avec du rouge et du noir, et par des artistes sans goût, n'offraient, en général, rien dont le modèle existât dans le ciel, sur la terre, ou sous les eaux; celles même qui pouvaient faire concevoir quelque idée de la chose représentée, étaient infiniment au-dessous de nos enseignes de cabaret.

Quand cet œuvre de superstition fut achevé, nous commençâmes à nous porter vers les tentes des *Esquimaux*, en évitant avec soin de traverser les endroits élevés ou de parler

haut, dans la crainte d'être vus ou entendus. La première précaution non seulement allongea notre chemin, mais rendit encore notre marche plus pénible, par les marécages qu'il nous fallut franchir, et où nous enfoncions quelquefois jusqu'aux genoux. Malgré l'obliquité de notre route, nous conservâmes presque toujours en vue la rivière, et nous nous en approchâmes même quelquefois d'assez près pour distinguer qu'elle était aussi peu navigable dans cette partie, que dans celles que nous connaissions déjà, et qu'en tout, les choses quadraient parfaitement avec le rapport des espions. 1771. Juillet.

J'observerai, comme un fait singulier, que ma troupe, qui semblait avoir ignoré jusque-là ce que c'était que subordination, manifesta dans cette horrible circonstance la plus grande uniformité de sentiments et de volontés. Réunis entr'eux pour la même cause, tous les Indiens étaient prêts à suivre *Matonabbee* par-tout où il voudrait les mener,

comme lui-même se faisait un plaisir de dé-
1771. férer aux avis d'un vieux Indien des Mines
Juillet. de Cuivre, qui nous avait joints au moment de notre arrivée sur les bords de la rivière où ce projet atroce fut conçu et arrêté.

Jamais parmi une réunion d'hommes l'intérêt particulier ne s'empressa de faire des sacrifices à l'intérêt général comme dans cette occasion ; car, ce qu'un individu avait en sa possession, il le partageait aussi-tôt avec celui qui en était privé. Tout ce que l'amitié, la générosité, le désintéressement peuvent sur le cœur d'un Indien du Nord, ne s'était jamais développé avec plus d'éclat. On eût dit qu'il régnait parmi ce peuple un esprit public, un certain orgueil national; et les barbares méditaient le plus lâche des crimes !

Ces Indiens devaient être beaucoup plus nombreux que leurs ennemis, à en juger par le nombre des tentes de ces derniers, et leur appareil guerrier plus imposant que celui des

pauvres *Esquimaux*, dont le massacre général était inévitable, à moins d'un miracle de la providence en leur faveur. 1771. Juillet.

Après nous être avancés, à couvert des rochers et des hauteurs, jusqu'à deux cents verges des tentes, nous nous mîmes en embuscade un instant pour épier les mouvements des *Esquimaux*. Les Indiens, en reprenant leur marche, me conseillèrent de rester de l'arrière jusqu'à ce que le combat fût fini : je ne crus pas devoir déférer à cet avis, dans la crainte que quelques-uns des *Esquimaux*, parvenus à s'échapper et me rencontrant sur leur chemin, ne me prissent pour un de leurs ennemis, et ne profitassent de mon état d'isolement pour tomber sur moi. Je répondis aux Indiens que je les accompagnerais ; mais je les prévins en même temps, que je ne participerais point aux meurtres qu'ils allaient commettre, à moins que ma sûreté personnelle ne l'exigeât. Ma réponse ne parut point leur déplaire, et tous s'empressèrent alors de me

fournir des armes pour ma propre défense. 1771. Juillet. L'un me donna une lance, l'autre me prêta une baïonette; mais personne ne put me pourvoir d'un bouclier, et je n'en fus pas fâché, car ce meuble inutile n'eût fait qu'ajouter au poids de ma charge.

Tandis que nous étions en embuscade, les Indiens achevèrent de se préparer au combat. Les uns se peignirent le visage de noir, les autres de rouge, plusieurs d'un mélange de ces deux couleurs; et pour empêcher leurs cheveux de leur retomber sur les yeux, ils les nouèrent par devant, par derrière, sur les côtés, ou les coupèrent très-courts tout autour de la tête. La première chose à laquelle ils pensèrent, fut de se rendre le plus dispos possible à la fuite, ce qu'ils firent en ôtant leurs bas, en coupant les manches de leurs vêtements, ou en les roulant jusqu'aux aisselles; et malgré la quantité énorme de moustiques dont nous étions environnés, plusieurs même ne conservèrent sur eux que leurs

culottes et leurs souliers. Dans la crainte d'être obligé de courir à mon tour, je crus devoir aussi me délivrer de mes bas et de mon bonnet, et rouler mes cheveux. 1771. Juillet.

Il était près d'une heure du matin, lorsque les Indiens eurent terminé leurs apprêts. Tout annonçant la plus grande tranquillité de la part des *Esquimaux*, ma troupe sortit de son embuscade, et s'étant avancée, sans être découverte, jusqu'à l'entrée des tentes, elle fondit sur leurs malheureux habitants; et alors commença un massacre, dont je me tins à l'écart. 17.

Rien ne peut être comparé à cette scène de destruction. Les pauvres *Esquimaux*, surpris au milieu de leur sommeil, se trouvèrent hors d'état d'opposer aucune résistance. Les hommes, les femmes et les enfants, au nombre de plus de vingt, se précipitèrent tout nus hors des tentes, dans le dessein de se sauver; mais comme les Indiens gardaient toutes les

issues du côté de terre, il fut impossible à
1771. ces malheureux de pénétrer plus loin. Il ne
Juillet. leur restait que le parti de sauter dans la rivière; mais aucun d'eux ne l'ayant pris, ils périrent tous victimes de la barbarie des Indiens.

Les cris et les gémissements de ces infortunés me déchiraient le cœur; et j'éprouvai un redoublement d'horreur en voyant une jeune fille, qui pouvait avoir dix-huit ans, tuée si près de moi, qu'au premier coup de lance qu'elle reçut dans le côté, elle tomba à mes pieds, et s'attacha avec une telle force à mes jambes, que j'eus toutes les peines du monde à les retirer, quoique la malheureuse perdît beaucoup de sang. Elle était poursuivie par deux Indiens que je suppliai de lui accorder la vie; les monstres, pour toute réponse, lui plongèrent à-la-fois leurs lances à travers le corps, et la clouèrent, pour ainsi dire, à terre. Me regardant alors en face, ils me demandèrent, d'un air moqueur, *si j'avais*

besoin d'une femme Esquimaux, sans qu'ils parussent faire la moindre attention aux cris et aux convulsions de leur victime, qui se repliait comme un serpent autour des lances. 1771. Juillet.

A l'aspect de ses souffrances, et convaincu par les discours de ses bourreaux qu'il me serait impossible de les fléchir, je les priai, du moins, d'abréger ses douleurs, en mettant fin à son existence, et d'éviter à ma pitié pour elle de lui rendre ce cruel service. Aussitôt un des Indiens retira sa lance du corps de la malheureuse créature, et la lui enfonça près du cœur. L'amour de la vie, qui n'abandonne jamais l'homme dans quelque affreuse position qu'il se trouve, prédominait encore tellement chez cette pauvre *Esquimaux*, que, quoique épuisée par la perte de son sang, elle rassembla ce qu'il lui restait de forces pour écarter une mort, qui, dans sa situation, ne pouvait être qu'un bienfait. Mon indignation, mon désespoir, et mon saisissement, à la vue de cette boucherie, ne sauraient se concevoir et encore moins être décrits. Quelques efforts

que je fisse pour retenir mes larmes, il m'en
1771. échappait par intervalles; et je suis assuré qu'il
Juillet. n'y avait pas un de mes traits qui n'exprimât toute l'horreur dont j'étais pénétré. A l'heure même où j'écris, je sens renouveler mes pleurs au souvenir de cette lamentable nuit.

La décence ne me permet pas de rendre compte de la manière dont ces sauvages se comportèrent envers les corps des infortunés qu'ils venaient de massacrer, sur-tout de leur empressement à examiner la conformation des femmes *Esquimaux*, qu'ils prétendaient différer entièrement de celle des leurs, et des remarques qui accompagnèrent cet examen. Quelque désir que j'eusse pu avoir de profiter de l'occasion pour vérifier cette différence, mes esprits étaient trop agités et mon cœur trop révolté pour me livrer à des observations; et eût-il existé entre ces femmes la même différence que celle qu'on dit subsister entre les Européennes et les Hottentotes, je suis parfaitement convaincu que je n'aurais jamais pu

parvenir à la reconnaître. Je crois d'ailleurs que la première n'existe point, et que l'assertion des Indiens, dénuée de toute vraisemblance, était fondée uniquement sur leur haine implacable pour le peuple dont je viens de parler. 1771. Juillet.

Quand ces cannibales eurent achevé de massacrer tous les pauvres *Esquimaux*, ils cherchèrent à attaquer plusieurs autres tentes situées sur le bord oriental de la rivière. Heureusement nos canots ayant été laissés à l'endroit où nous avions débarqué, ils ne pouvaient s'en servir pour traverser la rivière, qui, dans la partie où nous nous trouvions, présentait une largeur d'un peu plus de quatre-vingts verges. Les Indiens se mirent alors à tirer de la rive occidentale contre les *Esquimaux*, rangés en armes sur le bord opposé, et ne cherchant nullement à plier leurs tentes. Ils connaissaient si peu la nature des armes à feu, que quand une balle venait à frapper la terre, ils couraient en foule pour voir ce que

1771. Juillet. c'était, et témoignaient la même curiosité pour les grains de plomb qui venaient s'amortir contre les rochers. Mais une balle ayant atteint le gras de la jambe d'un de leurs camarades, la terreur et la confusion s'emparèrent d'eux. Ils se jetèrent aussi-tôt dans leurs petits canots, et ramèrent avec leurs pagaies vers un banc de sable situé plus bas, au milieu de la rivière, et qui se trouvait hors de la portée des fusils de leurs féroces ennemis.

Quand ceux-ci eurent apperçu ce mouvement, ils revinrent piller les tentes des malheureux *Esquimaux* qu'ils avaient égorgés, et s'emparèrent de tous les instruments de cuivre qui pouvaient s'y trouver, tels que couteaux, haches, baïonettes, etc. Ils se portèrent ensuite sur le sommet d'une éminence voisine, où, s'étant formés en cercle, ils entonnèrent plusieurs chants en l'honneur de leur victoire, brandissant et entrechoquant leurs lances. Souvent ils en interrompaient le

cliquetis pour crier : *Tima ? Tima ?* (1) en dérision de ces pauvres *Esquimaux*, qui se tenaient sur le banc de sable, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. — Après les avoir ainsi bravés pendant quelque temps, mes Indiens convinrent de retourner à l'endroit où nous avions laissé nos canots et notre bagage, et dont nous étions éloignés d'environ un demi-mille. Ils devaient ensuite traverser la rivière pour aller piller les sept autres tentes placées sur le bord oriental. Ce double projet reçut son exécution. Le dernier demanda plus de temps, vu que le nombre de nos canots ne se montait qu'à trois ou quatre. (2) Comme les

1771. Juillet.

(1) *Tima*, dans la langue des *Esquimaux*, est une expression d'amitié qui répond à celle-ci en français : *Comment vous va ?*

(2) Les quinze Indiens qui nous quittèrent aux *Montagnes pierreuses* avaient emporté avec eux deux ou trois canots ; d'un autre côté, ceux que nous avions envoyés en avant ne nous avaient pas encore rejoints. Delà le petit nombre de canots qui nous restait.

sinuosités de la rivière et la forme des terres
1771. nous dérobaient à la vue des *Esquimaux*,
Juillet. plusieurs d'entr'eux, qui crurent probablement que nous étions retournés à nos affaires et que nous n'entreprendrions plus de les inquiéter, se hazardèrent à abandonner le banc de sable pour revenir à leurs tentes. Nous étant approchés de celles-ci, toujours couverts par les rochers, nous apperçûmes les ennemis faisant leurs paquets. Aussi-tôt mes Indiens tombèrent sur eux avec leur férocité accoutumée; mais heureusement les *Esquimaux*, dont les canots étaient tout prêts, s'élancèrent dedans, et eurent le bonheur de gagner le banc de sable, à l'exception d'un vieillard, qui était si occupé à rassembler ses effets, que les Indiens le saisirent avant qu'il pût joindre son canot. Le malheureux fut sacrifié à leur furie; et je crois qu'ils se mirent plus de vingt après lui, car tout son corps était criblé de coups. Je dois faire observer que les espions, envoyés dans le principe par ma troupe, n'avaient pas pu découvrir les sept tentes, quoique situées

au-dessous d'eux, parce que le bord escarpé de la rivière d'où ils firent leurs observations les cachait à leur vue. 1771. Juillet.

J'ai oublié de dire plus haut qu'en allant rejoindre nos canots, après la destruction des malheureux *Esquimaux*, nous trouvâmes une vieille femme assise sur le bord de la rivière, occupée à tuer un saumon provenant d'une bande aussi épaisse qu'un banc de harengs, qui se tenait au pied d'une cascade voisine. Soit par le bruit que faisait l'eau en tombant, soit par une difficulté naturelle d'entendre, cette femme ignorait absolument la scène horrible qui venait de se passer dans les tentes, quoiqu'elle n'en fût pas écartée de plus de deux cents verges. Lorsque nous l'apperçûmes, elle paraissait très-tranquille et toute entière à son travail. A sa manière de voir et à l'apparence de ses yeux, qui étaient rouges comme du sang, il est plus que probable qu'elle avait la vue mauvaise. La pauvre femme ne reconnut que les Indiens étaient ennemis, que

1771. Juillet. lorsqu'ils furent à deux longueurs de leurs lances d'elle. Ce fut en vain qu'elle essaya de fuir ; les plus enragés de ma troupe l'eurent bientôt saisie et étendue par terre, où ils la traitèrent de la manière la plus cruelle. Il n'y en eut pas un seul qui ne lui donnât un coup de sa lance, et qui ne cherchât plutôt à prolonger ses tourments qu'à terminer promptement son existence. Pas une seule partie de son corps ne fut à l'abri de leur rage. Enfin les monstres, après lui avoir arraché les yeux, achevèrent de la massacrer.

Il pourra paraître singulier qu'une personne presque aveugle s'occupât à pêcher, et le fît même avec quelque succès ; mais ce fait ne présentera plus rien d'extraordinaire quand on se rappèlera ce que j'ai dit de la quantité de poisson qui se trouvait au pied de la chute d'eau. Elle était en effet si grande, que la ligne, armée seulement de quelques hameçons, dont se servait la vieille femme, à peine jetée dans l'eau, rapportait trois à quatre poissons,

poissons, et jamais moins de deux. J'en parle d'après l'expérience que mes Indiens en firent par curiosité. Ces poissons sont très-beaux et d'un rouge extrêmement vif. Ils pèsent, en général, moins de six à sept livres, autant que j'ai pu en juger. Leur nombre, presque incroyable, égalait peut-être celui des saumons du *Kamschatka* ou de quelque autre partie du monde. Il ne paraît pas que les *Esquimaux* employent d'autres instruments que la ligne pour pêcher, à moins qu'ils ne se servent de leurs lances et de leurs javelots, car nous n'apperçûmes aucune espèce de filets dans leurs tentes ou sur les bords de la rivière. Ils ont cela de commun avec les *Esquimaux* qui habitent la côte occidentale de la *Baie de Hudson*, et dont les seuls instruments de pêche sont, l'été la lance, et l'hiver la ligne, quoiqu'ils se trouvent réduits, la plus grande partie du temps, à vivre de poisson. (1)

1771. Juillet.

(1) Quand les *Esquimaux* qui résident près de la rivière de *Churchill* voyagent en hiver, c'est toujours de

1771. Juillet.

Lorsque les Indiens eurent enlevé tous les ustensiles de cuivre qui paraissaient les seuls

lac en lac et de rivière en rivière, sur les bords desquels ils ont formé des magasins de provisions et des amas de mousse pour brûler. Comme quelques-uns de ces lacs ou rivières sont à une distance considérable les uns des autres, et que plusieurs des premiers comportent une très-grande étendue, ces *Esquimaux* s'établissent sur la glace, et, au lieu d'allumer du feu, conformément à la rigueur du climat, ils pratiquent au milieu de leurs tentes des trous dans la glace, vis-à-vis desquels ils s'assèyent pour pêcher avec leurs lignes. S'ils attrapent du poisson, ils le mangent crud et presque encore vivant; et s'ils veulent boire, ils ont sous la main de l'eau, qui est leur boisson ordinaire.

A mon arrivée au service de la Compagnie de la *Baie de Hudson*, ayant été fait Contre-maître d'un des *sloops* employés à commercer avec les *Esquimaux*, j'eus des occasions fréquentes d'observer leur misérable manière de vivre. Dans le cours de nos échanges avec ce peuple, il nous arrivait souvent d'acheter des outres ou sacs, faits de peaux de veaux marins, que nous supposions être remplis d'huile; mais en les ouvrant, nous n'y trouvions, la plûpart du temps, que de la venaison,

objets dignes de leur attention, ils jetèrent les sept tentes avec leurs pieus dans la rivière, 1771. Juillet.

des pieds de chevaux et de veaux marins, ainsi que du saumon; et comme ces provisions nous étaient inutiles, nous les rendions à ces *Esquimaux*, qui les dévoraient avec avidité, quoiqu'elles eussent peut-être séjourné un an dans ces sacs. Ils s'applaudissaient en même temps de nous avoir trompés, et de bénéficier, par ces restitutions, d'un tiers sur nous.

Le moyen imaginé par ces *Esquimaux* pour garder leurs provisions, en les préservant du contact de l'air extérieur et des insectes, ne fait que retarder leur putréfaction, sans les en garantir entièrement. L'huile de baleine, d'une bonne qualité, ne gèle jamais assez, dans les hivers même les plus froids, pour acquérir de la consistance, ce qui est très-heureux pour ce peuple, que la nature a condamné à vivre sans feu sous le climat le plus rigoureux. Ces *Esquimaux*, tant que leurs provisions durent, n'ont autre chose à faire pour contenter leur faim, que d'ouvrir un de leurs sacs. Après en avoir retiré quelques morceaux de veau marin, de cheval de mer, ou de saumon à demi pourri, ils s'assèyent par terre, et mangent le tout sans préparation. Le lac ou la rivière qui supporte leurs tentes, leur fournit leur

1771. Juillet.

détruisirent une quantité considérable de saumons secs, de chairs de bœufs musqués et

boisson habituelle. Outre les mêts singuliers dont je viens de parler, les *Esquimaux* en ont plusieurs autres, également dégoûtants pour un Européen. Je n'en citerai qu'un, comme étant celui que j'ai vu le plus estimé parmi eux, après le poisson. Ce mêts consiste en un foie de daim crud, coupé en petites tranches d'environ un pouce quarré, auxquelles on joint les aliments contenus dans l'estomac de l'animal. Plus ces aliments sont digérés, et plus le ragoût est trouvé bon. Il est impossible de décrire ou de concevoir le plaisir que ces *Esquimaux* éprouvent en le mangeant ; ils n'en écartent pas même les vers qui peuvent y avoir été engendrés par les mouches. Je les ai constamment remarqués, lorsqu'il leur arrivait de saigner du nez, lécher leur sang et l'avaler. Pour peu que l'on fasse attention à la nature ingrate de cette partie du globe qu'ils sont destinés à habiter, et aux disettes fréquentes qui doivent en résulter pour eux, loin d'être surpris de leur trouver quelque chose de commun avec les plus vils animaux, on admirera au contraire la sagesse et la bonté de la providence, d'avoir organisé ses créatures conformément aux productions, au climat, et aux diverses autres circonstances du pays qui les voit naître.

d'autres provisions, brisèrent tous les vases de pierre, et firent, en un mot, tout le mal 1771.
Juillet.

La première fois que j'abordai parmi ces *Esquimaux*, ils ne voulaïent rien manger de ce que nous leur offrions, tels que du sucre, des raisins, des figues, ou même du pain; et si par hazard ils en mettaient un morceau dans leur bouche, ils le rejetaient aussi-tôt avec des marques du plus grand dégoût: de sorte qu'ils traitaient nos aliments comme nous traitons les leurs. Aujourd'hui, ils mangent de toutes nos provisions, soit fraîches, soit salées; et la plûpart d'eux ne refuseraient pas de boire un verre de bière ou un peu d'eau-de-vie et d'eau. D'après leur état actuel de civilisation, et leur attachement pour les Anglais, je suis persuadé qu'un Employé de la Compagnie qui pourrait s'habituer à leur manière de vivre, trouverait au milieu d'eux la même sûreté et la même protection que parmi les tribus d'Indiens qui bordent la *Baie de Hudson*.

Ces peuples vivent dans un état de liberté absolue. Aucun ne paraît commander ou être subordonné, à l'exception des enfants, qui obéissent à leurs pères et mères ou à ceux de leurs parents chargés d'en prendre soin jusqu'à leur adolescence. Il est probable, cependant,

possible aux pauvres *Esquimaux* qu'ils n'a-
1771. vaient pu massacrer, et qui, réfugiés sur le
Juillet. banc de sable dont j'ai parlé ci-dessus, se voyaient condamnés à demeurer tristes spectateurs de la perte, irréparable peut-être, de tout ce qu'ils possédaient.

Mes Indiens ne trouvant plus rien à détruire, nous nous assîmes et nous fîmes un excellent repas de saumon frais, qui était aussi abondant dans cet endroit que du côté de la rive occidentale. Ce repas, le premier que nous eussions fait depuis quelque temps, étant achevé, les Indiens me dirent que je pouvais disposer d'eux. En conséquence, le
17. 17, sur les cinq heures du matin, ayant en vue la mer, qui s'étendait du *Nord-Ouest quart Ouest* au *Nord-Est*, à la distance d'environ huit milles, je continuai mes observations jusqu'à l'embouchure de la rivière. Je

qu'à cette époque ils déférent aux avis des vieillards, d'après leur expérience.

m'apperçus de plus en plus qu'elle n'était pas même navigable pour un bateau. Une barre ou récif s'interposait, à son extrémité, entre elle et la mer. Le flot venait de finir; je jugeai par les marques que j'apperçus sur les bords de la glace, qu'il s'élève d'environ douze à quatorze pieds. Il doit pénétrer peu avant dans la rivière, car l'eau, près de son embouchure, n'était nullement saumâtre; et cependant ce que je voyais était bien certainement la mer ou un bras de mer, d'après la quantité d'os de baleines et de peaux de veaux marins que les *Esquimaux* avaient dans leurs tentes, et la multitude de veaux marins que je remarquais sur la glace. La mer, à l'embouchure de la rivière, et aussi loin que je pus distinguer avec une bonne lunette de poche, était remplie d'îles et de bas-fonds. La glace n'était pas encore rompue; elle commençait seulement à fondre à environ trois quarts de mille de la côte, et à peu de distance autour des îles et des bas-fonds.

1771. Juillet.

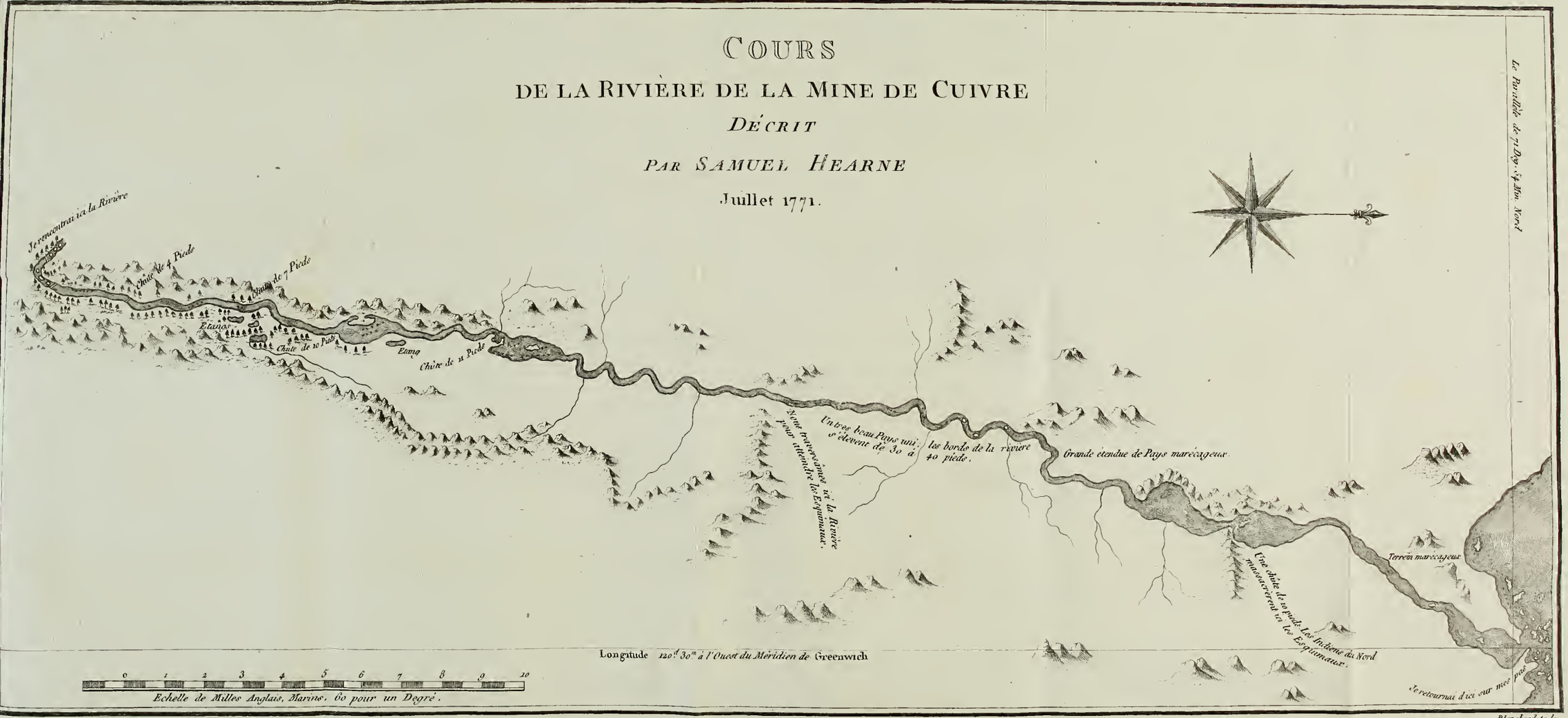
1771. Juillet. 18. Il était une heure du matin lorsque j'eus achevé la reconnaissance de la rivière. Le soleil, dans ces hautes latitudes et à cette saison de l'année, est toujours assez élevé sur l'horizon, de sorte qu'il fit jour pour nous toute la nuit. Une brume épaisse, accompagnée d'une petite pluie, étant survenue, et jugeant que ni la rivière ni la mer ne pouvaient, à aucun égard, être de quelque utilité, je ne crus pas devoir attendre le retour du beau temps pour observer exactement la latitude, d'autant plus que, par mon attention extrême à marquer la route et les distances que j'avais parcourues depuis *Conge-Cathawhachaga*, où j'avais fait deux bonnes observations, cette latitude se trouvait déterminée à vingt milles près. Pour ne rien négliger de ce que je devais, après avoir conféré avec les Indiens, j'érigeai une marque, et pris possession de la côte, au nom de la Compagnie de la Baie de Hudson.

La reconnaissance de la rivière achevée,

COURS
DE LA RIVIÈRE DE LA MINE DE CUIVRE
DÉCRIT

PAR SAMUEL HEARNE

Juillet 1771.



Blanchard Sculp.

1771. Juillet. 18. Il était une heure du matin lorsque j'eus achevé la reconnaissance de la rivière. Le soleil, dans ces hautes latitudes et à cette saison de l'année, est toujours assez élevé sur

nous retournâmes sur nos pas. Nous avions fait environ douze milles au *Sud quart Sud-Est* lorsque nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de repos, car aucun de nous n'avait clos l'œil depuis le 15 jusqu'à ce jour, 18. Il était alors six heures du matin. Mes Indiens venaient de tuer un bœuf musqué ; mais comme la mousse se trouvait très-humide, il nous fut impossible d'allumer du feu, ce qui nous réduisit à manger notre bœuf crud ; et pour comble de malheur, c'était une vieille bête. 1771. Juillet.

Avant d'entretenir le lecteur de mon retour, je crois devoir lui présenter quelques détails sur la rivière, le pays qui l'environne, les productions du sol, et les animaux qui habitent constamment ces affreuses régions, ainsi que ceux qui y émigrent l'été, pour mettre bas et élever leurs petits loin de l'œil et de la main de l'homme. Pour mieux remplir mon objet, il est nécessaire que je me replace à l'endroit où j'atteignis la première

fois la rivière, c'est-à-dire, à environ qua-
1771. rante milles de son embouchure.
Juillet.

Outre les pins rabougris dont j'ai déjà parlé, on rencontre quelques touffes de saules nains, une grande quantité de ce que les Naturels appèlent *Wishacumpuckey*, et dont les Anglais font infuser les feuilles en guise de thé, des *Jackesheypucks*, que les Indiens prènent comme du tabac, et de la bruyère, mais pas la moindre apparence de fruit.

Les arbres, à mesure que l'on approche de la mer, devièrent plus rares et plus petits. Les derniers pins que j'apperçus étaient placés à trente milles de l'embouchure de la rivière, de sorte que l'espace intermédiaire n'était garni que de hauteurs stériles et de marais.

En général, la rivière court au *Nord quart Nord-Est*; mais elle est quelquefois très-sinueuse, et sa largeur varie de vingt verges à quatre ou cinq cents pieds. Ses bords, formés

d'une roche solide, correspondent tellement entr'eux, qu'il n'y a aucun doute que le lit de la rivière n'ait été ouvert par quelque terrible convulsion de la nature. Son cours est entretenu par une quantité de petits ruisseaux, qui coulent des hauteurs voisines, et qui proviènent, principalement, de la fonte des neiges. Au rapport de quelques Indiens, cette rivière prend sa source dans la partie Nord-Ouest du grand lac *White Stone*, (Pierre blanche) éloigné d'eux de près de trois cents milles en ligne directe; mais j'ai de la peine à le croire, à moins qu'il ne se trouve des lacs intermédiaires, qui partagent la vaste quantité d'eau que doit fournir, dans l'étendue mentionnée, un pays aussi montagneux. Autrement, la multitude de petits ruisseaux supposés venir se jeter dans cette rivière, lui imprimerait un cours plus rapide et plus fort que celui que j'y ai remarqué. Elle y causerait chaque printemps, à la rupture des glaces, une inondation, dont je n'ai pas vu la moindre trace, si ce n'est à la

1771. Juillet.

Cascade du massacre, où la rivière était dé-
1771. bordée d'environ vingt verges. Comme ce fut
Juillet. au pied de cette chute que mes Indiens massacrèrent les *Esquimaux*, j'ai cru devoir lui donner le nom de cette horrible action. Depuis cet endroit jusqu'à la mer, c'est-à-dire, dans un espace d'environ huit milles, on rencontre peu de hauteurs, et encore ne sont-elles pas très-élevées. Le sol qui les sépare consiste en une terre grasse et compacte, qui produit, dans quelques endroits, une herbe assez forte, et dans d'autres, des taillis de saules nains. On trouve au pied de ces éminences quantité de beau *Cochléaria*.

Les *Esquimaux* qui habitent dans le voisinage de la rivière sont généralement petits, et aucun d'eux ne dépasse la taille moyenne. Ils présentent beaucoup de surface, mais ils ne sont ni bien faits ni forts. La couleur de leur peau est d'un vilain cuivre : on apperçoit cependant parmi eux quelques belles femmes. Leur habillement ressemble beaucoup à celui

des *Groenlandois* du détroit de *Davis*, excepté que les bottes des femmes ne sont point garnies d'os de baleine, et que la taille de leur habit n'a pas plus d'un pied de long. 1771. Juillet.

Leurs armes et leurs instruments de pêche sont des arcs et des flèches, des lances, des dards, etc., qui ressemblent parfaitement à ceux dont se servent les *Esquimaux* des détroits de *Hudson*, et qui ont été très-bien décrits par *Crantz*; (1) mais il leur sont fort inférieurs pour le travail, faute d'outils convenables. Les *Esquimaux* du Nord garnissent leurs flèches d'un morceau de cuivre, ou, plus communément, d'une pierre noire triangulaire, de la nature de l'ardoise.

Leurs canots sont construits comme ceux des autres *Esquimaux*, avec cette différence, que la proue ne se projète point au-delà du corps du bâtiment, rien ne commandant cette

(1) Voyez l'Histoire du Groenland, tome premier.

saillie. Quant au travail, il n'a nullement le
1771. fini de celui des canots que j'ai vus *dans le*
Juillet. *détroit et dans la Baie de Hudson*, et cette différence doit être attribuée au manque d'outils dont je viens de parler. Toutes les tribus d'*Esquimaux* se servent de la double pagaie.

Leurs tentes sont couvertes de peaux de daims en poils, et ont la forme circulaire de celles des *Esquimaux de la Baie de Hudson.* Il y a toute apparence que ces tentes ne sont que des habitations d'été, car j'ai vu les restes de deux misérables huttes, qui, à en juger par leur situation, leur structure, et l'énorme quantité d'os de baleines, de vieux souliers, de morceaux de peaux, et autres objets de rebut, épars dans les environs, n'avaient pu être que des demeures d'hiver. Elles étaient placées sur le côté Sud d'une éminence. Une moitié était pratiquée sous terre; et l'autre, de forme circulaire, et garnie de pieus très-rapprochés entre eux, se terminait en cône comme les tentes ou maisons d'été. Ces huttes,

pendant le temps qu'elles servaient d'habitations, devaient être couvertes de peaux et d'une neige épaisse, qui en augmentait considérablement la chaleur intérieure. Je jugeai qu'elles ne pouvaient contenir que six à huit personnes, et encore fallait-il que ce fussent des *Esquimaux* qui les habitassent, car tout autre peuple les eut trouvées bien étroites pour le même nombre de personnes. 1771. Juillet.

Leurs meubles et ustensiles consistent principalement en vases de pierre et de bois. Ils ont aussi des plats, des écuelles, et des cuillères, faites de cornes de buffle ou de bœuf musqué. La pierre qu'ils employent à composer leurs vases, est grise et poreuse. Malgré ce dernier inconvénient et la grossièreté du travail, ces vases sont aussi propres et aussi clairs qu'une tasse de porcelaine de la Chine. Quelques-uns d'eux peuvent contenir cinq à six gallons, c'est-à-dire, vingt à vingt-quatre pintes de Paris; et quoiqu'un peuple aussi misérable ne puisse exécuter de pareils ouvrages

1771. Juillet. qu'avec des instruments d'une pierre très-dure, ils sont cependant infiniment supérieurs à tout ce que j'ai vu sur les côtes de la *Baie de Hudson*. Autour des bords, règne un très-joli cordon; les plus larges même comportent des ornements à chaque angle. Leur forme est un quarré long, un peu plus large par le haut que par le pied, à-peu-près comme la gaîne d'un couteau; deux anses, d'une pierre très-solide, sont adaptées à l'extrémité supérieure de ces vases, pour aider à les soulever.

Les haches des *Esquimaux* du Nord sont faites d'une lame épaisse de cuivre, d'environ cinq à six pouces de long, sur un et demi à deux de large. Elles sont montées comme un ciseau à mortaise, et emmanchées à un morceau de bois d'environ douze à quatorze pouces de long, à l'instar de nos haches; mais, en général, elles font l'office d'un ciseau, et on les enfonce dans le bois à coups de massue. Leur pesanteur, ainsi que la qualité du métal, ne permettraient

permettraient pas de s'en servir comme de nos haches, du moins avec quelque succès. 1771. Juillet.

Les baïonettes des hommes et les couteaux des femmes sont aussi de cuivre. Les premières ont la forme d'un *as* de pique, et sont terminées par un manche de corne de daim, d'un pied de long; les derniers ressemblent parfaitement à ceux décrits par *Crantz*. J'envoyai deux de ces instruments à *James Fitzgerald*, écuyer, alors membre du Comité de la *Baie de Hudson*.

Parmi les effets que mes compagnons enlevèrent des douze tentes d'*Esquimaux*, il se trouva deux petits morceaux de fer, dont l'un, formant un couteau de femme, avait un pouce et demi de long, sur $\frac{3}{8}$ de large. L'autre portait seulement un pouce de long, sur $\frac{1}{4}$ de large; il était emmanché à un morceau d'ivoire, et représentait un couteau d'homme. Ces derniers couteaux sont connus dans la *Baie de Hudson* sous le nom de

Mokeatoggan ; et ce sont, en même temps, les seuls instruments dont se servent les *Esquimaux* pour leurs ouvrages en bois.

1771. Juillet.

Ce peuple possède plusieurs belles espèces de chiens, aux oreilles droites, au nez allongé, à la queue épaisse, etc., et les mêmes que ceux des *Esquimaux* du *détroit* et de la *Baie de Hudson.* Ces chiens étaient attachés à des pierres, pour les empêcher sans doute de manger le poisson qu'on avait mis à sécher sur les roches. Je ne me rappèle pas que mes compagnons ayent tué ou frappé quelques-uns de ces animaux ; je me souviens seulement, qu'après notre départ des tentes, ils regrettèrent plusieurs fois de n'avoir pas emmené avec eux les plus beaux.

Quoique l'habillement, les canots, les ustensiles, et beaucoup d'autres articles soient les mêmes parmi les *Esquimaux* du Nord que parmi ceux de la *Baie de Hudson*, les premiers ont cependant une habitude qui leur

est particulière et qui consiste à se raser la tête; ce qui semblerait annoncer qu'ils appartiènent à une tribu différente de celles qu'on a découvertes jusqu'ici, tant sur la côte du *Labrador*, que dans le détroit de la *Baie de Hudson*. Les femmes portent leurs cheveux dans toute leur longueur, et exactement arrangés comme ceux de toutes les autres femmes *Esquimaux* que je connais. 1771. Juillet.

Outre cette multitude de veaux marins que j'apperçus sur la glace, à l'embouchure de la rivière de Cuivre, j'ai remarqué plusieurs bandes d'oiseaux de mer, qui volaient aux environs de la côte. Il y avait dans les étangs voisins des cignes et des oies en état de mue. Les marais présentaient des courlieux, beaucoup de pluviers, et plusieurs petits oiseaux, qui visitent les parties septentrionales dans le printemps, pour faire leur ponte et muer, et qui retournent au Sud quand l'hiver approche. Je suis, du moins, fondé à conjecturer cette dernière particularité, par l'apparition

de ces oiseaux dans la *Baie de Hudson*. Il
1771. est, d'ailleurs, raisonnable de penser qu'ils
Juillet. auraient bien de la peine à résister à la rigueur d'un hiver aussi long et aussi froid que celui qui doit régner dans la contrée du cercle arctique où je les rencontrai.

Il n'est pas douteux que les bœufs musqués, les daims, les ours, les loups, les renards, les lièvres, les chouettes, les corbeaux, les perdrix, les écureuils de terre, les écureuils communs, les hermines, les souris, etc., n'habitent constamment cette partie du Nord. Dans beaucoup d'endroits, le long des pentes des éminences recouvertes de neige et à une très-grande profondeur, existaient des tas de fumier provenant des bœufs musqués et des daims, qui prouvaient évidemment qu'ils avaient beaucoup fréquenté ces lieux durant l'hiver. Nous vîmes la même chose sur les hauteurs, ainsi que dans d'autres parties où la neige était entièrement fondue; mais la mousse ne présentait aucun vestige de pas,

preuve certaine que ces longues traînées d'excréments avaient pénétré à travers la neige, à mesure que ces animaux passaient et repassaient dessus pendant l'hiver. Des preuves de la même nature déposaient que les lièvres et les perdrix habitent aussi toute l'année cette contrée. Les touffes de saules qui croissent près de la mer recélaient des compagnies considérables de perdrix. 1771. Juillet.

J'observerai, pour les curieux, que la fiente d'un bœuf musqué, quoique ce soit un très-gros animal, n'a pas plus de volume que celle d'un lièvre. Elle s'en rapproche tellement par la forme et la couleur, qu'elle ne saurait en être facilement distinguée que par les Naturels. Il est vrai que la quantité peut servir, en général, d'indication.

Je n'ai point découvert d'oiseaux particuliers à ce pays, si ce n'est celui que les Indiens de la rivière de Cuivre appèlent l'*allarmiste*, ou la sentinelle. Il ressemble, pour la

1771. Juillet. grandeur et la couleur, au *cobadekoock*; (espèce de mouëtte) il est du genre des chouettes. Son nom, dit-on, est très-approprié à ses qualités; car aussi-tôt qu'il apperçoit un homme ou un animal, il s'abat vers eux, et après les avoir contournés pendant quelque temps, il vole en avant dans la même direction, sans jamais les perdre de vue. S'il apperçoit quelque objet nouveau, il va le reconnaître, et se transporte ensuite alternativement de l'un à l'autre, en poussant des cris qui ressemblent beaucoup à ceux d'un enfant. Les Indiens cuivrés ont la plus grande confiance dans ces oiseaux, et disent qu'ils les informent très-souvent de l'approche des étrangers, ainsi que du voisinage des daims ou des bœufs musqués, que probablement ils auraient beaucoup de peine à découvrir sans eux.

Les *Esquimaux* ne paraissent pas y attacher la même confiance; car pour peu qu'ils l'eussent partagée, ils auraient été avertis de notre approche vers leurs tentes. En effet,

pendant tout le temps que mes Indiens furent en embuscade, plusieurs bandes d'*allarmistes* volaient à tire-d'aîle de leurs tentes à nous, en faisant un bruit capable de réveiller l'homme le plus profondément endormi. 1771. Juillet.

Après avoir pris un repos de cinq à six heures, nous nous remîmes en route, et nous parcourûmes environ dix-neuf milles au *Sud Sud-Est*, avant d'atteindre une des mines de cuivre, éloignée de vingt-neuf à trente milles de l'embouchure de la rivière.

Cette mine, si on peut l'appeler ainsi, n'est qu'un amas de rochers entr'ouverts et bouleversés par quelque tremblement de terre. Au milieu de ces ruines coule une petite rivière, dont l'eau, à l'époque de mon arrivée, ne dépassait pas le genou.

Les Indiens qui m'avaient engagé à visiter la mine en question, me dirent qu'elle était d'une telle richesse, que si on venait à établir

une Factorerie sur les bords de la rivière, on
1771. pourrait lester entièrement les vaisseaux de
Juillet. cuivre, au lieu de pierres, et cela aussi facilement qu'on le pratique avec ces dernières dans la rivière de *Churchill*. Suivant ces Indiens, les éminences étaient formées uniquement de ce métal, détaché et amoncelé comme des tas de cailloux. Mais il s'en fallait bien que leur assertion fût conforme à la vérité, car la plûpart de mes compagnons et moi nous ne découvrîmes, après quatre heures de recherches, qu'un seul morceau de cuivre digne d'être recueilli. Quoi qu'il en soit, il était d'une très-bonne qualité, et pesait environ quatre livres. (1) Je crois cependant que la mine a dû être plus abondante autrefois, à en juger par les pierres teintes de vert-de-gris, que je trouvai en assez grande quantité, soit sur la surface, soit dans les fentes des rochers.

(1) Ce morceau de cuivre est aujourd'hui en la possession de la Compagnie de la *Baie de Hudson*.

J'observerai pour les gens crédules, que les Indiens se figurent que chaque morceau de cuivre ressemble à quelque objet dans la nature ; mais d'après celui qui me tomba entre les mains, et plusieurs autres plus petits que mes compagnons ramassèrent, j'avouerai qu'il faut une grande force d'imagination pour trouver cette ressemblance. Au surplus, chaque Indien varie sur les objets de similitude, et mon morceau de cuivre était à peine enlevé de terre, qu'il avait subi déjà vingt comparaisons différentes. L'un disait qu'il ressemblait à tel animal, un second qu'il représentait telle partie d'un autre, et tous terminèrent par convenir qu'il ressemblait à un lièvre accroupi. Pour moi, je confesserai que je ne vis rien de tout cela. Je ne finirais pas, si je voulais faire l'énumération de toutes les parties du daim ou des autres animaux, auxquelles ces Indiens assimilent les morceaux de cuivre d'une certaine valeur. Il me suffira de dire que ces peuples préfèrent, pour leur usage, ceux qui sont les plus gros et les plus homogènes.

1771. Juillet.

Avec du feu et deux pierres, ils leur donnent
1771. la forme qu'ils veulent.
Juillet.

Avant que la Compagnie de la *Baie de Hudson* ne formât une colonie à la rivière de *Churchill*, établissement qui remonte à environ cinquante ans avant ce voyage, les Indiens du Nord ne possédaient d'autre métal que du cuivre, à l'exception d'une très-petite quantité de fer travaillé, que quelques-uns d'entr'eux avaient rapporté du Fort d'Yorck, où ils s'étaient rendus en 1713 ou 1714, et de quelques morceaux de vieux fer, trouvés à la rivière de *Churchill*, où, sans doute, ils avaient été laissés par le capitaine *Monk*. Un grand nombre de ces Indiens partait de différents points tous les étés pour se rendre aux mines, et en extraire du cuivre, dont ils faisaient des haches, des ciseaux à glace, des baïonettes, des couteaux, des alènes, des pointes pour leurs flèches, etc. (1) Les

(1) Suivant une tradition singulière répandue parmi

sentiers frayés par eux sur les hauteurs, et qui subsistent encore dans beaucoup d'endroits ; 1771. Juillet.

les Indiens, ce fut une femme qui découvrit ces mines. Elle y conduisit pendant plusieurs années ceux des Indiens qui désiraient de s'y rendre ; mais comme elle était la seule femme de la compagnie, quelques hommes se comportèrent si librement avec elle, qu'elle résolut de s'en venger ; et la tradition ajoute que cette femme était une grande sorcière. Il arriva donc que lorsque ces hommes, après s'être chargés de cuivre, voulurent s'en aller, elle refusa de les accompagner, en disant qu'elle resterait dans la mine jusqu'à ce que la terre l'engloutît avec tout le cuivre. L'année suivante, les Indiens la trouvèrent enfoncée jusqu'au milieu du corps, quoique encore en vie, et ils s'apperçurent que le cuivre avait beaucoup diminué. La femme et la partie la plus riche de la mine avaient entièrement disparu lorsqu'ils revinrent l'année d'après, de sorte qu'il ne restait plus que quelques morceaux de cuivre épars sur la surface de la terre, et à de très-grandes distances les uns des autres. Les Indiens assurent qu'avant cette époque, le cuivre, détaché en gros morceaux, et sans alliage, était en même temps si commun, qu'on n'avait que la peine de le ramasser et de l'emporter.

1771. Juillet. annoncent une grande intelligence. Ceux pratiqués dans les vallées et les terreins marécageux, sont recouverts d'herbe, de manière à ne pouvoir être distingués aujourd'hui que difficilement.

Les Indiens des Mines de Cuivre attachent une grande valeur à ce métal, et le préfèrent au fer pour la composition de leurs instruments, excepté celle des haches, des couteaux et des alènes, dont la fabrique en cuivre n'est jamais aussi bonne. Lorsque ces peuples échangent de ce métal contre du fer travaillé que leur apportent quelquefois nos Indiens du Nord, ils donnent un ciseau à glace de cuivre pour un pareil en fer, ou pour une hache à demi usée, en ajoutant alors au ciseau quelques pointes de flèches du même métal. S'il est question de fourrures, la règle établie par nos Indiens est de se faire donner dix fois le prix qu'ils ont payé à la Factorerie de la Compagnie. Une hache, qui leur a coûté une peau de castor, de chat, ou trois peaux

communes de martinet, leur est remboursée sur le pied de mille pour cent. Les Indiens cuivrés payent dans la même proportion les couteaux et autres petits ustensiles de fer. Une chaudière de fonte, du poids de deux livres ou de deux livres et demie, leur coûte soixante peaux de martinet, ou la valeur de vingt peaux de castors en d'autres fourrures. (1) Quand les chaudières sont neuves, les Indiens du Nord ne se font aucun scrupule de demander davantage. Ce n'est qu'au moyen de ces prix exorbitants que les Indiens des Mines de Cuivre et de la côte de Chien, qui commercent

1771. Juillet.

(1) Il est nécessaire d'expliquer ce qu'on entend par ces mots. La Compagnie de la *Baie de Hudson*, pour faciliter les échanges et les comptes avec les Indiens, prit la peau de castor pour terme d'évaluation du prix de toutes les autres fourrures, d'après leurs valeurs respectives. Ainsi, une fourrure est estimée valoir une, deux, trois, ou quatre peaux de castors. Souvent, d'après la qualité des fourrures, il en faut de six à vingt pour représenter une peau de castor. — C'est ce qu'on appèle *Made Beaver*.

avec les nôtres, se pourvoyent de fer tra-
1771. vaillé, etc.
Juillet.

Les Indiens du Nord achetaient autrefois de ces deux tribus les fourrures qu'ils apportaient à la Factorerie de la Compagnie, car leur pays leur en fournissait peu; et comme ils se trouvaient alors en guerre avec les Indiens du Sud, ils étaient privés de pouvoir pénétrer assez loin sur les derrières pour rencontrer des animaux à fourrures. Ainsi leur commerce se réduisait aux peaux de daims et aux fourrures qu'ils extorquaient des Indiens cuivrés et de ceux de la côte de Chien. Ce commerce, année commune, et jusque dans les derniers temps, avait excédé rarement, peut-être même jamais, la valeur de six mille peaux de castors. Heureusement pour ces Indiens et pour la Compagnie, ils sont aujourd'hui en paix, et vivent en parfaite intelligence avec ceux du Sud. Ce rapprochement n'a pas tardé à produire un bien sensible, car en peu d'années la traite s'est accrue de

plusieurs milliers de peaux, et il y a eu même des années où elle s'est élevée à onze mille. (1) 1771. Juillet.

(1) Depuis que ce voyage est écrit, les Indiens du Nord, dans leurs communications annuelles avec ceux du Sud et d'*Athapuscow*, ont contracté la petite vérole, qui en a emporté un neuvième, et principalement parmi ceux qui commerçaient directement avec la Factorerie de *Churchill*. Le peu qui a survécu suit l'exemple de ses voisins du Sud, et commerce avec les Canadiens qui sont établis dans le cœur du pays d'*Athapuscow*. Ainsi il n'a fallu que quelques années pour prouver que j'avais mal vu, et qu'il eût été plus avantageux pour la Compagnie, et en même temps pour la population des Indiens du Nord, qu'ils fussent restés en guerre avec les tribus méridionales, au lieu de chercher à améliorer leur situation. D'un autre côté, il est impossible de calculer les bénéfices qui auraient pu résulter d'un trafic constant et régulier avec les différentes tribus d'Indiens des Mines de Cuivre et de la côte de Chien. Mais toute communication ayant été interrompue pendant plusieurs années avec ces peuples, ils sont retombés dans leur barbarie et leur indigence premières. Une guerre s'est élevée entre ces deux tribus, pour quelques mauvais outils de fer laissés parmi elles, et les Indiens de la côte de Chien, plus nombreux et plus heureux, ont

1771. Juillet. Outre l'avantage résultant pour la Compagnie de cette augmentation de commerce, les malheureux Indiens du Nord jouissent de celui de faire servir à leur importation annuelle les productions d'un pays fertile et beau, sans préjudicier à la consommation de ses habitants.

On a tenté, à différentes reprises, d'amener les Indiens de Cuivre et de la côte de Chien à

fini par détruire presque toute la race des Indiens de Cuivre.

Tandis que je rédigeais cette note, j'appris de quelques Indiens du Nord que ceux restés de la tribu de Cuivre trafiquaient avec les Canadiens établis dans le pays d'*Athapuscow*, qui leur procuraient les objets dont ils avaient besoin, à moitié du prix qu'ils les achetaient ci-devant; d'où il résulte que les Indiens du Nord, ainsi que la Compagnie de la Baie de Hudson, doivent renoncer à tout espoir de commerce avec ce peuple, à moins que la Compagnie ne forme un établissement dans le pays d'*Athapuscow*, et ne fasse vendre à meilleur marché que les Canadiens.

visiter

visiter la Factorerie de la Compagnie, placée à la rivière de *Churchill*; on leur a même fait distribuer, à cet effet, beaucoup de présents; tous ces essais ont été inutiles. Plusieurs des premiers sont venus à *Churchill* à la suite des Indiens du Nord, et ont été renvoyés chargés de présents pour leurs compatriotes; mais à peine avaient-ils quitté le Fort, que ces effets leur étaient enlevés par ces mêmes Indiens. Sans la crainte de pareils traitements, il serait aussi possible aux Indiens de la rivière de Cuivre d'apporter eux-mêmes leurs marchandises aux marchés de nos comptoirs, qu'il l'est à ceux du Nord, qui, en allant les leur acheter pour nous les revendre, ont les mêmes distances à franchir et les mêmes difficultés à vaincre. Mais le système politique de ces derniers est d'empêcher toute communication des Indiens de Cuivre avec nous, dans la crainte de voir diminuer leurs bénéfices. La superstition, d'ailleurs, mettrait une barrière insurmontable entre ces Indiens et nos comptoirs. En effet, la plûpart répugnent à se transporter

1771. Juillet.

dans un pays aussi éloigné du leur, sous prétexte que l'air et les aliments, quoiqu'exactement conformes à ceux auxquels ils sont habitués, ne valent rien pour eux, et que, sur trois de leurs compatriotes qui avaient entrepris ce voyage, aucun n'est retourné en vie. Le premier de ces motifs est évidemment dénué de raison ; le second n'est malheureusement que trop fondé ; mais la mort de ces Indiens doit être imputée à la perfidie et à la cruauté de ceux du Nord, qui les avaient pris sous leur protection.

1771. Juillet.

Il y a peu d'années que le capitaine *Keelshies*, dont il est souvent fait mention dans ce Journal, emmena avec lui douze Indiens des Mines de Cuivre, tous chargés d'une grande quantité de fourrures précieuses. Chemin faisant, le Capitaine et sa troupe s'approprièrent ces fourrures pour des provisions, et contraignirent les Indiens d'achever de les porter au Fort.

A son arrivée au Fort du Prince de Galles, *Keelshies* se fit un grand mérite d'avoir amené ces étrangers aussi richement chargés, et assura le Gouverneur qu'il pouvait compter sur son exactitude à entretenir une branche de commerce aussi avantageuse à la Compagnie. On donna à l'un de ces Indiens le nom de Capitaine, et il fut traité en conséquence pendant son séjour au Fort. On le vêtit d'une manière convenable, et à son départ, on le combla de présents, ainsi que ses camarades, dans l'espérance que non seulement ils renouvèleraient leurs visites, mais que beaucoup de leurs compatriotes, séduits par ces largesses, s'empresseraient de les accompagner. 1771. Juillet.

Quelque adroite et sage que fût la conduite du Gouverneur dans cette occasion, elle produisit cependant un effet opposé à ce qu'on en avait attendu; car le scélérat *Keelshies* et sa troupe, non contents d'avoir enlevé à ces malheureux Indiens les fourrures qu'ils portaient au Fort, résolurent aussi de se rendre

maîtres de ce que le Gouverneur leur avait
1771. donné. Trop lâches pour les attaquer de front,
Juillet. ils imaginèrent de s'en défaire en les abandonnant sur une île. Ce complot arrêté, ils commencèrent par embarquer furtivement dans leurs canots tous les effets de ces étrangers, leur enlevèrent ensuite leurs vêtements, et s'éloignèrent bientôt après en les laissant sur l'île, où ils périrent de misère. A mon retour au Fort en Juin 1772, je vis les restes de ces infortunés, dont *Matonabbee*, mon guide, me fit l'histoire. Elle ne fut connue que quelques années après du Gouverneur, à qui on l'avait cachée, dans la crainte de l'indisposer contre *Keelshies*.

Pareil évènement pensa arriver dans la même année à un Indien de cette tribu qui m'accompagnait au Fort. Nous venions de traverser la rivière *Seal* avec les fourrures de cet homme, lorsque nous découvrîmes qu'il avait été laissé sur la rive opposée. *Matonabbee* fut le seul qui s'offrit d'aller le chercher. Le

vent soufflait alors si fort, que ce Chef prit le parti de se mettre tout nu pour mieux nager, en cas que son canot fût renversé. Bientôt après il nous ramena le pauvre Indien, à la grande mortification de celui qui s'était approprié ses fourrures, et qui eût été charmé de les conserver aux dépens de la vie de son camarade. 1771. Juillet.

Au départ des Indiens du Nord de la Factorerie, celui de la rivière de Cuivre se mit sous la protection de *Matonabbee*, qui l'accompagna jusqu'au 64e. dégré de latitude Nord, où ils rencontrèrent quelques compatriotes du jeune homme. Parmi eux se trouvait son père, entre les mains de qui *Matonabbee* le remit sain et sauf avec tous ses effets.

Bientôt après que nous eûmes quitté la mine de Cuivre, il survint un brouillard humide très-épais, accompagné, par intervalles, de neige. Le même temps régna pendant quelques jours, et le brouillard s'accrut souvent

à un point, qu'incapables de distinguer notre
1771. chemin, nous fûmes obligés de nous arrêter
Juillet. plusieurs heures de suite, d'autant plus que la route était encombrée de roches.

Vers les trois heures du matin, le frère de
22. *Matonabbee* et un des Indiens de Cuivre que nous avions envoyés en avant de *Conge-Cathawhachaga*, nous rejoignirent. Ils n'avaient découvert dans leur course aucun Indien qui pût être utile à mon expédition. Ils s'étaient rendus néanmoins à la rivière de Cuivre, et à la faveur de quelques marques laissées par nous pour diriger leur retour, ils nous avaient suivis. Depuis le moment de leur départ de la rivière jusqu'à celui de notre réunion, ils n'avaient pris aucun repos, quoiqu'ils eussent parcouru cent milles. Nous fûmes réveillés par leur arrivée, et nous nous remîmes aussitôt en route. Après une marche de 42 milles, et avoir traversé, chemin faisant, le *lac Buffalo*, nous nous arrêtâmes au milieu des *Montagnes pierreuses* pour passer la nuit. L'air

était excessivement chaud et pesant. La même chaleur se fit sentir le 23. Nous partîmes de grand matin, et nous parcourûmes quarante-cinq milles, pendant lesquels les Indiens tuèrent plusieurs daims mâles très-gras. 1771. Juillet. 23.

Nous nous arrêtâmes sur les une heure du matin, le 24, pour prendre quelque repos comme nous avions fait vers le milieu du jour précédent. Mais les Indiens, qui se trouvaient séparés depuis si long-temps de leurs femmes et de leurs enfants, jurèrent de renoncer au sommeil jusqu'au moment de leur réunion avec leurs familles, d'autant plus que nous découvrions alors les hauteurs de *Conge-Cathawhachaga*, où ils les avaient laissées. Après une halte d'environ une heure, nous nous remîmes en marche, et nous arrivâmes à six heures du matin à *Conge-Cathawhachaga*, où nous apprîmes, à notre grande surprise et avec chagrin, que toutes les femmes avaient traversé la rivière avant que les Indiens de Cuivre ne l'eussent quittée. Nous ne 24.

1771. Juillet. trouvâmes qu'un seul homme âgé et sa famille, survenus pendant notre absence, et qui apportaient des fourrures à *Matonabbee*, époux d'une des filles du vieux Indien, et conséquemment son gendre. Celui-là avait avec lui une autre fille qu'il offrit aussi à ce Chef, qui la refusa.

Nous ne fîmes qu'un très-court séjour dans cet endroit; car ayant apperçu une fumée considérable vers le Sud, nous traversâmes aussitôt la rivière. Arrivés au lieu de la fumée, nous trouvâmes que les femmes y avaient demeuré pendant quelques jours, mais qu'elles en étaient parties, et qu'au moment de s'éloigner, elles avaient mis le feu à la mousse, d'où provenait la fumée dont nous avions été témoins. Quoique l'après-dîner fût très-avancé, nous poursuivîmes notre route dans la direction de celle des femmes, qui nous était indiquée par leurs traces sur la mousse. Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, que nous découvrîmes une autre fumée à une grande distance, ce

qui nous fit doubler le pas. Néanmoins il était onze heures du soir lorsque nous atteignîmes l'endroit. Les femmes, malheureusement, après y avoir passé la nuit précédente, en étaient reparties le 25 au matin, en mettant le feu la à mousse. 1771. Juillet. 25.

Les Indiens, réfléchissant que leurs femmes n'étaient éloignées d'eux que d'une journée de marche ordinaire, qui, dans ces pays, excède rarement dix à douze milles, prirent le parti de ne pas s'arrêter qu'ils ne les eussent rejointes. En conséquence, nous continuâmes de marcher, et sur les deux heures du matin, nous rencontrâmes quelques-unes des femmes qui avaient dressé leurs tentes sur les bords du lac *Cogead.*

Notre marche avait été si pénible depuis la rivière de Cuivre, et accompagnée de si peu de repos, que mes pieds et mes jambes étaient devenus enflés au point de ne pouvoir plus les gouverner. Les ongles de mes orteils avaient

été déchirés par les pierres, et il s'y était établi
1771. Juillet. une suppuration. Pour comble de malheur, la peau sous la plante de mes pieds et entre chaque doigt, était entièrement arrachée ; de sorte que le sable et le gravier qui s'introduisaient dans mes souliers me faisaient éprouver des irritations affreuses, tellement que le jour qui précéda notre arrivée aux tentes des femmes, je ne faisais pas un seul pas qu'il ne fût imprimé de sang. Plusieurs de mes Indiens se plaignaient aussi de leurs pieds; mais ils ne présentaient pas la vingtième partie du mal des miens.

Comme c'était la première fois de ma vie que je me trouvais dans cette position, j'en fus très-allarmé pour les suites. Je ne ressentais que très-peu de fatigue dans le reste du corps; mais les douleurs cruelles que j'éprouvais en marchant avaient tellement abattu mes esprits, que si les Indiens avaient continué de voyager deux ou trois jours de plus, je serais resté infailliblement de l'arrière.

La première chose que je fis en arrivant fut de tremper mes pieds dans de l'eau chaude. 1771. Juillet. Je les bassinai ensuite avec de l'esprit de vin, et après avoir appliqué du cérat de *Turner* sur les parties entamées, je me livrai au repos. Je trouvai le lendemain qu'il y avait un peu moins d'inflammation. Ce mieux me persuada que le repos était le meilleur remède pour la guérison d'un mal simple en lui-même, mais qui, par la nature des douleurs qu'il m'occasionnait, m'avait fait redouter, dans le principe, des suites très-fâcheuses.

Mais il fallut renoncer à ce repos si essentiel à mon prompt rétablissement; car mes Indiens avaient tant d'impatience de rejoindre le reste de leurs femmes et de leurs enfants, qu'ils refusèrent de s'arrêter plus d'un jour. Nous repartîmes en conséquence le 27, et quoique nous ne 27. fissions que huit à neuf milles par jour, j'avais toutes les peines du monde à suivre mes compagnons. Mais la beauté vraiment remarquable du temps et celle du chemin, qui était

parfaitement uni et débarrassé de pierres,
1771. contribuèrent à faciliter ma marche de ma-
Juillet. nière à ne pas perdre de vue les Indiens.

31. Nous atteignîmes le 31 Juillet l'endroit où les femmes et les enfants avaient eu ordre d'attendre notre retour de la rivière de Cuivre. Nous y trouvâmes plusieurs tentes; mais il y manquait les personnes attachées à *Matonabbee* et à quelques autres de ma troupe. Une fumée considérable que nous appercûmes à l'Est nous fit penser que ce pouvait être elles, d'autant mieux que l'on n'attendait point
Août. d'autres Indiens de ce côté. En conséquence,
1. *Matonabbee* expédia le matin suivant quelques jeunes gens pour aller à la découverte, et le 5 la réunion générale eut lieu. Nous fûmes étonnés de compter plus de quarante tentes; mais aux femmes et aux enfants s'était joint un grand nombre d'autres Indiens. Parmi ceux-ci se trouvait l'homme que *Matonabbee* avait tenté d'assassiner pendant notre séjour à *Clowey*. Il conduisit d'un air

très-respectueux sa femme dans la tente de *Matonabbee*, l'assit à son côté, et se retira sans proférer une parole. *Matonabbee* ne daigna pas faire attention à elle, quoiqu'elle fondît en larmes. Celle-ci se penchant par dégrés vers lui, finit par s'appuyer sur son bras, et s'écrier en sanglottant : *Seéd dinne ! seéd dinne !* c'est-à-dire : Mon mari ! mon mari ! sur quoi *Matonabbee* lui observa, que si elle l'avait toujours aimé et respecté, elle ne l'eût pas abandonné, et qu'au surplus elle était parfaitement libre d'aller où bon lui semblerait. Elle profita de la permission avec quelque apparence de répugnance, quoique certainement très-satisfaite au fond, et elle retourna à la tente de son premier mari.

1771. Août.

CHAPITRE VII.

Evènements survenus depuis le moment de notre réunion avec les femmes, jusqu'à celui de notre arrivée au lac *Athapuscow*.

Plusieurs de nos Indiens tombent malades.— Procédés des Médecins ou Sorciers du pays. — Matonabbee *et sa troupe se mettent en route pour le* Sud-Ouest. — *La plûpart des autres Indiens se séparent aussi de nous pour retourner dans leurs cantons respectifs.* — *Côtoyé le lac* White-stone. — *Tué beaucoup de daims pour avoir leurs peaux.* — *Réflexions à ce sujet, ainsi que sur la saison et les lieux convenables aux daims dans ces climats élevés.* — *Notre arrivée au lac* Point. — *Une des femmes de nos Indiens laissée malade sur le chemin au risque d'y périr.* — *Mauvais temps compensé par une grande abondance de daims.*

1771. Août. — *Séjourné quelque temps près du lac* Point *pour faire sécher des viandes, &c. — L'hiver nous surprend dans cet endroit. — Pratiques superstitieuses observées par mes compagnons de voyage après avoir massacré les* Esquimaux *à la rivière de Cuivre. — Un violent coup de vent renverse ma tente et brise mon nouveau quart de Cercle. — Quelques Indiens de l'*Ouest, *nommés* Dog-ribbed (côte de Chien) *et d'autres de la* Rivière de Cuivre, *arrivent à nos tentes. — Ils nous proposent d'aller dans le pays des Indiens d'*Athapuscow *pour tuer des* élans *et des* castors. — *Départ du lac* Point *et arrivée à la lisière des grands bois. — Nous passons delà au lac* Anawd. — *Evènements durant notre séjour dans cet endroit. — Cure remarquable d'une paralysie par les Médecins du pays. — Quitté le lac* Anawd. — *Notre arrivée au grand lac* Athapuscow.

PLUSIEURS des Indiens étant tombés très-malades, les sorciers, qui sont les médecins du

du pays, et qui prétendent opérer de grandes cures, commencèrent à essayer sur eux leurs remèdes. Il est nécessaire de faire observer que toute leur médecine, tant pour les maux intérieurs qu'extérieurs, ne consiste que dans des charmes. Lorsque le mal est extérieur, ces jongleurs, après avoir toussé, craché et prononcé beaucoup de mots inintelligibles, sucent la partie malade, puis soufflent dessus et finissent par chanter; tel est tout leur procédé. Pour les maladies intérieures, comme des coliques, des difficultés d'uriner, etc., il est très-ordinaire de les voir souffler dans l'*anus* ou les parties voisines, quels que soient l'âge et le sexe du malade, et ils ne s'arrêtent que lorsque les yeux leur sortent presque de la tête. La quantité de vent qu'ils insinuent par ces ouvertures cause quelquefois aux malades des émotions extraordinaires qu'il leur est difficile de retenir, et comme le vent n'a d'autre issue que le canal par lequel il a été introduit, il en résulte souvent des scènes vraiment comiques entre le malade et le médecin.

1771. Août.

1771. Août. Assistant un jour à l'une de ces opérations, il m'échappa quelques plaisanteries, dont je fus extrêmement fâché après, car elles offensèrent vivement plusieurs Indiens, entr'autres le jongleur et le malade, que j'estimais beaucoup tous les deux, et à qui, dans toute autre circonstance, j'en avais donné des preuves.

J'ai souvent admiré l'adresse de ces jongleurs à tromper leurs crédules compatriotes, ainsi que leur acharnement après leurs malades. Ils prolongent tellement quelquefois l'exercice de leur procédé à vent, que quoique robustes de leur nature, j'en ai vu plusieurs quitter leurs malades, la figure et la poitrine dans un état déplorable. Quelque ridicule que puisse paraître cet usage à un Européen, il ne lui serait pas permis d'en rire devant un Indien.

Quand le médecin est ami du malade, et qu'il suppose sa maladie grave, outre les remèdes indiqués ci-dessus, il a recours à un

procédé encore plus extraordinaire. Il ne s'agit de rien moins de sa part que d'avaler des haches, des ciseaux à glace, des baïonettes, des couteaux et autres choses semblables, dans l'espérance qu'une entreprise aussi désespérée réussira à éloigner la mort et à procurer quelque soulagement au malade. 1771. Août.

On élève, à cet effet, une maison avec quatre pieus enfoncés en terre, et placés de manière à former un quarré de quatre, cinq, six ou sept pieds de long, suivant qu'on le désire. Ces pieus se réunissent et sont arrêtés à leur extrémité supérieure; on les recouvre ensuite de peaux. Cette maison représente exactement une petite tente quarrée, à l'exception qu'on n'y pratique aucune ouverture en haut pour admettre la lumière. On étend au milieu le malade, qui est bientôt suivi du jongleur ou des jongleurs; car leur nombre se monte quelquefois jusqu'à six. Mais ces médecins, avant de pénétrer dans la maison, se mettent entièrement nus. Aussi-tôt entrés

et la porte fermée, ils s'agenouillent autour
1771. du malade ou des malades, sucent les parties
Août. affectées, soufflent dessus, et bientôt après chantent et conversent comme s'ils s'entretenaient avec des esprits familiers, qu'ils prétendent leur apparaître sous la forme de différents animaux et d'oiseaux de proie. Quand ils ont suffisamment fait la conversation avec ces esprits ou ces ombres, comme ils les appèlent, ils demandent une hache, une baïonnette ou quelque autre instrument, que tient un assistant, et à la poignée duquel est attaché un long cordon, afin de pouvoir être retiré lorsqu'il a été avalé; car ces jongleurs savent très-bien que des morceaux de fer ou d'acier de ce volume sont de trop dure digestion pour des estomacs, même comme les leurs. D'ailleurs, des instruments de cette espèce étant d'autant plus précieux qu'ils sont extrêmement rares dans ce pays, il serait peu généreux à eux de les digérer, sur-tout lorsque l'acte de les avaler et de les retirer ensuite suffit pour l'objet qu'ils se proposent.

Dans l'une des quarante tentes occupées par les Indiens que nous rejoignîmes, il y avait un homme si dangereusement malade, que les jongleurs crurent devoir faire usage de quelques-uns de leurs plus forts remèdes pour le guérir. Un d'entr'eux consentit donc à avaler une grande baïonette. Aussi-tôt on éleva une de ces maisons que je viens de décrire. Le malade y fut transporté et suivi du jongleur, qui après un long discours préparatoire, et l'entretien d'usage avec ses esprits familiers, s'avança vers la porte et demanda la baïonette, qu'on tenait toute prête, et à l'extrémité de laquelle était lié un petit morceau de bois, pour mieux faciliter l'extraction de la baïonette. Je ne puis m'empêcher d'observer que la longueur de ce morceau de bois ne surpassait pas la largeur de la baïonette; mais il remplit tout aussi-bien l'objet auquel on le destinait que s'il eût eu la grandeur du bâton d'une lance. 1771. Août.

Je ne suis pas assez simple pour croire que

1771. Août. ce jongleur ait avalé la baïonette; cependant je dois convenir qu'il la fit disparaître en moins d'un clin d'œil, et l'envoya, dieu sait où, tandis que le petit morceau de bois, ou un exactement semblable, resta arrêté entre ses dents. Après s'être promené un moment devant la maison, il se plaignit de grandes douleurs dans l'estomac et dans les instestins, qu'il chercha à appaiser par différentes attitudes, accompagnant le tout de grimaces et de contorsions horribles. Il retourna de nouveau à la porte, où il fit de violents efforts pour vomir. A la fin, par le moyen du petit morceau de bois qu'il tira pendant quelque temps, parut, au grand étonnement des spectateurs, la baïonette, qui semblait effectivement sortir de sa bouche. La joie brillait dans ses regards, et il rentra d'un air de triomphe dans la maison, où il reprit ses enchantements, qu'il continua pendant vingt-quatre heures de suite. Je n'étais pas placé immédiatement auprès de lui lorsqu'il rendit la baïonette, mais je m'en croyais assez rapproché pour observer

tous ses mouvements, et j'étais d'ailleurs toute attention. J'avouerai que ce tour avait de quoi en imposer, sur-tout de la part d'un homme entièrement nu. 1771. Août.

Quelque temps après l'opération achevée, des Indiens me demandèrent ce que j'en pensais. Je répondis que pour en bien juger, il aurait fallu que je l'eusse vue de plus près, et en cela je ne disais que la vérité. Toute réflexion à part, le malade recouvra bientôt la santé, et nous, de notre côté, nous nous préparâmes à marcher vers le *Sud-Ouest.*

Nous partîmes le 9 Août, et nous dirigeâmes notre route au *Sud-Ouest quart d'Ouest*, faisant généralement sept à huit milles par jour. Les Indiens restés avec moi pouvaient former douze tentes; les autres avaient pris différents chemins. Je devais à plusieurs jours de repos la guérison de mes pieds, dont cependant la peau demeura encore tendre pendant quelque temps. 9.

1771. Août. 19 et 25. Nous voyageâmes depuis le 19 jusqu'au 25 sur les bords du *lac Thaye-chuck-gyed-whoie* ou de Pierres blanches, qui peut avoir quarante milles de long du Nord-Est au Sud-Ouest, sur une largeur inégale. Une rivière, à qui il donne naissance dans sa partie Nord-Ouest, coule, dit-on, en serpentant vers l'Ouest. Après un cours assez prolongé, elle tourne au Nord-Ouest, et forme cette branche principale de la *rivière de Cuivre*, dont j'ai déjà fait mention. Quoi qu'il en soit de ce rapport, il est certain qu'il se jète plusieurs petites rivières dans ce lac du côté du Sud-Est; mais il peut se faire, d'après leur peu de volume, qu'elles ne suffisent qu'à réparer le déchet journalier occasionné dans les eaux du lac par l'évaporation, qui est toujours considérable dans le court été de ces hautes latitudes septentrionales.

Nous fîmes rencontre d'une grande quantité de daims, dont les Indiens tuèrent un certain nombre, uniquement pour en avoir les

peaux. Nous étions dans la saison de l'année où ces peaux ont atteint tout leur dégré de bonté, et leur poil, la longueur suffisante pour préserver du froid. 1771. Août.

La destruction que l'on fait de ces animaux dans cette seule saison de l'année est presqu'incroyable; et comme ils ne portent qu'un petit à la fois, il est étonnant qu'ils ne deviènent pas plus rares. Le contraire existe, car les plus vieux Indiens de toutes les tribus du Nord m'ont assuré que ces animaux n'avaient jamais été plus abondants. Quoiqu'on en rencontre très-peu depuis quelques années dans le voisinage de la rivière de *Churchill*, on assure, avec beaucoup de vraisemblance, qu'ils sont plus communs aujourd'hui dans d'autres parties du pays qu'ils ne l'étaient autrefois. Leur rareté ou leur abondance dans plusieurs endroits à la fois, provient, en grande partie, des vents qui ont précédé et régné pendant quelque temps; car les Naturels prétendent que le daim, quand il n'émigre pas

1771. Août. de l'Est à l'Ouest ou de l'Ouest à l'Est, marche toujours dans la direction du vent pour chercher le sexe opposé au sien et s'accoupler.

Il faut huit à dix de ces premières peaux pour l'habillement complet d'hiver d'une personne faite. Il faut en outre, autant que possible, que les daims ayent été tués dans le mois d'Août, ou, pour le plus tard, au commencement de Septembre; car passé ce temps, le poil serait trop long, et en même temps si peu adhérent, qu'il tomberait au moindre frottement.

Il faut encore à la même personne plusieurs autres peaux apprêtées pour se faire des bas, des souliers et un habit d'été. On en réduit aussi un certain nombre en parchemin, que les Indiens appèlent *clewla*. Ils en font des cordons pour leurs raquettes, des lacets pour leurs pièges, des courroies pour leurs traîneaux; enfin, ils l'appliquent à tout ce qui demande à être attaché. Ainsi une seule

personne employe dans une année pour son habillement et ses autres besoins domestiques, 1771. Aout.
au-delà de vingt peaux, sans compter celles pour ses tentes, ses sacs, et beaucoup d autres objets qu'il est impossible de se rappeler, et qu'il serait inutile d'énumérer. Toutes ces peaux demandent à être rassemblées du commencement d'Août jusqu'au milieu d'Octobre; car quand la saison du rut est passée et l'hiver arrivé, ces peaux deviènent très-claires et se garnissent d'insectes, ce qui les rend peu propres à servir, à moins de les partager en bandes ou lanières, dont les Indiens font des filets, ainsi que des cordons pour leurs raquettes. Mais ils les destinent principalement à leur nourriture d'hiver, et en effet, quand le poil et les insectes en ont été parfaitement extraits, et qu'on les a bien fait bouillir, elles ne sont point un mêts du tout désagréable. Les Indiens, sur-tout les enfants, mangent jusqu'aux insectes, dont ils sont même extrêmement friands. Ils essayèrent en vain de m'en faire goûter. On les voit occupés continuellement à les

détacher des peaux et à les manger tout vi-
1771. vants. Ils disent qu'ils sont aussi bons que des
Août. groseilles. L'idée seule d'un pareil mêts, indépendamment de la conformation de ces insectes, dont plusieurs sont de la grosseur du bout du petit doigt, suffisait pour me donner un dégoût invincible; et quand je fais l'aveu que de tout ce que je voyais manger à mes compagnons, les *warbles* (1) et le poux domestique étaient les deux seules choses pour lesquelles je ne partageasse pas leur goût, j'espère qu'on ne m'accusera pas de trop de sensualité.

Le mois d'Octobre est la saison du rut pour les daims de ces contrées, et quand le temps de leurs amours est passé, le mâle se sépare de la femelle. Le premier s'achemine vers l'Ouest pour chercher un abri dans les bois contre la rigueur de l'hiver, et l'autre ne

(1) C'est le nom que les Anglais donnent aux insectes qui s'attachent à la peau du daim.

quitte pas les terreins stériles de toute l'année. Il y a cependant quelques exceptions à cette règle générale, car j'ai rencontré souvent des femelles dans les bois, quoiqu'en nombre très-inférieur à celui des mâles. La règle n'est invariable que pour les daims répandus au Nord de la rivière de *Churchill*. Ceux qui habitent au Sud errent sans distinction de sexe et toute l'année parmi les bois, ainsi qu'au milieu des plaines et le long des bords des rivières, des lacs, etc. 1771. Août.

Le bois des vieux daims mâles est très-grand et comporte plusieurs branches. Il tombe tous les ans dans le mois de Novembre, temps à-peu-près où ces animaux commencent à se rapprocher des forêts. La providence a voulu sans doute, par cette chute réglée, qu'ils pussent échapper à leurs ennemis à travers les bois; autrement ils deviendraient la proie facile des loups ou autres bêtes féroces. Ils courraient même risque de rester accrochés aux arbres en y cherchant leur nourriture. On en peut

1771. Août. dire probablement autant des daims du Sud qui fréquentent les bois; mais ceux du Nord, quoique plus petits, ont de plus grands bois, et les branches en sont si longues et en même temps si projetées, qu'elles rendent ces animaux plus susceptibles qu'aucune autre espèce de daims que j'aye connue de se prendre aux arbres. Le bois des jeunes mâles tombe plus tard que celui des vieux; car j'en ai tué souvent à la fin de Décembre qui avaient encore tout le leur. Les femelles ne muent pas avant l'été; de sorte que quand les bois des mâles sont déjà prêts à tomber, ceux des femelles n'ont pas atteint quelquefois toute leur croissance.

En général le daim de cette région se porte continuellement de l'Est à l'Ouest ou de l'Ouest à l'Est, suivant la saison et les vents régnants, ce qui explique la vie errante des Indiens du Nord. Depuis Novembre, les mâles errent à l'Ouest à travers les forêts jusqu'en Mai, où leur bois commence à repousser. Ils se dirigent ensuite à l'Est, vers les terres stériles. Les

femelles qui y ont séjourné tout l'hiver s'avancent alors, comme par instinct, à leur rencontre, et elles ne s'en séparent plus qu'après la saison du rut. Quant à l'opinion reçue de tout temps, et si généralement en Angleterre parmi le peuple, que le gland de la verge tombe tous les ans aux daims, qu'elle soit fondée ou non, il est du moins certain qu'elle ne l'est point pour les pays qui bordent la *Baie de Hudson*. La longue résidence que j'y ai faite, et la quantité de daims que j'y ai vus tuer, m'ont mis à même de m'en assurer. Tous les Indiens, soit du Nord, soit du Sud, que j'ai interrogés, m'ont en outre toujours répondu qu'ils n'avaient aucune connaissance du fait. Mais j'avancerai avec la même vérité, et pour l'avoir observé moi-même, que ce qui arrive à l'animal connu dans la *Baie de Hudson* sous le nom de *lièvre des Alpes*, a quelque analogie avec ce qu'on attribue aux daims d'Angleterre. J'ai vu et examiné plusieurs de ces lièvres, qui avaient été tués après s'être accouplés au printemps. Leur verge présentait le même état

1771. Août.

de dessèchement que le cordon ombilical chez
1771. les jeunes animaux; et j'y ai toujours re-
Septem. marqué un passage à travers pour l'urine. J'ai cru devoir consigner ce fait dans mon Journal, parce que, selon toutes les apparences, il n'est pas encore connu de ceux qui se livrent à l'étude de l'*Histoire naturelle*. Il est sans doute à regretter que des hommes, dont les recherches sont si précieuses, ne puissent les vérifier toutes par eux-mêmes. C'est donc aux voyageurs à leur servir de garants, et je déclare, pour mon compte, que je n'avance rien ici qui ne soit le résultat d'une observation personnelle ou des témoignages les plus sûrs.

Après avoir quitté le lac *White-stone*, nous continuâmes de marcher au *Sud-Ouest quart d'Ouest*, faisant rarement plus de douze milles par jour, et très-souvent ne parcourant que six milles.

3. Nous atteignîmes le 3 Septembre une petite rivière dépendante du lac *Point*; mais comme le

le temps était très-chargé, et qu'il tombait alternativement beaucoup de pluie et de neige, nous fûmes obligés d'attendre plusieurs jours avant de pouvoir la traverser avec nos canots. L'eau était trop profonde et le courant trop rapide pour la passer à gué. Nous ne perdîmes pas néanmoins entièrement notre temps, car les Indiens tuèrent une grande quantité de daims, tant pour leur chair que pour leurs peaux, qui toutes se trouvaient à leur point de bonté. 1771. Septem.

Un changement dans le temps nous permit de traverser la rivière dans l'après-dîner du 7, et le lendemain matin nous dirigeâmes notre route au Nord-Ouest, le long du lac *Point*. Trois jours de marche, pendant lesquels nous parcourûmes environ dix-huit milles, nous conduisirent à un petit bois, le premier que nous eussions rencontré depuis le 25 Mai, en exceptant ceux que nous avions apperçus dans le voisinage de la rivière de la Mine de Cuivre. 7. 8.

1771. Septem. Une de nos femmes, attaquée depuis quelque temps de consomption, était devenue si faible, qu'elle se trouva hors d'état de voyager, ce qui, parmi les Indiens du Nord, est la situation la plus affreuse à laquelle une créature vivante puisse être condamnée. Soit que les médecins l'eussent négligée ou qu'elle n'y eût pas eu recours, il est certain qu'il n'avait été rien fait pour sa guérison ; de sorte qu'on finit par l'abandonner, sans plus de façon, sur le chemin.

Quoique ce fût le premier évènement de cette espèce qui se passât devant moi, je savais cependant que le cas était très-commun parmi les Indiens, et qu'il faisait partie de leurs usages. En effet, quand une personne tombe assez malade, sur-tout en été, pour ne pouvoir pas continuer de voyager, et qu'elle est trop pesante pour être portée ou traînée, ils disent qu'il vaut mieux risquer de la sacrifier que d'exposer sa famille, qui ne peut lui être d'aucun secours, à mourir de faim en restant auprès d'elle. Ses parents et ses amis se

contentent alors de lui laisser quelques vivres avec de l'eau et un peu de feu, si l'endroit permet d'en faire. Ils lui indiquent la route qu'ils comptent tenir, et après l'avoir couverte de peaux de daims, ils lui souhaitent un prompt rétablissement, et la quittent en poussant des gémissements. 1771. Septem.

Il est rare que ces personnes ainsi abandonnées réchappent, ou du moins qu'on en entende parler davantage; mais on en a vu cependant reparaître, ramenées par des amis ou par d'autres Indiens à leur famille. Trois fois la femme dont je viens de parler nous rejoignit de cette manière. A la fin la pauvre créature resta de l'arrière, et personne ne fut tenté de retourner la chercher.

Cet usage, en apparence si barbare, n'existe peut-être dans aucune autre partie du monde. A l'envisager cependant philosophiquement, il paraît commandé plutôt par la nécessité et l'amour de la conservation de soi-même, que

provenir d'un manque de ce sentiment de bien-
1771. veillance, qui distingue l'homme de tous les
Septem. autres êtres de la création. Les circonstances et l'habitude doivent contribuer à rendre ces scènes moins extraordinaires pour les Indiens qu'elles ne peuvent le paraître aux yeux des peuples plus civilisés.

Le temps fut généralement froid et accompagné de neige et de pluie dans la première partie de Septembre; ce qui semblait annoncer que l'hiver commencerait de bonne heure. Le nombre considérable de daims et la facilité de monter les tentes et de faire du feu au moyen du petit bois où nous nous trouvions, nous engagèrent à y séjourner quelque temps pour préparer nos peaux, nous en fabriquer des vêtements d'hiver, construire des raquettes, des traîneaux, et nous approvisionner d'une grande quantité de viandes sèches et de graisse; car suivant le rapport des Indiens, ils avaient toujours éprouvé une grande rareté de daims et de toute autre

espèce de gibier dans la direction que nous allions suivre en quittant le lac *Point*. 1771. Septem.

Le temps devint extrêmement doux vers le milieu du mois et continua ainsi jusqu'à la fin; mais les pluies étaient si fréquentes, qu'elles pourrirent la plûpart de nos tentes. Le vent ayant passé le 28 au *Nord-Ouest quart de Nord*, l'air devint si froid, que le 30 tous les étangs, les lacs et autres eaux stagnantes, étaient gelés au point de permettre de les traverser sans danger.

En parlant des superstitions des Indiens du Nord, j'ai oublié de rapporter comme un trait digne de remarque, qu'aussi-tôt après que mes compagnons eurent massacré les *Esquimaux* à la rivière de Cuivre, ils se regardèrent en état de souillure et cherchèrent à se purifier par différentes cérémonies. D'abord on interdit à tous ceux qui avaient trempé leurs mains dans le sang de faire cuire aucune espèce d'aliment, soit pour eux-mêmes, soit

pour les autres. Comme il s'en trouvait heu-
1771. reusement deux dont les mains étaient pures,
Septem. on les chargea de ce soin jusqu'à l'arrivée des femmes. Cette découverte me fut extrêmement agréable, car si ces deux hommes n'eussent pas existé, ce détail, aussi pénible que dégoûtant, eût roulé sur moi.

Après que les aliments étaient cuits et avant d'y toucher, tous les meurtriers prenaient une espèce de terre rouge ou d'ocre et s'en peignaient l'espace compris entre le nez et le menton, ainsi que la plus grande partie des joues jusqu'aux oreilles. C'était à qui refuserait de boire dans la tasse ou de fumer avec la pipe d'un autre.

Nous n'eûmes pas plutôt rejoint les femmes au retour de cette expédition, qu'elles s'empressèrent à l'envi de faire des ornements pour leurs maris, en purification sans doute des crimes auxquels ils avaient participé. Ces ornements consistaient en des bracelets et un

bandeau, composés de tuyaux de porc-épic et de poil d'élan artistement arrangés sur du cuir. 1771. Octobr.

Le cérémonial de se peindre la bouche et une partie des joues avant de manger, ainsi que d'éviter de boire dans la tasse et de fumer avec la pipe des autres, fut religieusement observé par mes Indiens jusqu'au commencement de l'hiver, et pendant tout l'intervalle, ils ne se permirent jamais d'embrasser leurs femmes ou leurs enfants. Ils s'interdirent aussi de manger certaines parties du daim et des autres animaux, telles sur-tout que la tête, les entrailles et le sang; et tant que dura leur état de souillure, ils ne firent jamais bouillir leur viande. Après l'avoir exposée à sécher au soleil, ils la mangeaient crue ou grillée, quand ils pouvaient allumer du feu.

Lorsque le temps de mettre fin à ces cérémonies fut arrivé, les hommes, après avoir écarté soigneusement les femmes, allumèrent du feu à quelque distance de leurs tentes et

y jetèrent tous leurs ornements, leurs pipes
1771. et leurs plats, qui furent bientôt réduits en
Octobr. cendres. Ils préparèrent ensuite un festin composé de tout ce qui leur avait été interdit pendant leur expiation, et quand il fut prêt, chacun eut la liberté de manger, de boire, de fumer, et d'embrasser ses femmes et ses enfants à volonté, ce dont tous s'acquittèrent avec plus de plaisir que je ne leur en avais vu éprouver avant, ou que je ne leur en ai vu prendre depuis.

Le mois d'Octobre s'annonça d'une manière très-sévère et par beaucoup de neige. Il survint
6. dans la nuit du 6 une rafale de vent du Nord-Ouest, qui nous causa le plus grand embarras; car si le bois que nous traversions nous avait procuré des pieus pour nos tentes, ainsi que du chauffage, il nous refusait toute espèce d'abri. La violence du vent augmenta au point, que malgré toutes nos précautions, plusieurs de nos tentes furent renversées, et la mienne, qui était du nombre, m'occasionna une perte

bien sensible, en brisant dans sa chute mon quart de Cercle, quoiqu'il fût renfermé dans un étui très-épais. M'étant devenu désormais inutile, par la rupture des pièces principales, j'achevai de le démonter, et j'en donnai le cuivre aux Indiens, qui le coupèrent en petits morceaux pour s'en servir en guise de balles. 1771. Octobr.

Plusieurs Indiens des mines de Cuivre et quelques-uns de la côte de Chien arrivèrent le 23 dans nos tentes, apportant des fourrures qu'ils échangèrent avec mes Indiens contre du fer travaillé. Cette visite, comme je l'appris depuis, avait été arrangée par les Indiens de Cuivre que nous avions vus à *Conge-Cathawhachaga*, et qui, chemin faisant, en avaient rencontré de la *côte de Chien*. Ceux-ci s'étaient empressés de se joindre à eux pour profiter d'une occasion aussi favorable d'acheter des instruments de fer, qu'ils payèrent des prix fous; car un des Indiens joints à ma troupe se fit donner quarante peaux de castors et soixante de martres pour un morceau de

fer qu'il avait volé dans un voyage qu'il fit au
1771. Fort. (1)
Octobr.

Un de ces étrangers portait environ quarante peaux de castors, qu'il destinait au remboursement d'une ancienne dette qu'il avait contractée avec *Matonabbee;* mais un de nos Indiens s'en empara, quoiqu'il sût très-bien qu'elles appartinssent dans le fait à *Matonabbee.* Ce procédé, joint à beaucoup d'autres de cette nature, que *Matonabbee* avait éprouvés dans le cours du voyage, lui fit reprendre sa résolution d'abandonner son pays et d'aller demeurer avec les Indiens d'*Athapuscow.*

Comme la partie la plus essentielle de mon

(1) Le morceau de fer en question était le coutre d'une nouvelle charue, de l'invention du Capitaine *John Fowler*, ci-devant Gouverneur du fort *Churchill*, avec laquelle il avait défriché une grande pièce de terre, où il sema ensuite de l'avoine. Mais comme le sol n'était qu'un sable brûlant, à l'instar des lignes espagnoles devant *Gibraltar*, il ne produisit pas un seul grain.

expédition se trouvait achevée, je ne crus pas devoir insister beaucoup pour l'en détourner. Je me contentai de lui dire, par forme d'intérêt pour sa personne, que cette résolution me paraissait peu digne d'un homme de son rang. J'appris ensuite que les autres Indiens devaient l'accompagner dans le pays d'*Athapuscow* pour tuer des élans et des castors. On ne rencontre aucun des premiers sur le territoire des Indiens du Nord, et les seconds y sont si rares, que dans tout le cours de l'hiver de 1770 je n'apperçus que deux maisons de castors. Il en est de même des martres, car je ne crois pas que mes Indiens en ayent tué plus de six à huit; mais une aussi petite quantité pour un aussi grand nombre d'hommes prouve moins la rareté des premières que l'indolence des derniers. Il est vrai que notre déplacement presque continuel ne permettait guère aux Indiens de tendre leurs pièges; mais s'ils eussent mis à profit toutes les occasions favorables, et possédé la moitié de l'industrie des Indiens employés au service de la

1771. Octobr.

Compagnie dans la Baie de Hudson, ils auraient pris peut-être plusieurs milliers de ces animaux, et ce nombre, rapproché de l'étendue du pays que nous parcourions à cette époque, ne prouverait pas encore que les martres y fussent très-communes.

1771. Octobr.

Les principaux animaux à fourrure qu'on trouve dans ces contrées, sans compter le petit nombre de martres, sont le loup, le *quiquehatche*, le renard et la loutre. Les Indiens du Nord en général évitent de tuer un loup ou un *quiquehatche*, parce qu'ils les croyent d'une espèce différente des animaux ordinaires. J'en ai vu même plusieurs assez superstitieux pour ne pas oser enlever la peau d'un *quiquehatche* tué avec un fusil qui avait servi contre un renard. Cette opinion néanmoins est trop absurde pour être accueillie de tous les Indiens; et il s'en trouve toujours quelques-uns de moins scrupuleux qui ont soin de ne pas laisser pourrir ces peaux. Plusieurs même de ceux qui répugnent à tuer des loups ou des

quiquehatches ne font pas difficulté de trafiquer de leurs peaux avec d'autres Indiens et de les porter au Fort. 1771. Octobr. 30.

Nos habits, nos raquettes et nos traîneaux se trouvant achevés, nous fixâmes notre départ au lendemain premier Novembre, et effectivement ce jour-là nous fîmes cinq à six milles vers le *Sud*. Novem. 1.

Notre route du premier au 5 Novembre eut lieu à travers un lac glacé, qui, quoique très-étendu en longueur et en largeur, n'était distingué par aucun nom; je l'appelai en conséquence le *Lac sans nom*. Il existait dans la partie méridionale de ce lac quelques bouquets de bois, dont la vue nous fut très-agréable, étant les premiers que nous eussions rencontrés depuis notre départ du lac *Point*. 5.

Le *Lac sans nom* a environ cinquante milles de long du Nord au Sud, et suivant le rapport des Indiens, trente-cinq milles de large de l'Est à l'Ouest. On le dit très-riche en beaux

poissons; mais le temps, lorsque nous le traversâmes, était si froid, que nous ne pûmes pas nous y arrêter à pêcher à la ligne. Quelques-uns de mes Indiens parvinrent cependant à attraper des truites superbes et de très-gros brochets.

1771. Novem.

Après que nous eûmes atteint l'extrémité sud du lac, nous dirigeâmes notre route au *Sud-Ouest.* La température était en général très-froide; mais quelques bouquets de bois, au milieu desquels nous établissions nos tentes pour la nuit, nous aidaient à supporter le froid mieux que nous ne l'avions fait jusque-là.

10. Nous entrâmes le 10 Novembre dans les grands bois, et les Indiens commencèrent aussi-tôt à construire des traîneaux et des raquettes plus solides, etc., après-quoi nous continuâmes de marcher au *Sud-Ouest.* Les daims, ainsi que toute autre espèce de gibier, à l'exception de quelques perdrix que nous tuâmes, avaient disparu. Nous avions fait heureusement d'amples provisions au lac *Point.*

Nous atteignîmes le 20 *Anawd-whoie* ou le lac *Indien*. Nous avions traversé, chemin faisant, une partie du lac *Methy* et parcouru près de quatre-vingt milles sur une petite rivière qui en dépend et qui se jète dans le *grand lac Athapuscow*. (1) Tandis que nous voyagions sur cette petite rivière, les Indiens tendaient leurs filets toutes les nuits sous la glace, mais avec si peu de succès, que ce qu'ils prenaient servait à peine à faire diversité parmi nos mêts, loin de contribuer à ménager nos provisions.

1771. Novem. 20.

Le lac *Indien*, quoiqu'il n'ait pas vingt milles dans sa plus grande largeur, est cependant très-célèbre parmi les Naturels, à cause de la grande quantité de poissons qu'il produit en hiver. Nous nous empressâmes en conséquence d'y établir tous nos filets, et le nombre n'en était pas médiocre. Le succès fut tel, que les femmes employèrent environ

(1) Le cours de cette rivière est presque Sud-Ouest.

dix jours à extraire uniquement les œufs du poisson pris.

1771. Novem.

Ce poisson consistait dans des *tittimegs*, des barbeaux et quelques petits brochets. Leurs œufs, sur-tout ceux du *tittimeg*, sont plus estimés en voyage par les Indiens du Nord que le poisson lui-même; car environ deux livres de ces œufs bien broyés donnent près de quatre galons d'un bouillon épais et blanc comme du riz, quand il est fait proprement; ce qui le rend aussi agréable à l'œil qu'il l'est au goût.

Le sol qui environne le lac est élevé sans être montagneux. Il est formé principalement de roches et de pierres, dont la surface est recouverte d'une légère couche de terre, sur laquelle croissent des peupliers, des bouleaux, des pins et des sapins. C'est sur-tout dans les vallées adjacentes que paraissent se complaire les trois premières espèces d'arbres, et les sommets des éminences offrent des sapins aussi forts

forts et aussi beaux que dans aucune autre partie du monde. 1771. Novem.

Les lapins étaient si communs, principalement au Sud et au Sud-Est du lac, que plusieurs Indiens en prirent vingt ou trente dans une nuit avec des pièges. Les perdrix n'étaient pas moins communes dans le voisinage des sapins, et se laissaient approcher de très-près. Un Indien de ma troupe en tua environ vingt dans un jour à coup de flèches. Les Naturels du Nord donnent à cette espèce de perdrix le nom de *perdrix de jour*. Leur chair est en général fort noire et amère, par l'habitude où elles sont de se nourrir de bourgeons de sapin; mais elles me paraissaient bonnes comme variété. Elles sont très-estimées des Indiens, qui, quoique habitués à vivre de ce qu'ils trouvent, le disputent cependant de gourmandise à tous les peuples chez lesquels j'ai voyagé, et je puis assurer qu'ils ne le céderaient point, dans l'occasion, au plus grand épicurien anglais. *Matonabbee*,

ainsi que plusieurs autres de ses compatriotes,
1771. m'ont fourni plus d'une fois la preuve de ce
Novem. que j'avance. Je les ai vus souvent, pour faire diversion à leur régime ordinaire, envoyer tuer quelques perdrix par leurs jeunes gens, et dépenser à cette chasse plus de poudre qu'il n'en aurait fallu pour un daim, qui eût suffi à nourrir leurs familles entières pendant plusieurs jours, tandis que les perdrix étaient dévorées dans un seul repas. Pour mieux se régaler, les Indiens font bouillir ces perdrix avec de la graisse, et il faut convenir que cet assaisonnement leur donne une saveur bien supérieure à celle qu'elles contractent dans du bouillon. J'ai mangé aussi des peaux de daims bouillies de cette manière, et je les ai trouvées d'un goût parfait.

Plusieurs Indiens étant tombés malades pendant notre séjour au *Lac sans nom*, nos jongleurs entreprirent leur guérison. Ils s'attachèrent sur-tout à la cure d'un homme que son frère était obligé de voiturer en traîneau depuis

deux mois. Il avait tout un côté mort, à partir du sommet de la tête jusqu'à la plante du pied. Il était attaqué en outre de maux intérieurs et avait perdu entièrement l'appétit, de sorte qu'on l'eût pris pour un vrai squelette. Le malheureux était même si faible, qu'à peine pouvait-il parler. Il fut conduit dans ce déplorable état au milieu d'une de ces maisons que j'ai décrites précédemment. Alors le même homme que j'avais vu ou cru voir avaler une baïonette l'été dernier, offrit d'avaler cette fois-ci, pour la guérison du paralytique, une planche de la grandeur d'une douve de barrique. Cette planche, déposée entre les mains d'un tiers, était peinte, et représentait d'un côté une bête de proie et de l'autre le ciel; le tout figuré grossièrement et d'après l'ordonnance du docteur. 1771. Novem.

Sans entrer dans les détails de ce qui précéda l'opération, parce qu'ils seraient trop longs, j'observerai qu'après que le jongleur eut évoqué et entretenu les esprits invisibles, il

1771. Novem. s'informa si j'étais présent, car il avait entendu dire qu'il m'était resté des doutes relativement à la baïonette. Sur ce qu'on lui rapporta que je faisais partie des spectateurs, il me fit prier d'approcher, et l'assemblée m'ayant ouvert aussi-tôt un passage, j'arrivai jusqu'à lui. Je le trouvai à la porte de la maison, et aussi nu que lorsqu'il vint au monde.

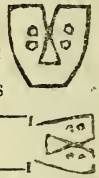
Lorsque la planche lui eut été remise, il commença par en introduire le tiers dans sa bouche, puis un autre tiers après avoir fait plusieurs fois le tour de l'assemblée. Finalement le tout disparut comme un éclair, à l'exception d'environ trois pouces, que le jongleur se ménagea pour avoir la facilité de retirer la planche, ce qu'il fit lorsqu'il eut parcouru trois fois l'enceinte. Il rentra ensuite avec précipitation dans la maison. Toute cette scène fut jouée avec une dextérité étonnante; et je dois confesser que, quoique je fusse toute attention, je ne pus découvrir l'imposture. J'étais bien sûr que c'était la planche qu'il avait

paru avaler, car je l'avais tenue entre mes mains immédiatement avant et après l'opération. 1771. Novem.

Pour réduire ce miracle à sa véritable mesure, et empêcher l'opinion de s'égarer, ainsi que pour justifier mon scepticisme, qui pourrait sans cela paraître un peu outré, je crois nécessaire de faire remarquer que l'évènement se passa la nuit, et que, quoiqu'il y eût à quelque distance de nous un très-grand feu, qui réfléchissait une forte lumière, l'espace prêtait beaucoup à l'illusion par son étendue. Il est vrai que le jongleur était absolument nu; mais il y avait autour de lui plusieurs de ses camarades bien vêtus, et qui ne le quittèrent point pendant tout le temps qu'il travailla à avaler et à retirer la planche.

Je dois observer encore, que le jour qui précéda ce tour de force, chassant à plusieurs milles de distance des tentes, le hazard me fit passer auprès d'un buisson, sous lequel j'apperçus ce jongleur assis. Il était

occupé à tailler un morceau de bois exac-
1771. tement semblable à celui qui dépassait ses
Novem. lèvres, après qu'il eut fait disparaître la planche entière. La forme de ce morceau de bois représentait la figure suivante ; et c'était aussi celle du bout fourchu de la planche dont l'esquisse ci-après offre l'ensemble : de sorte que quand les *compères* du jongleur eurent escamoté la planche entière, il était facile à celui-ci de faire apparaître entre ses lèvres le petit morceau de bois préparé pour cette fin.



On peut expliquer de même le tour de la baïonette ; car, à moins que d'être aussi crédule qu'un Indien, il est impossible de croire à sa réalité : mais il faut convenir que les jongleurs Indiens en général mettent beaucoup d'adresse et de persévérance dans tout ce qu'ils entreprènent pour la guérison de leurs malades.

Après que l'opération de la planche fut

achevée, quelques Indiens me demandèrent ce que j'en pensais. Comme je ne pouvais alléguer cette fois-ci que j'étais trop éloigné, et qu'en outre je craignais de leur déplaire en manifestant mon opinion, je demeurai quelque temps sans répondre. Pressé enfin de le faire, je leur dis que je ne concevais pas comment un homme pouvait avaler une pièce de bois, non seulement beaucoup plus grande que lui, mais encore deux fois plus large que l'ouverture de sa bouche. Ils se mirent à rire de ce qu'ils appelaient mon ignorance, et m'assurèrent que les esprits évoqués avaient avalé ou caché la planche, en se contentant de laisser le petit morceau de bois fourchu entre les lèvres du sorcier. Mon guide, *Matonabbee*, avec tout son bon sens, croyait si fort à toutes ces jongleries, qu'il me protesta avoir vu un homme, qui était alors présent, avaler le berceau d'un enfant avec la même facilité que lui-même avalerait un morceau de papier. Il m'ajouta que le berceau fut retiré aussi intact qu'il l'était avant l'opération. 1771. Novem.

1771. Novem. Ce tour de force surpassait tellement ceux de la baïonette et de la planche, qu'il me porta à faire gravement quelques questions sur la nature et la forme des esprits qui apparaissaient aux jongleurs. On me dit qu'il en existait de plusieurs espèces, car presque chaque jongleur avait le sien, et que celui de l'homme à la planche passait généralement pour lui apparaître sous la forme d'un brouillard. En effet, il régnait une si grande obscurité pendant le temps qu'il opéra, que sans l'heureux hazard qui me le fit découvrir travaillant au petit morceau de bois, il m'eût été difficile de rendre compte d'un tour aussi extraordinaire et exécuté par un homme nu depuis la tête jusqu'aux pieds.

J'observerai qu'aussi-tôt que ce jongleur eut fini et fut entré dans la maison, cinq autres Indiens et une vieille femme, tous maîtres passés dans son art, se dépouillèrent de leurs vêtements et le suivirent. Arrivés près du pauvre paralytique, ils commencèrent bientôt, à

qui mieux mieux, à le sucer, à souffler sur lui, ainsi qu'à chanter et danser autour; ce qu'ils continuèrent pendant trois jours et quatre nuits, sans prendre le moindre repos, ni le plus léger rafraîchissement, pas même un verre d'eau. Quand ces malheureux, tout à la fois dupes et fripons, quittèrent le malade, leurs langues étaient si noires à force d'être sèches, et leurs gosiers si affectés, qu'ils ne pouvaient répondre que par oui ou par non, dans leur idiôme, aux questions qu'on leur faisait. 1771. Novem.

Ils eurent soin, à la suite d'une aussi longue abstinence, de ne pas trop manger ou boire, sur-tout le premier jour, et en vérité quelques-uns d'entr'eux avaient l'air d'être aussi malades que le pauvre homme dont ils avaient entrepris la cure. Ils affectaient en même temps de paraître plus mal en se tenant étendus sur le dos, les yeux fixes, et dans un état apparent d'agonie. On les traitait alors comme de petits enfants. Une personne assise constamment auprès d'eux humectait leurs lèvres de graisse,

1771. Novem. et leur faisait avaler de temps en temps quelques gouttes d'eau. Tantôt elle leur mettait un petit morceau de viande dans la bouche, ou une pipe pour fumer. Cette comédie ne dura que le premier jour. Ils parurent ensuite très-bien rétablis, à un enrouement près qu'ils gardèrent assez long-temps. Quant au pauvre malade, je dois à la vérité de déclarer que, lorsqu'on le sortit de la maison, il avait non seulement recouvré son appétit à un dégré surprenant, mais encore la faculté de remuer les doigts de la main et du pied, qui étaient tombés en paralysie. Enfin il se trouva en état, au bout de trois semaines, de marcher, et six semaines après, il fut à la chasse avec sa famille. (1) C'était un des Indiens chargés particulièrement de m'approvisionner pendant mon expédition. Il retourna avec moi en Juin 1772 au Fort du Prince de Galles. Dans plusieurs voyages qu'il a faits depuis à la

(1) Cet Indien s'appelait *Cos-abyagh*, nom que les Indiens du Nord donnent à la *perdrix de rochers*.

Factorerie, son extérieur n'annonçait pas une forte santé, et il se plaignait de temps à autre de maux de nerfs. Sa maladie avait même opéré un changement total dans ses qualités morales, car autant je l'avais connu gai, doux, sensible, confiant et désintéressé, autant il était devenu sombre, colère, défiant et avare. 1771. Novem.

Quoique les jongleries des médecins Indiens ne sortent pas de la classe des tours d'adresse, et qu'il soit facile de les deviner, leurs bons effets sur les malades n'en sont pas moins réels. Il est possible que la confiance entière de ceux-ci influe sur leur imagination au point de faire prendre aux humeurs un cours favorable, et cette confiance pour le médecin s'établit en général, parmi les Indiens, d'après les moindres succès. Mais comment opère-t-elle aussi heureusement? c'est ce que je ne saurais expliquer. En laissant ce soin à de plus savants que moi, je me borne à garantir le fait.

Quand ces jongleurs en veulent à quelqu'un, et menacent de se venger de lui, leur

réputation suffit souvent pour les défaire de leur ennemi. La conviction généralement répandue qu'ils sont les maîtres de la vie d'autrui effraye tellement les esprits de la personne menacée, qu'elle finit par succomber. (1) Il est des exemples de familles entières qui ont

1771. Novem.

(1) Je citerai en preuve de ceci l'anecdote suivante. *Matonabbee*, qui m'avait toujours cru initié dans l'art des jongleurs de son pays, me raconta, à son arrivée au Fort du Prince de Galles dans l'hiver de 1778, qu'un homme, qu'il n'avait vu qu'une fois, l'avait menacé au point de lui faire craindre pour sa vie. En conséquence, il me supplia de le tuer, quoique j'en fusse éloigné de plusieurs centaines de milles. Pour plaire à ce Chef, auquel j'avais tant d'obligations, et ne le croyant pas d'ailleurs homme à se monter la tête, je figurai sur un morceau de papier deux hommes dans l'attitude de combattants. L'un d'eux tenait une baïonette pointée contre le cœur de son adversaire. Ce personnage, dis-je à *Matonabbee*, en mettant le doigt sur la figure armée de la baïonette, c'est moi; l'autre est votre ennemi. Après avoir dessiné vis-à-vis un arbre, d'où sortait une main, et au-dessus duquel je traçai un grand œil, je remis le papier à *Matonabbee*, en lui recommandant de le rendre

péri ainsi, sans la moindre effusion de sang, ni même la plus légère voie de fait. 1771. Novem.

Après avoir fait sécher autant de poissons et d'œufs que nous pouvions en emporter, nous

aussi public qu'il pourrait. Lorsqu'il revint l'année suivante, pour trafiquer, il m'apprit que l'homme était mort, quoiqu'il habitât alors à plus de trois cents milles du Fort du Prince de Galles. Il m'assura en même temps que cet Indien se portait très-bien avant d'avoir connaissance de mon papier, mais que bientôt après il tomba dans l'abattement, et que refusant toute espèce de nourriture, il mourut à peu de jours de distance. Cette épreuve me valut, par la suite, bien des importunités de la part de *Matonabbee* et des autres Chefs Indiens pour se procurer de mes dessins; mais je crus devoir résister à leurs instances, tant pour conserver la réputation que je m'étais faite auprès d'eux, que pour les tenir dans une espèce de dépendance, car malheureusement il faut acquérir quelque ascendant sur ce peuple si l'on veut traiter avec lui. Le fait que je viens de rapporter est parfaitement connu de M. *William Jefferson*, qui m'a succédé à la Factorerie de Churchill, ainsi que detous les Employés de la Compagnie qui étaient alors au Fort du Prince de Galles.

repartîmes le premier Décembre, et nous continuâmes de marcher au *Sud-Ouest*. Plusieurs des Indiens n'étant pas encore parfaitement rétablis, nous ne fîmes, dans les commencements, que de très-courtes journées.

1771. Décem.

Du premier au 13 Décembre, nous voyageâmes le long de petits lacs, liés les uns aux autres par de petites rivières ou anses, qui communiquent avec le lac *Anawd* ou *sans nom*.

Nous pêchâmes tous les jours un peu de poisson avec nos lignes, et nous vîmes plusieurs maisons de castors; mais ces maisons étaient d'un si difficile accès, et quelques-unes même si solides, étant construites de pierres, que les Indiens, malgré toute leur industrie et le secours de leurs outils, ne purent prendre qu'un petit nombre de ces animaux.

13. Le 13, un Indien tua deux daims, les premiers que nous eussions apperçus depuis le 20 Octobre. Nous n'avions vécu pendant cet

intervalle de près de deux mois, que des provisions que nous avions fait sécher au lac *Point*, et d'un peu de poisson. Il est vrai que nous prîmes aussi quelques lapins, et sur-tout beaucoup de perdrix de bois, devenues alors si communes, que les Indiens les tuaient à coups de flèches; mais nous étions trop de consommateurs pour nous ressentir tous du bienfait de ces provisions fraîches, dont l'énumération, à partir du lac *Point*, ne laisserait pas encore que de paraître très-considérable. Les Chefs et moi, nous n'éprouvions sans doute pas de besoin réel; mais plusieurs d'entre nous seraient certainement morts de faim sans les viandes sèches que nous apportions avec nous. 1771. Décem.

Quand nous eûmes quitté les lacs ci-dessus désignés, nous marchâmes encore plus directement au Sud, et le 24, nous atteignîmes le côté Nord du grand lac *Athapuscow*. Nous avions rencontré dans notre route beaucoup de daims, et un plus grand nombre encore de castors, dont les Indiens avaient tué plusieurs, 24.

1771. Décem. mais les jours étaient si courts, que le soleil, à sa plus grande hauteur, s'élevait à peine au-dessus des arbres. Il est vrai que cet inconvénient était en quelque sorte compensé par la lumière de l'*aurore boréale* et des étoiles. Elles répandaient quelquefois un éclat si vif pendant toute la nuit, même dans l'absence de la lune, que j'aurais vu clair à déchiffrer les plus petits caractères. Les Indiens en profitaient pour chasser le castor; mais ils ne trouvaient pas ces clartés nocturnes suffisantes pour courir le daim ou l'élan.

Je ne sache pas qu'aucun de ceux qui ont voyagé dans ces hautes latitudes Nord ait fait mention du bruit occasionné dans l'air par les aurores boréales, lorsqu'elles changent de couleur ou de position. Il est possible qu'un défaut de silence assez profond autour d'eux les ait privés de le remarquer lorsqu'ils contemplaient ces brillants météores. Quant à moi, j'affirme positivement leur avoir entendu produire le même bruit que celui que fait un grand pavillon

pavillon agité par un vent fort. Ce fait n'est pas particulier aux latitudes élevées dont je parle ; car j'ai entendu très-distinctement la même chose à la rivière *Churchill*, et ce ne peut-être qu'un défaut d'attention ou de silence qui ait empêché les autres voyageurs de l'observer dans les parties septentrionales les plus renommées pour les aurores boréales. Comme il y a apparence cependant que le lieu de la scène se trouve plus rapproché de la terre en certains temps que dans d'autres, suivant l'état de l'atmosphère, il est possible que la distance influe sur ce bruit. C'est ce que je laisse à décider à de plus habiles physiciens que moi.

1771. Décem.

Le daim Indien, qui, à l'exception de l'élan, est le seul animal du même genre qui existe dans ces contrées, est beaucoup plus fort que ceux qui fréquentent les terreins stériles au Nord de la rivière de *Churchill*. La plus petite femelle égale en grandeur un de leurs mâles. Le poil du premier est d'un roux moins

1771. Décem. foncé pendant l'hiver, et son bois, quoique beaucoup plus dur, n'est pas aussi long ni aussi branchu que celui des derniers. Les Indiens du Nord estiment davantage la chair des daims qui habitent les parties le plus à l'est et au nord de leur pays. Il est vrai qu'elle est plus tendre et plus agréable que celle du daim indien; en un mot, elle en diffère autant qu'un agneau bien gras diffère d'un gros mouton du comté de *Lincoln*. Je dois convenir néanmoins que la dernière m'a toujours semblé très-bonne. L'espèce de daims à qui elle appartient est fort répandue aux environs du fort d'Yorck et de la rivière *Severn*. On en rencontre aussi quelquefois des troupeaux nombreux près de la rivière *Churchill*, et j'en ai vu tuer dans le voisinage de la rivière *Seal*, non loin des bords de la mer. Mais il est rare que les daims de la contrée des Indiens du Nord traversent la rivière *Churchill*, si ce n'est dans les hivers les plus rigoureux, et quand les vents du Nord ont régné pendant l'automne précédent. Quoique je convienne que la chair du daim des pays

méridionaux soit très-bonne, je dois reconnaître aussi que celle des mêmes animaux, soit mâles, soit femelles, qui habitent le Nord, l'emporte de beaucoup, quand elle est prise dans la saison convenable, sur toutes celles que j'ai mangées dans aucune section du globe, et elle a cela de particulier qu'on ne s'en dégoûte jamais. Je puis en parler pertinemment, car réduit presque à cette seule nourriture pendant l'espace de douze à dix-huit mois consécutifs, je ne désirais point d'autre aliment, quoique cependant je m'accommodasse très-bien du poisson ou du gibier que l'occasion me présentait. Les castors étaient devenus si communs, que mes compagnons ne s'occupaient presque plus qu'à leur faire la chasse, soit pour en avoir la chair, qui est délicieuse, soit pour se procurer leurs peaux, fort estimées comme article de traite et comme objet d'habillement, etc. 1771. Décem.

Ces petits animaux bâtissent leurs loges dans différents emplacements. Quand ils sont

1771. Décem. nombreux, ils s'établissent sur les lacs, les étangs, les rivières, ainsi que dans les anses resserrées, qui lient entr'eux les lacs dont cette partie de l'Amérique est remplie; mais ils préfèrent généralement les deux dernières positions, lorsqu'elles leur offrent assez d'eau et les commodités nécessaires. Ce choix est fondé sur l'avantage d'avoir un courant qui leur facilite le transport de leurs provisions, et sur celui en même temps d'être plus en sûreté que les castors qui habitent des eaux dormantes.

Lorsqu'ils se fixent sur un lac, un étang, une rivière, ou dans une anse, tous les sites paraissent leur convenir; car les uns bâtissent sur des pointes de terre, et les autres dans les enfoncements. La profondeur de l'eau est la seule chose à laquelle ils ayent égard, afin d'éviter d'être pris par la glace.

Les castors qui construisent leurs demeures sur de petites rivières ou dans des anses exposées à manquer d'eau lorsque les sources

qui leur en fournissent viènent à geler, remédient à ce mal avec un instinct merveilleux. Ils élèvent à une distance convenable de leurs loges une digue à travers la rivière. Ces digues sont le chef-d'œuvre de leur industrie, moins pour le fini de l'ouvrage que pour sa solidité et son importance. Elles annoncent un génie particulier à ces animaux, et les placent en quelque sorte, pour la prévoyance, sur la même ligne que l'homme. 1771. Décem.

La forme de ces digues est toujours adaptée à la nature des lieux où celles-ci sont placées. Si l'eau de la rivière ou de l'anse a peu de mouvement, elles décrivent une ligne presque droite ; si au contraire le courant est très-rapide, elles lui présentent une courbe considérable. Les castors employent à leur construction tout le bois qui flotte à la surface de l'eau, ainsi que les branches vertes de saules, de bouleaux et de peupliers qu'ils peuvent détacher et amener. Ils les entremêlent de pierres, et cimentent le tout avec une terre glaise, de

manière à bien lier chaque partie entr'elles, et
1771. à donner à l'ensemble toute la force nécessaire.
Décem.

Ces digues, lorsqu'un séjour prolongé dans le voisinage a permis aux castors de les surveiller, finissent par acquérir une solidité à l'épreuve de l'eau et de la glace; et comme les branches de saules, de peupliers et de bouleaux y prènent généralement racine, elles offrent l'aspect d'une haie régulièrement plantée, et quelquefois si haute, que les oiseaux viènent y faire leurs nids.

Si les castors qui s'établissent sur des lacs ou dans d'autres eaux dormantes jouissent de l'avantage de se passer de digues, ce bénéfice est en quelque sorte balancé par la privation qu'ils éprouvent d'un courant qui leur facilite le transport des provisions et du bois dont ils ont besoin; et je dois faire observer au sujet de ce dernier article, que les castors qui bâtissent leurs maisons dans des rivières ou des anses, ont toujours l'attention de couper leur

bois au-dessus du courant, afin de pouvoir le faire arriver sans peine à leurs établissements. 1771. Décem.

Les maisons des castors sont construites des mêmes matériaux que les digues, et correspondent pour la grandeur au nombre de leurs habitants, qui excède rarement celui de quatre vieux et de six à huit jeunes, quoique je l'aye vu quelquefois porté à plus du double.

On a beaucoup vanté l'architecture de ces maisons; elle n'est pas sans mérite, mais il s'en faut qu'elle soit aussi finie que celle des digues.

Ceux qui ont représenté l'intérieur de ces maisons comme divisé en plusieurs appartements, tels qu'une salle à manger, une chambre à coucher, des greniers, des lieux d'aisance, etc. devaient être bien peu instruits du sujet qu'ils traitaient, ou, ce qui est plus digne de blâme encore, ils ont voulu en imposer à la crédulité des gens peu réfléchis. Un séjour de plusieurs années parmi les Indiens, pendant

lequel j'ai eu occasion d'examiner un nombre
1771. considérable de ces maisons, m'a convaincu
Décem. de la fausseté de ces assertions, et je peux affirmer que, malgré toute la sagacité des castors, leurs loges ne contiènent qu'une seule pièce, où ils dorment et mangent à l'abri de l'eau.

Il est vrai que dans les loges les plus grandes, cet appartement, si on peut lui donner ce nom, est divisé en compartiments, afin d'alléger le poids des combles; mais en général ces petites divisions ne communiquent point entr'elles, et il faut traverser l'eau pour s'y rendre: de sorte qu'à bien dire, ce sont plusieurs maisons au lieu d'une. J'ai rencontré sur une petite île un de ces établissements qui contenait près de douze appartements sous un seul toît. A l'exception de deux ou trois pièces seulement, toutes les autres étaient séparées par l'eau. Comme cette maison renfermait beaucoup de castors, il est vraisemblable que chaque famille occupait un appartement en

propre, et n'avait de rapports avec les autres que ceux du voisinage ou d'un travail à frais communs, soit pour l'entretien de la maison, soit pour l'élévation d'une digue. Il est possible que cet intérêt de communauté s'étende encore plus loin. Les Indiens de ma suite tuèrent douze vieux castors et vingt-cinq petits domiciliés dans cette maison. Les autres avaient pris la fuite, et nous jugeâmes qu'il nous en coûterait plus de peine pour les atteindre, que le double de leur nombre ne nous en occasionnerait dans une position moins difficile. 1771. Décem.

Les voyageurs qui assurent que ces maisons ont deux portes, l'une du côté de terre et l'autre donnant sur l'eau, semblent être encore moins au fait de ce qui concerne les castors que ceux qui les logent dans de beaux appartements de plain-pied. Ces deux portes ne cadrent nullement avec la manière de vivre de ces animaux, et loin de leur être de quelque utilité, elles ne serviraient qu'à les exposer à la rigueur du froid violent qui se fait sentir l'hiver dans ces

climats, et à favoriser l'introduction de leurs
1771. ennemis.
Décem.

Si les maisons des castors offraient un passage du côté de terre, les *quiquehatches*, qui sont leurs grands ennemis, n'en laisseraient aucun en vie.

Je ne puis m'empêcher de sourire en lisant ce que plusieurs auteurs ont écrit des castors. Ils semblent se disputer entr'eux à qui excédera davantage les bornes de la vérité. La palme me paraît appartenir à l'auteur de l'ouvrage intitulé : *Les Merveilles de la Nature et de l'Art.* Il a recueilli non seulement toutes les fables des voyageurs, mais il a encore tellement enchéri sur eux, qu'il ne manque plus à son ouvrage, pour offrir au public l'histoire complète des castors, qu'un vocabulaire de leur langue, le code de leurs lois et leur système de religion.

C'est non seulement en imposer, mais même faire une injure grossière au bon sens de ses

lecteurs que de leur présenter de semblables fictions. Sans doute le compilateur d'une histoire générale ne peut connaître par lui-même tous les sujets qu'il traite ; mais un peu de discernement suffit pour se mettre en garde contre toutes les merveilles rapportées et même garanties par les voyageurs. 1771. Décem.

Il serait aussi absurde à moi de refuser un grand dégré d'intelligence aux castors, qu'il l'est aux écrivains dont je viens de parler de leur en attribuer trop. Je suis prêt à reconnaître tout leur mérite ; mais comment concevoir qu'un animal qui, quand il se tient droit, a deux pieds et demi, ou tout au plus trois pieds de haut, et dont les pattes de devant n'ont pas deux pouces de largeur, puisse enfoncer des pieus aussi gros que la jambe d'un homme à trois ou quatre pieds de profondeur dans la terre ? les leur faire enfoncer à coups de maillet est aussi absurde ; faire servir leurs queues à porter des pierres, de la paille, de la terre, et à enduire leurs maisons, est encore

plus incroyable. La forme et la grandeur du
1771. castor, quelque industrie qu'il ait d'ailleurs,
Décem. ne répondent point à de pareilles facultés, et il serait aussi impossible à cet animal de faire usage de sa queue comme d'une truelle, si ce n'est à la surface de la terre, qu'il l'eût été à sir *James Thornhill* de peindre le dôme de la cathédrale de Saint-Paul à Londres sans le secours d'un échaffaud. La position naturelle de cette queue, qui est toujours baissée, ne saurait permettre à l'animal de la redresser ni de la retourner à volonté, et ce n'est qu'avec une peine infinie qu'il l'empêche de traîner à terre. Il se tient ordinairement debout, surtout lorsqu'il mange ou qu'il s'épuce, comme font les chats et les écureuils; mais, à la différence de ces derniers animaux, il est obligé alors de passer sa queue entre ses jambes, et elle a l'air, dans cette position, de lui servir de tranchoir.

Les castors sont si éloignés de planter les pieus de leurs maisons en terre, qu'ils couchent

au contraire la plus grande partie du bois en long et presque horizontalement, sans nulle autre précaution que celle de laisser un intervalle entre deux. Quand il s'y rencontre quelques branches inutiles, ils les coupent avec leurs dents et les jètent. C'est une erreur de croire que leurs maisons ne sont construites qu'en bois et recouvertes d'un simple enduit, car il en est d'elles comme de leurs digues. Elles présentent depuis le bas jusqu'en haut une masse de bois, de terre glaise et de pierres, lorsque ces animaux peuvent s'en procurer. La terre est toujours prise sur les écores de la rivière, au fond de l'anse ou de l'étang, et le plus près possible de l'entrée de la maison. Les castors la transportent, ainsi que les pierres, entre leurs pattes étroites de devant, qu'ils tiènent serrées le plus qu'ils peuvent.

1771. Décem.

Tous leurs travaux se font de nuit, et ils sont si expéditifs, que je les ai vus apporter, dans le cours d'une seule nuit, plusieurs milliers de petites poignées de terre. S'il s'y trouve

mêlé quelquefois de la paille ou de la mousse, c'est uniquement l'effet de la nature du terrein où elle a été recueillie ; car il n'est nullement vrai que ces animaux fassent eux-mêmes ce mélange. Ils ont l'instinct, lorsque le froid commence à se faire sentir un peu vivement, d'enduire leurs maisons d'une glaise nouvelle, qui, acquérant bientôt la solidité de la pierre, les met dans le cas de résister pendant l'hiver aux attaques de leur ennemi naturel, le *quiquehatche*. Comme on les voit marcher souvent sur leurs ouvrages, et frapper même quelquefois de leurs queues, sur-tout lorsqu'ils veulent plonger dans l'eau, on en a conjecturé probablement qu'ils s'en servaient comme de truelles, tandis que ce mouvement de leur queue n'est qu'une habitude, qu'ils conservent même étant apprivoisés, et qu'ils manifestent presque toujours lorsqu'ils ont peur.

1771. Décem.

Leur nourriture principale consiste en une grosse racine, qui a quelque rapport avec la

tige du chou, et qui croît au fond des lacs et des rivières. Ils se nourrissent aussi d'écorces d'arbres, entr'autres de celles du peuplier, du bouleau et du saule. Quand la glace les empêche l'hiver d'aller à terre, ils se trouvent réduits pendant cette saison aux seules écorces provenant des morceaux de bois coupés par eux l'été, et qu'ils ont jetées dans l'eau, vis-à-vis de la porte de leurs maisons. Comme ils sont en général grands mangeurs, ils ont recours à ces racines dont je viens de parler, et qui constituent dans la saison froide la base de leur nourriture. Ils la varient en été avec plusieurs espèces d'herbes et des baies qui croissent près de leurs loges.

1771. Décem.

Quand la chaleur du printemps a fait fondre les glaces, les castors quittent leurs maisons, et rodent aux environs tout l'été pour découvrir sans doute un meilleur emplacement, et dans le cas où ils n'en trouvent pas, ils retournent à leurs anciennes demeures un peu avant la chute des feuilles, et s'y tiènent

renfermés jusqu'au printemps. Ils attendent
1771. ordinairement les premiers froids pour faire
Decem. à leurs maisons les réparations nécessaires et en rafraîchir l'enduit extérieur, comme nous l'avons déjà dit.

Lorsqu'ils changent d'habitation, ou qu'un accroissement survenu dans leur nombre les oblige d'agrandir les loges qu'ils occupent ou d'en construire de nouvelles, ils abattent le bois nécessaire à l'entrée de l'été; mais ils ne commencent à bâtir que vers le milieu ou la fin d'Août, et ne finissent que lorsque le froid se fait vivement sentir.

Malgré tout ce qu'on s'est plu à raconter de la réunion des castors en grands corps de société, formant des républiques et vivant dans des villes, etc. je me suis convaincu, par beaucoup d'observations, que dans les maisons mêmes où ces animaux se trouvent habiter en très-grand nombre, il n'existe entr'eux d'autres rapports que ceux du voisinage et lorsqu'il faut

faut bâtir ou entretenir les digues; car chaque famille, en retirant un avantage de ces digues, doit naturellement contribuer soit à leur confection, soit à leur réparation. 1771. Décem.

Il est indispensable, pour les personnes qui veulent surprendre ces animaux l'hiver, de connaître leur manière de vivre; sans cela, elles courraient risque de manquer leur coup, après s'être donné beaucoup de peines. En effet, les castors pratiquent sous terre une grande quantité de trous, qui leur servent de retraites quand on les attaque dans leurs maisons, et c'est dans ces terriers qu'on les surprend ordinairement.

Lorsque les Indiens veulent s'emparer des castors dont les établissements sont situés sur de petites rivières ou dans des anses, ils commencent quelquefois par en barrer le cours, afin d'intercepter à ces animaux toute communication avec leurs terriers pratiqués sur les bords. Cette opération demande beaucoup

d'intelligence et d'habitude ; on y procède de
1771. la manière suivante. Chaque Indien se munit
Décem. d'abord d'un ciseau à glace, emmanché à un bâton de quatre à cinq pieds de long. Il se promène ensuite le long des écores de la rivière, en pointant son ciseau contre la glace. Ceux qui sont accoutumés à cet exercice reconnaissent au son de la glace quand elle recèle quelque trou de castor. Si leurs soupçons leur paraissent fondés, ils font alors une ouverture assez large pour le passage d'un fort castor, et ils continuent ainsi jusqu'à ce qu'ils ayent éventé toutes les places de retraite de ces animaux, ou du moins le plus grand nombre. Pendant cette opération, dont se chargent ordinairement les principaux de la bande, d'autres Indiens en sous-ordre, ainsi que les femmes, s'occupent à enfoncer les murs de la maison ; tâche peu facile à remplir, car j'ai vu plusieurs de ces maisons qui avaient cinq à six pieds d'épaisseur, et une entr'autres qui en comportait plus de huit. Dès que les castors ont connaissance que leur loge est envahie, ils

s'empressent de fuir vers leurs souterreins ; mais les Indiens, avertis de leur arrivée par l'agitation de l'eau, bouchent avec des pieus l'entrée des trous pour les empêcher de sortir. Ils retirent alors ces animaux avec la main, s'ils peuvent les atteindre, ou avec un crochet fait exprès et adapté au bout d'un long manche de bois. 1771. Décem.

Tout castor pris dans ces souterreins appartient de droit à l'Indien qui s'en est emparé, et comme c'est une règle invariable, chacun a soin de distinguer sa prise, en la suspendant à une branche d'arbre ou à quelque autre endroit élevé, afin de pouvoir la reconnaître. Le droit de propriété individuelle a lieu aussi pour les castors pris dans la maison.

Les Indiens employent les mêmes procédés que ci-dessus contre les castors établis dans des lacs, excepté cependant celui d'en barrer les eaux, vu l'inutilité et l'impossibilité de

1771. Décem. l'opération. Cette espèce de chasse offre en général moins de peine et plus de succès que la première.

Le castor est un animal qui ne peut demeurer long-temps sous l'eau, de sorte que quand sa maison est détruite et sa retraite éventée, il ne lui reste plus que la cruelle alternative de se laisser prendre dans l'une ou l'autre. Il préfère ordinairement ce dernier parti. En effet, pour un castor surpris dans sa maison, mille le sont dans leurs souterreins. On attrape quelquefois ces animaux avec des filets, et très-souvent l'été avec des pièges. Leur chair est délicieuse en hiver; mais les soins qu'ils donnent à leurs petits, l'épaisseur de leur toison, le changement continuel de lieu, et l'obligation où ils sont de s'approvisionner et de réparer leurs maisons pour l'hiver, en font un pauvre manger en été, et leur peau a si peu de valeur alors, que les Indiens en brûlent quelquefois des milliers dans cette saison. Les femelles portent entre deux et cinq petits à la fois.

M. *Dobbs*, dans sa *Relation de la Baie de Hudson*, ne compte pas moins de huit espèces de castors; mais il n'en existe qu'une dans le fait. La division de M. *Dobbs* est fondée uniquement sur la différence des saisons de l'année où ces animaux sont tués, et la diversité en même temps des usages auxquels on applique leurs peaux, diversité qui détermine seule leur valeur. 1771. Décem.

Joseph le Franc ou M. *Dobbs* pour lui, dit qu'un bon chasseur peut tuer six cents castors dans une saison, mais qu'il lui est impossible d'en apporter plus de cent au marché. A supposer que le fait existât du temps de *le Franc*, les canots des Indiens devaient être beaucoup plus petits qu'ils ne le sont aujourd'hui; car la plus grande partie de ceux qui fréquentent les comptoirs de la Compagnie depuis quarante à cinquante ans, sont susceptibles de porter très-aisément trois cents peaux de castors, sans compter le bagage et les provisions, etc. des Indiens.

1771. Décem. Si jamais un chasseur de cette nation a tué six cents castors dans un seul hiver, (ce qui peut être contesté) il est plus que probable que d'autres n'en ont pas tué vingt, et quelques-uns peut-être point du tout; de sorte qu'en y joignant ceux qui manquent d'adresse pour cette chasse, le nombre de peaux que, suivant l'auteur cité, on laisse pourrir ou que l'on brûle, se trouvera considérablement réduit. J'ai vu, pendant mon séjour parmi les Indiens, plusieurs d'entr'eux tuer, dans le cours d'un hiver, plus de castors et d'autres animaux à fourrures que leurs femmes ne pouvaient préparer de peaux; mais ce qu'il leur était impossible d'employer, ils le donnaient à leurs amis ou à ceux qui avaient été moins heureux qu'eux. Ainsi tout le produit de ces grandes chasses revenait toujours à la Factorerie. Il est vrai que les Indiens du Sud sont assez dans l'usage de brûler des peaux de loutres et de castors, mais ils ne le font ordinairement qu'en été, lorsque les peaux ne valent pas la peine d'être transportées. Aussi a-t-on

toujours regardé comme très-impolitique d'encourager ces Indiens à tuer des animaux aussi précieux dans une saison si peu favorable. 1771. Décem.

Les castors blancs dont parle *le Franc* sont infiniment rares, et au lieu d'être dédaignés, comme il l'assure, par les facteurs de la Compagnie, je doute même que le dixième d'entr'eux en ait vu un seul pendant tout le temps de leur résidence dans ce pays. Malgré que j'aye vécu vingt ans dans les environs de la Baie, et que j'aye pénétré six cents milles à l'Ouest de cette Baie, je n'ai jamais vu qu'une seule peau de castor blanc. Elle présentait beaucoup de poils rougeâtres et bruns le long de l'épine du dos; ceux sur les côtés et sous le ventre étaient d'un blanc argenté. Les Indiens gardaient cette peau comme un objet précieux. Je leur offris trois fois le prix des peaux ordinaires pour chacune de celles de castor blanc qu'ils pourraient me procurer; mais dix ans après, ils n'avaient encore rien découvert.

1771. Décem. Le castor noir et celui dont le poil est lustré ne sont pas très rares. Peut-être apporte-t-on une plus grande quantité de leurs fourrures à *Churchill* que dans les autres factoreries de la Baie; mais il est difficile de s'en procurer au-delà de douze à quinze dans le cours d'une traite.

Le Franc, comme Indien, était trop bien informé pour avoir dit à *M. Dobbs* que la femelle du castor portait dix à quinze petits à la fois; s'il l'a fait, son erreur est inexcusable, car les Indiens, en tuant de ces femelles dans tous les dégrés de la gestation, ont, par-là, fréquemment occasion de reconnaître le nombre ordinaire des petits. Il m'est arrivé d'en voir tuer plus de cent dans les mêmes circonstances, et je n'ai jamais compté plus de six petits chez une femelle. Je n'ai même observé ce nombre que deux fois; car, comme je l'ai déjà fait remarquer, le nombre ordinaire des petits est de deux à cinq.

Outre cette manière infaillible de vérifier la quantité de petits que les femelles d'animaux portent à la fois, il en est une autre, relativement au castor, qui n'a jamais trompé les Indiens, c'est la dissection; car en examinant la matrice d'une femelle de castor, même dans un temps ordinaire, on y apperçoit toujours autant de petits corps arrondis et fermes que sa dernière portée comprenait de petits. C'est un fait dont je puis garantir la vérité pour m'en être assuré moi-même. 1771. Décem.

La plûpart des descriptions, et je pourrais même dire toutes celles qui nous ont été données jusqu'ici du castor, sont appuyées sur l'autorité des Français qui ont demeuré dans le Canada; mais ces descriptions diffèrent tellement de l'état réel des castors existants au nord de cette contrée, qu'elles ne peuvent qu'inspirer beaucoup de préventions contr'elles. D'abord l'assertion de l'ouverture, comme je l'ai déjà remarqué, de deux portes aux loges des castors, l'une du côté de la terre

1771. Décem. et l'autre de celui de l'eau, est absolument contraire à ce qui existe et à l'instinct des castors, qui ne trouveraient plus alors dans leurs maisons un abri contre l'inclémence d'un froid extrême en hiver et contre les invasions de leur ennemi commun, le *quiquehatche*. La seule chose qui aura pu faire conjecturer à M. *Duprat* et à d'autres écrivains Français que ces deux portes existaient, ce sera d'avoir vu quelques vieux castors pris par les Indiens; car ceux-ci sont toujours obligés de faire un trou à l'un des côtés de la maison pour pouvoir en retirer ces animaux: et il est plus que probable que, dans un climat aussi tempéré que le Canada, les Indiens pratiquent ordinairement ces ouvertures du côté de terre; (1) ce qui aura donné lieu à l'histoire des deux portes.

(1) Les Indiens du Nord pensent que l'instinct du castor le porte à construire le côté de sa maison qui fait face au Nord beaucoup plus épais que celui opposé, afin de se préserver des vents froids qui soufflent généralement l'hiver de cette partie. Aussi les Indiens commencent-ils toujours par attaquer le côté sud de ces maisons.

Il est pareillement faux, comme quelques personnes l'assurent, que les castors fassent leurs ordures dans l intérieur de leurs maisons. 1771. Décem. Ils plongent à cet effet dans l'eau, et c'est une habitude commune à tous. Je puis en parler pertinemment, pour en avoir gardé et apprivoisé plusieurs, au point de venir quand on les appelait, et de suivre ceux qu'ils connaissaient comme aurait pu faire un chien. J'ajouterai qu'ils se complaisaient beaucoup dans cet état de domesticité par les soins extrêmes que je prenais d'eux. Je leur avais bâti une maison, devant la porte de laquelle était une petite pièce d'eau, où ils plongeaient quand ils voulaient satisfaire leurs besoins. Leurs excréments, d'une substance légère, s'élevaient aussi-tôt à la surface de l'eau, et après y avoir flotté pendant quelque temps, ils se divisaient et retombaient au fond. L'hiver, lorsque la pièce d'eau était gelée, ils continuaient de sortir dehors, et faisaient alors leurs ordures sur la glace; et quand la rigueur du froid m'obligeait de les prendre chez moi, ils les

1771. Décem.

déposaient dans une grande cuve d'eau que j'avais fait arranger exprès. Je n'ai jamais eu à me plaindre d'aucune mal-propreté de leur part, quoiqu'ils se tinssent constamment dans ma salle avec mes servantes Indiennes et leurs enfants, dont ces animaux aimaient tellement la compagnie, que quand tout ce monde était absent pendant quelque temps, ils en témoignaient la plus grande affliction, de même qu'ils manifestaient une joie extrême à leur retour. Ils se précipitaient alors au devant d'eux, leur embrassaient les genoux, se couchaient sur le dos ou se tenaient droits comme des écureuils; en un mot, ils les accablaient de caresses, comme pourraient faire des enfants en revoyant leurs parents après une longue absence. Ils se nourrissaient en général l'hiver des mêmes aliments que les femmes; ils étaient sur-tout friands de riz et de *plum-pudding*. Ils mangeaient aussi de la perdrix et d'autre gibier frais; je n'ai jamais essayé de leur donner du poisson, mais l'on m'a assuré qu'ils s'étaient quelquefois jetés dessus. Il existe dans

le fait peux d'animaux *granivores* qu'on ne puisse amener à l'état de *carnivores*. Il est reconnu que toute notre volaille domestique vivrait très-bien de la chair d'animaux; parmi les oies apportées aux marchés de Londres, plus de mille ont été engraissées avec du suif, et nos chevaux à la Baie de Hudson, mangent non seulement de toutes sortes de viandes, mais ils boivent même volontiers les restes de bierre et de liqueurs destinés pour les cochons. Nous savons par les voyageurs les plus dignes de foi, qu'en Islande tout le bétail dans l'hiver ne vit que de poissons; et même dans les îles d'*Orkney*, les troupeaux en été attendent l'instant de la marée basse avec autant de constance que les Esquimaux le *courlieu*, pour se transporter le long des plages que la mer a quittées, et y chercher les substances marines qu'elle y a déposées. Il est vrai que ceci est une affaire de nécessité; car *Pomone*, (1)

1771. Décem.

(1) Les habitants de *Pomone* lui donnent le nom de *Continent*, comme étant la plus grande des îles *Orkney*.

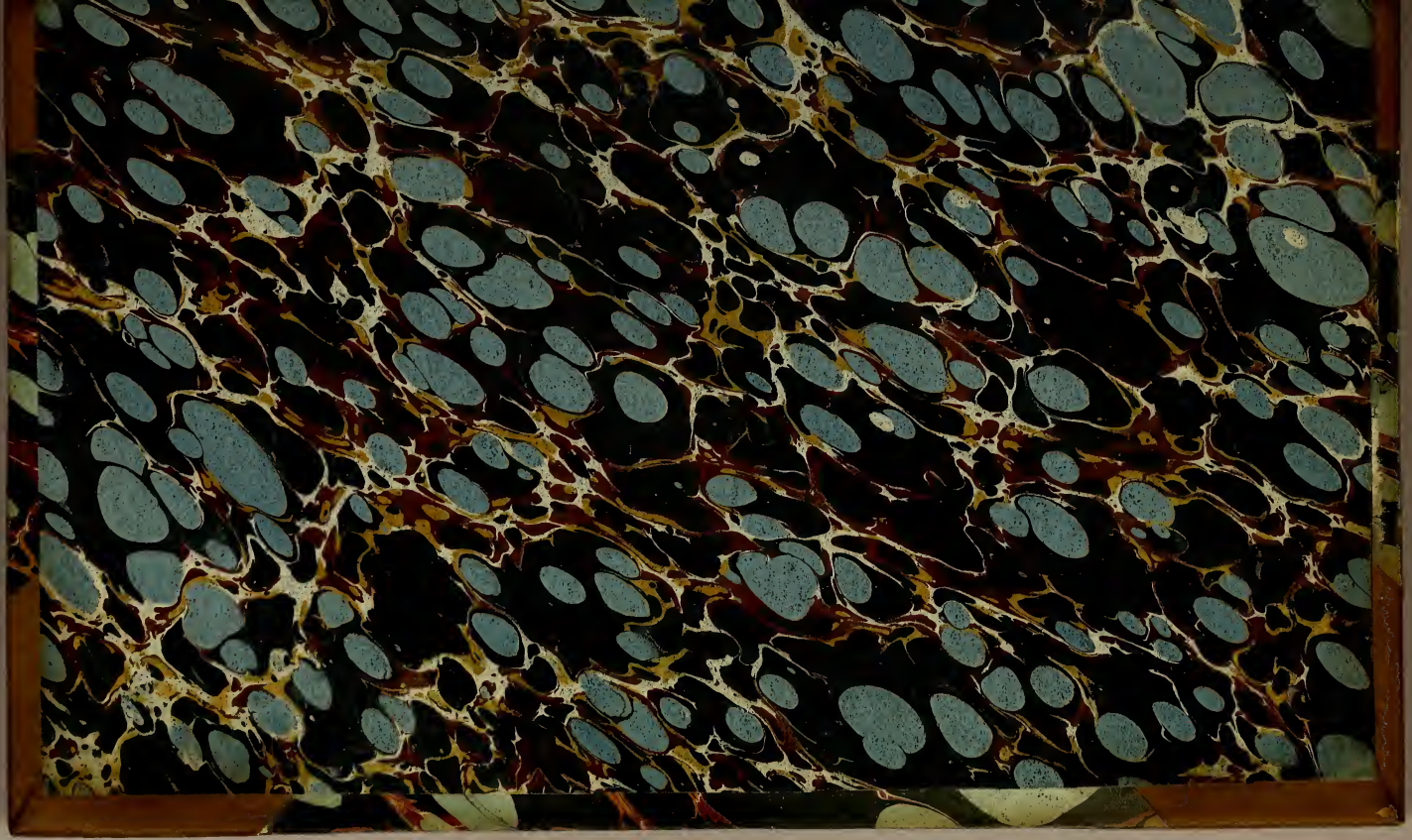
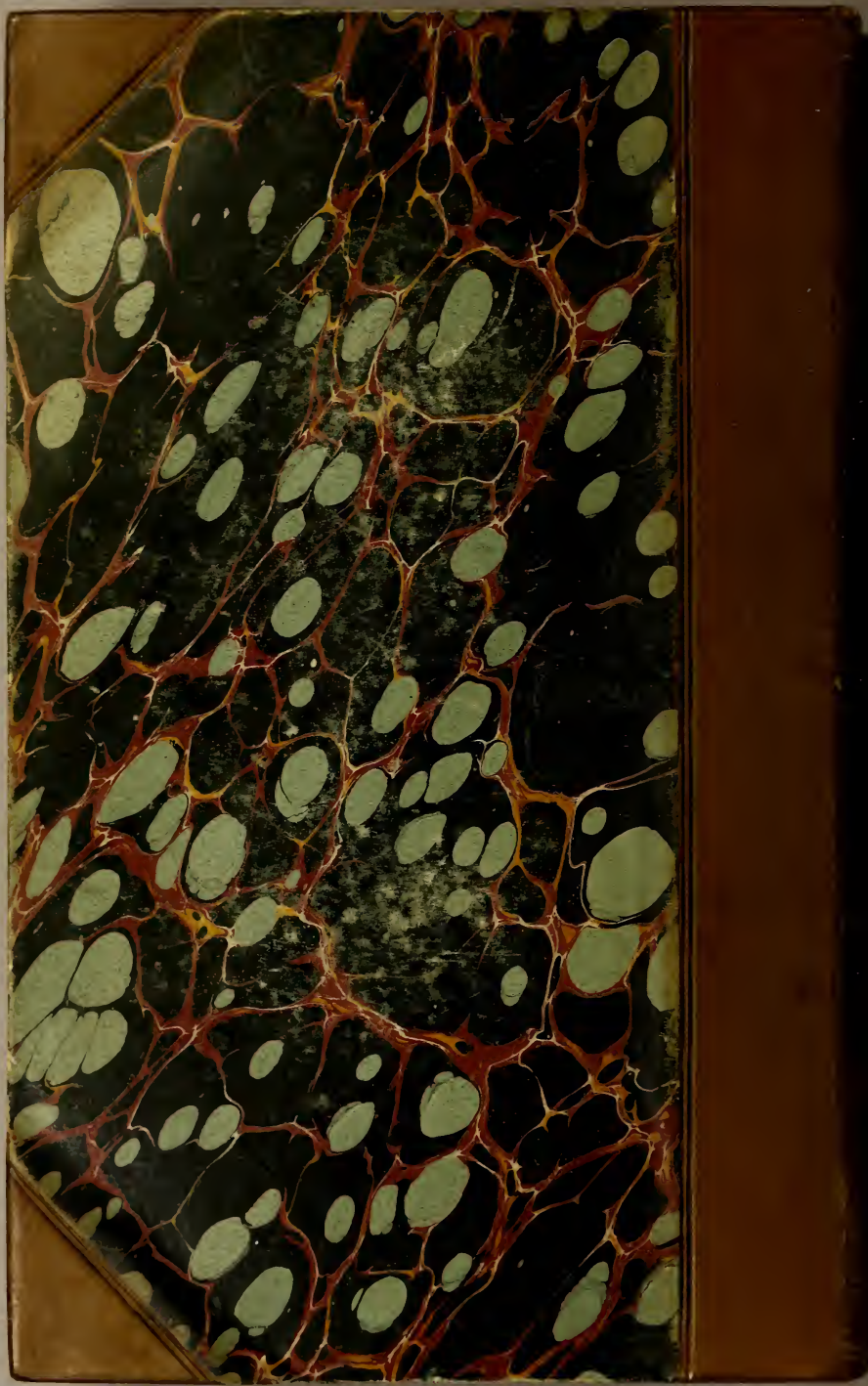
la plus fameuse de ces îles, ne produit pas
1771. même de quoi les substanter au-delà des li-
Décem. mites de la haute mer.

Quant aux dégrés d'infériorité ou à la servitude que quelques auteurs disent exister parmi les castors, il est difficile, suivant moi, même pour ceux qui sont les mieux instruits du régime politique de ces animaux, de prononcer quelque chose à ce sujet. Il arrive quelquefois de prendre des castors dont la fourrure est enlevée sur le dos et les pieds presque dégarnis de poils. On a inféré delà qu'il existait parmi eux des classes subordonnées, et même un état de servitude. C'est peut-être juger trop précipitamment que d'attribuer cette chute du poil chez quelques castors à l'habitude de porter de lourds fardeaux, tandis qu'il est plus probable que cet accident est occasionné par une maladie qui paraît avoir quelque rapport avec la gale; car s'il provenait du travail, les exemples devraient naturellement en être assez fréquents, et il est rare d'en compter un dans

l'espace de sept à dix ans. J'ai vu une famille entière de castors qui, au lieu de poil, n'offrait sur toute la surface du corps qu'un duvet très-fin; mais c'est une exception à la règle générale qu'on doit attribuer à quelque désordre particulier.

1771. Décem.

03210

CHAPITRE

D799
H436v
v. 1